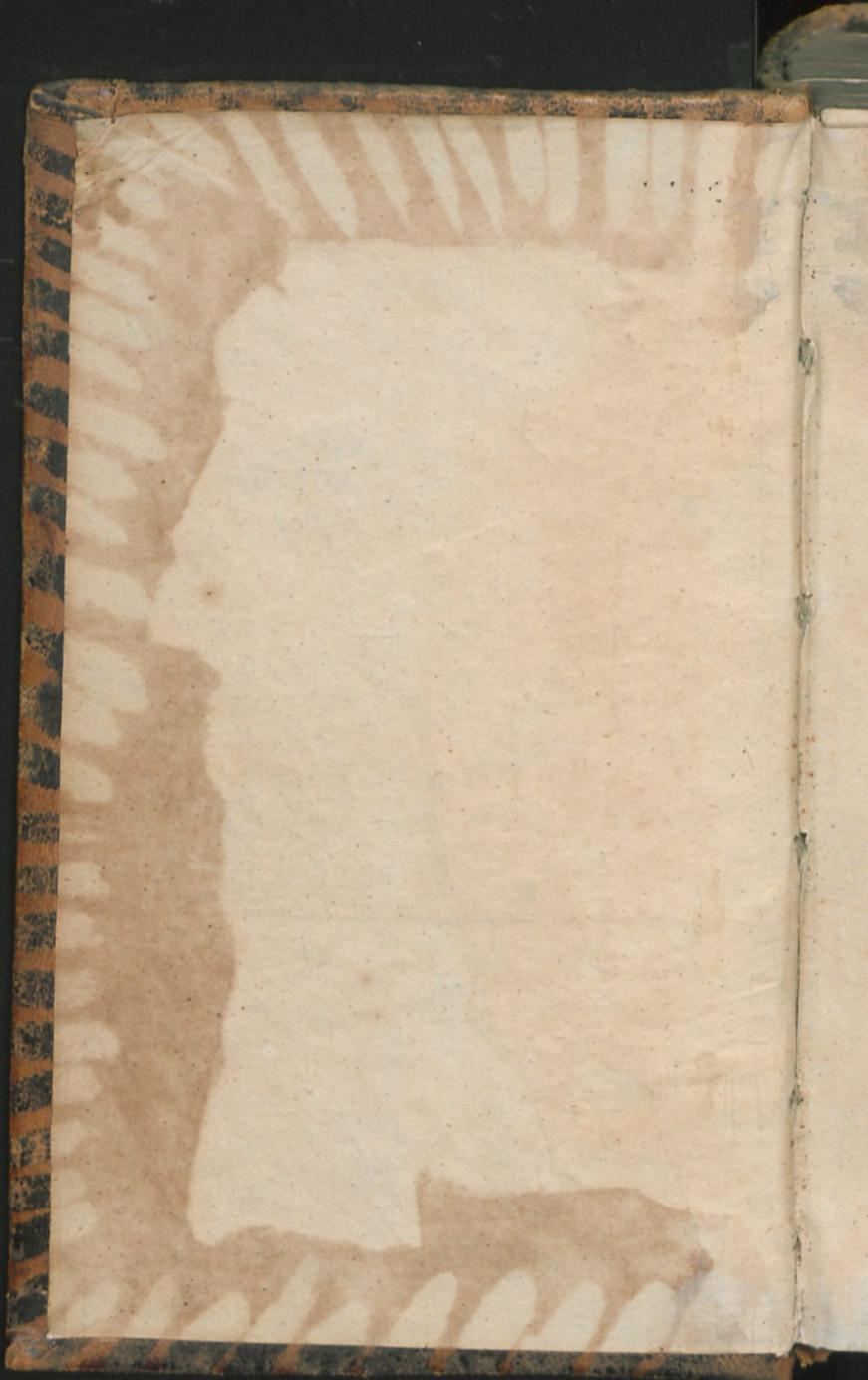




Handwritten text on a paper label on the spine, including the number 539 a.

539 a





328.

Letzk au



Jean - Michel de Loen

9

zorb.

Dbl

Ha 2559

Tom. 1-3

(1) 7741

(2) 7741

J. M. Lohm
**LETTRES
CURIEUSES**

d'un

Gentilhomme Allemand,

Pour l'Année 1741.

touchant

Les Mœurs & les Affaires du Temps.



A FRANCKFORT sur le Mayn;
Chez Jean Friederic Fleischer. A 11

1487



LETTRES
CURIEUSES

de
Gentilhomme Allemand
Par Louis XIV



587801
47

A FRANCKFORT sur le Main
Chez Jean Pichard Libraire





Préface de l'Editeur.

IL seroit superflu de donner de grandes louanges à ce petit Recueil de Lettres curieuses, après qu'elles ont déjà & mérité & aquis toute l'Approbation du Public ; de sorte que cette Préface étant, à plus juste titre, une espece d'Epilogue à l'égard de ce petit Volume, qu'elle n'en est l'Avant-propos, il faudra aussi changer de Methode &, au lieu de vouloir prévenir les esprits en faveur de ces feuilles : rendre graces ici publiquement

) (2

ment

ment aux Messieurs & aux Dames, qui ont
témoigné y prendre tant de goût & qui en
souhaitent la continuation, en demoi-
nant même visiblement la part, qu'ils y
prennent, par mille petits soins & curiosi-
tés, qu'ils veulent bien mettre en usage,
pour en déterrer ou développer l'Auteur.

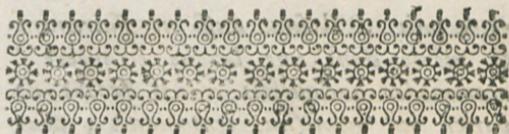
Mais soit, qu'ils y aient déjà réussi, ou
qu'ils ne soient que sur le point de le fai-
re, c'est justement la raison, qui l'em-
pêche de continuer à nous envoyer de
ses lettres, comme ne les ayant écrites,
que pour s'amuser & point - du - tout
pour être connu en qualité d'Auteur.

Si du reste le stile de ces Lettres,
d'ailleurs tres - vif & agréable, ne
peut échapper les censures des Critiques
trop severes, & si, à leur avis, il au-
roit dû être plus châtié, pour aprocher
en tout de la pureté du langage moder-
ne de la Nation, du consentement pres-
qu'universel, la plus polie du monde &
la plus delicate; qu'ils se souviennent,
de grace, que c'est un Gentilhomme
Allemand, qui a écrit ces feuilles, &
qu'il leur plaise de faire reflexion, qu'
après tout en parlant & écrivant, en
Allemagne, des mœurs & manières de
notre

notre païs , il faut aussi necessairement
& même dans une langue étrangère s'
acommoder quelquefois à nos façons de
parler ou idiotismes teutoniques ; pour
ne point nous prévaloir de ce qu'assure
même , en quelque endroit fort connu ,
un bel Esprit moderne des plus fameux :
qu'il y a des manières de parler , les-
quelles , si elles ne sont pas tout - à - fait
françoises , pourroient bien meriter de
l'être.



Table



Table

*Des Lettres contenües dans ce
volume.*

- Lettre I. & II. Les effets du caprice.
III. Des conjonctures de tems.
IV. Des causes du manquement d'argent.
V. Des moiens pour subvenir à la nécessité des especes.
VI. Reflexions sur l'Anti - Machiavel.
VII. Sur ce qu'on appelle *stylus curiæ*.
VIII. Reflexions sur les propheties

- pheties & les differentes
especes de divination.
- IX. De l'Architecture & du
jardinage.
- X. Projèt d'une retraite.
- XI. De l'abandon à la Provi-
dence.
- XII. Que nous faisons mal d'i-
miter les François.
- XIII. Réponse à la précédèn-
te.
- XIV. Pour la semaine sainte.
- XV. De la Musique.
- XVI. De la Poésie.
- XVII. De l'Eloquence.
- XVIII. sur le congrès à Franc-
fort.
- XIX. Projèt pour bâtir une
villo neuve.
- XX. De:

XX. Description de la ville de
Francfort.

XXI. Remarques sur la Prin-
ce.

XXII. Eloge du mensonge.



XII. Que nous faisons mal d'a-
mour les Français.

XIII. Réponse à la précédente.

XIV. Pour la semaine sainte.

XV. De la Musique.

XVI. De la Poésie.

XVII. De l'Espérance.

XVIII. Sur le congrès à Franc-
fort.

XIX. Projet pour bâtir une
ville neuve.

XX. De

XXI. De

XXII. De



LETTRES CURIEUSES

d'un
Gentilhomme Allemand.

Pour l'Année 1741.

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem.
Nec tecum possum vivere, nec sine te.

Lettre I.

MONSIEUR.

Bientôt nous n'aurons plus de vices, ils dégènerent presque tous en vertu : le caprice le plus malheureux de tous, vient d'être an-nobli. Il attire nos respects : nous n'en parlons qu'avec éloges : c'est le *vice des gens d'esprit*, c'est constance, c'est un noble caprice : enfin c'est *fermeté d'ame*.

L'origine du Caprice est des plus infames : son pere descend de la famille des diables : il s'apelle orgueil, qui épousa la vanité, sa propre iœur :

Tom. I.

A

De

De cette nôce incestueuse sortirent plusieurs enfans , comme la présomtion , la fierté , la jalousie , la dissimulation , le mensonge , l'impiété & la folie. Le caprice fut l'ainé de la famille : il avoit une très mechante éducation , ou plutôt , il n'en avoit point du tout : car il faisoit tout ce qu'il vouloit : il ne se formoit sur aucun modèle : il étoit son propre original : il n'en copioit point d'autre. Il devint en peu de tems si insupportable , qu'il voulut , que tout allât selon sa fantaisie. Il alluma la discorde dans la famille de son pere , qui , crainte , que ses enfans ne s'entre-gorgeassent les uns les autres , & que son cher caprice ne succombât à la fin aux ruses de la dissimulation & du mensonge , le mit hors de la maison ; & lui assigna en même tems le genre humain pour àpanage. Depuis ce tems fatal la guerre fut transportée dans les paisibles climats de nôtre hémisphère ; où , selon toute apparence , il n'y aura plus de repos à esperer aussi longtems que le caprice exercera sur nous son tyrannique pouvoir. Il n'admèt ni raison , ni clarté , ni éclaircissement. Il

regne

regne dans les sombres rapports de notre imagination : il y regne avec tous les esprits malins, qui sont fortis avec lui du fond des abîmes.

Mais, où vas-tu mon esprit ? quel hyperbolique discours m'éleve-t-il au dessus de ma simplicité naturelle ? Je descends de mon Phébus, pour vous apprendre, Monsieur en stile vulgaire la triste aventure d'un amour capricieux.

Emilie, fille unique d'un Gentilhomme de mes amis, joignit à une beauté naturelle, beaucoup d'esprit & de génie. Son pere, charmé de ses heureuses dispositions, lui fit apprendre toutes sortes de sciences. Elle y surpassa non seulement les personnes de son sexe, mais encore plusieurs hommes très habiles. Elle savoit la Morale, la Philosophie & l'Histoire. La Poësie, la Musique, la peinture lui servoient d'amusement. Elle parloit François & Italien en perfection, & malgré la grande vivacité, qui brilloit dans tous ses discours, elle ne laissa pas de s'énoncer avec délicatesse.

Le pere idolâtre de sa fille lui permit de faire tout ce qu'elle voulut. Il gronda

la pauvre Mere aussi souvent quelle s'émancipa de reformer quelque chose à sa conduite. Taisez-Vous, Mama, lui dit-il souvent, Vòtre fille a plus d'esprit que Vous. La jeune Emilie se prévalut de la prévention de son pere, elle ne suivoit dans toutes ses actions, que les seules maximes, que lui disoit sa petite tête : on applaudit à tout ; & ses extravagances mêmes furent prises pour des aimables tours d'un esprit vif & impromptu. Eloignée de tout ce qu'on appelle docilité & rémonstrance, elle ne prit conseil sur rien ; & la porter à quelque chose par maniere de persuasion, fut autant que de vouloir qu'elle n'en fit rien. Plus Sophiste que les Sophistes mêmes : elle savoit brouiller une question avec malice : elle y mettoit des circonstances qui n'y étoient point, & en ôtoit d'autres, qui touchoient l'essentiel.

A l'âge du babil succéda celui de l'amour. Fille unique & riche héritiere des grands biens de son pere, elle ne manqua point d'amans : elle en avoit même de toutes les conditions : Gens de cour, gens d'épée, gens de robe,
Petits

Petits-maitres, campagnards enfin, elle n'avoit qu'à choisir parmi une foule d'adorateurs.

Mais toujours dépendante de soi-même, ou plutôt de son caprice, elle n'en choisit aucun. Son goût bizarre & original devoit encore regler celui de ses amours.

Son pere avoit un espece de Secretaire, homme rustre & de peu de sentimens ; mais assez bien fait pour fomentier l'amour dans le coeur de la savante Emilie : elle n'enfila avec lui que le parfait & le pur amour ; mais le galant homme, qui n'avoit pas des idées fort abstraites, sur tout dans une affaire qui lui parût mécanique, n'y comprit rien : il fallut qu'elle lui parlât un peu plus humainement : elle s'y prit en fille d'esprit : & lui dicta un jour la lettre suivante :

Monsieur.

Tout le monde me dit que j' étois jolie & que je meritois d'être aimée. Vous ne me dites jamais rien de semblable, & Vous me voiez tous les jours. Si Vous apprehendez ma naissance &

A 3

vôtre

vôtre condition inferieure à la mienne, sâchez que l'amour rend tout égal.

Le Secretaire , après avoir couché ce peu de lignes sur le papier, se leva ; & le lui rendit avec une profonde reverence: sans qu'il fit remarquer dans son air le moindre embarras. Emilie, qui regardoit cet heureux flegme comme une marque de respect & de modestie, prit le billet, le plia, & après avoir mis le nom du Secretaire sur le couvert, elle le jetta sur sa table ; & quitta la chambre sans lui dire d'avantage.

Le galan, qui n'étoit pas tant insensible pour faire sa fortune, ne vit pas sitôt cette déclaration formelle, qu'il entra dans les desseins de la Belle. Quoique la surveillante Mere d'Emilie fût morte peu de tems auparavant, le Pere ne laissa pas de s'apercevoir de l'intrigue de sa fille : pénétré de honte & de chagrin, il lui en fit de vives reproches ; mais celle-ci à son tour lui en fit bien d'autres & prétendit qu'elle avoit naturellement tout autant de droit de se choisir un mari, qu'il en avoit eu, pour se choisir une femme. Le Pere
eut

eut beau lui alléguer la basse naissance de son amant avec mille autres raisons, qui regardoient le bonheur de sa fille & l'honneur de sa maison ; elle y resta insensible.

Dans ces circonstances le Pere s'avisait de gagner le Secrétaire. Il commença à lui faire peur : il lui parla de prison & de coups de pistolet. Ces menaces furent suivies des offres de lui conter une belle somme d'argent, s'il vouloit renoncer aux prétentions de sa fille. Le Secrétaire, bon homme & traitable, ne vit pas sitot devant ses yeux le brillant étalage des plus de cinq cent ducats, qu'il succomba à la tentation : il les prit & s'en alla.

Emilie qui se vit trahie & abandonnée de son amant, se livra à toutes les fureurs d'un amour outragé : elle tomba malade & bientôt on craignit pour sa vie. Son pere accablé de douleurs, ne put la voir dans ce triste état, sans verser des larmes ; & dans l'aprehension où il étoit de causer la mort à cette fille si chérie, il prit la résolution de sacrifier toutes les autres considerations, pour lui sauver la vie. Il fit promptement

ment courir après le Secretaire, & l'engagea après son retour, de serrer les noeuds contractés avec sa fille par les liens du mariage.

Mais Emilie, pleine de dépit & de rage, ne voulut ni le voir, ni l'entendre. Le pauvre pere plus confus & plus embarrassé que jamais, médita des nouveaux projets, pour faire agréer à sa fille un de ses autres prétendants; mais elle refusa avec une opiniâtreté constante les offres les plus avantageux.

La continuation de cette Lettre sera insérée dans la pièce suivante.

Chez Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Est animusque tenax indomitumque caput.

Lettre II.

Suite de la lettre précédente.

LA maladie de la trop constante Emilie augmenta de jour en jour. Dans les transports de sa chaleur elle ne nomma que son cher amant. Le bon garçon se présenta plusieurs-fois à la ruelle de son lit pour obtenir son pardon. Le pere y joignit ses prières & le confesseur ses pieuses exhortations. Mais tout cela fut inutile. Emilie confondoit dans l'objet de son amour celui de sa haine. Son cœur se déclaroit pour l'un, & son caprice soutenoit l'autre : enfin, après avoir souffert tout ce que deux passions si contraires ont de plus accablant, Emilie fut la triste victime de son caprice, elle mourut.

Tom. I.

B

Cette

Cette funeste aventure m'a fait faire bien de serieuses reflexions au sujet d'une passion si malheureuse. Nous ne saurions croire combien ce défaut tient de notre mauvaise éducation. Le caprice est presque la premiere passion d'un enfant. Il veut déjà bien ce qu'il veut. Le seul refus d'une poupette suffit pour mettre le jeune petit cœur dans un emportement étrange : Cette opiniâtreté s'accroît avec l'âge & se forme sous les fiers auspices de l'amour propre. Que nous serions heureux, si nous pouvions brusquer cet ennemi de notre repos, avant qu'il étende son empire sur toutes nos actions. J'ai remarqué encore que le caprice a plus de pouvoir sur l'esprit du beau sexe, que sur le nôtre. La raison m'en paroît évidente. A peine avons-nous atteint l'âge de 10. ou 12. ans, qu'on nous met au collège, ou dans la milice, ou dans un espece de métier, sous la rigoureuse discipline d'un maître despotique & souvent capricieux. Quand nous sortons enfin de cet esclavage & que nous entrons dans le monde, nous voici par-tout exposés à la censure publique, à la moquerie, aux insultes & aux contradictions.

Etions. On se défie l'un l'autre , on se querelle , on se bat sur le moindre mot lâché mal à propos ; & fussions-nous les plus sensés, les plus spirituels & les mieux instruits de tous , il y en aura toujours d'autres qui nous disputeront le pas , & qui découvriront en nous des foiblesses , que nôtre ingénieuse vanité a fû nous cacher à nous-mêmes. Cela rabaisse un peu les hautes idées que nous avons conçues de nôtre esprit & de nos talens. Nous devenons humbles & dociles , pour éviter d'être ridicules. C'est bien autre chose à l'égard des filles : élevées sous les yeux d'une mere tendre & indulgente , elles se gâtent l'esprit avec mille fadaïses & niaïseries , dont elles se forment un système de moralité au dépit du bon sens. A peine sont-elles en âge de paroître , que tout le monde les flatte & les cajole ; on ne sauroit , sans commettre une grande impolitesse , leur reprocher le moindre petit défaut. Sont-elles en possession de quelques charmes , ou qu'on leur trouve un peu de beauté , les éloges se prodiguent en leur faveur de tous côtés & ne laissent plus chez elles aucun vuide aux senti-

mens de la modestie & de la soumission. C'est de-là que l'orgueil, la vanité & le caprice se forment dans leurs cœurs & font insensiblement les principaux traits de leur caractère. Il est vrai, que nous sommes souvent nous-mêmes la cause de l'humeur altière & capricieuse de nos femmes ; si nous donnions moins d'encens à leur beauté en qualité d'amans, elles ne nous feroient point enrager par leur mauvaise humeur, en qualité de maris.

Je trouve qu'il y a deux sortes de caprices. L'un vient d'un défaut d'esprit, l'autre de ce qu'on en a trop ; ce n'est pas que l'esprit, considéré en soi-même puisse être la cause d'un tel dérangement ; mais c'est comme un homme qui est plétorique, auquel l'abondance du sang cause toutes sortes de maladies. Un esprit bien placé est toujours docile, il n'affecte jamais les grands airs, il connoit la fragilité de la nature humaine, il s'humilie, & toujours prêt à se laisser corriger, il ne fait ce que c'est que caprice.

Les hommes stupides qui ignorent l'usage de l'esprit, parce qu'il n'en ont point

point, sont comme des bêtes: ce qu'ils veulent, ils le veulent avec violence. On a beau leur faire de rémonstrance, les plus beaux syllogismes y perdent leur force; c'est comme si l'on vouloit apprendre à un boeuf de labourer la terre par raisonnement. Avec ces sortes d'esprits il faut aller, la bride en main; c'est à dire, les contraindre par la force des loix & des suplices; pour empêcher, que leur caprice brutal ne cause du désordre dans la société civile.

Le capricieux spirituel est un animal d'une tout autre espèce. Moins traitable, plus dangeureux & rarement corrigible. C'est ici où le caprice prend les noms des vertus & où nous lui faisons souvent l'honneur de le traiter de fermeté, de constance & de pieté même. Combien d'articles de foi n'y a-t-il pas qui en tirent leur naissance. Après mille disputes agitées de part & d'autre: Les théses d'un capricieux favori passerent le seuil de l'église, & malheur aux autres, qui ne s'y soumi-
rent de bonne grace.

C'est le caprice seul, qui a formenté tant de sectes & d'hérésies dans la religion chrétienne, qui en elle-même est pure, simple & à la portée de tous les hommes. Un homme d'église, qui se sent un peu de lumières & de supériorité, veut d'abord en imposer aux autres; il veut briller & faire admirer son esprit. On ne lui contredit pas si-tôt qu'il ne se sente blessé: il entre dans une fureur dévote: il nomme sa cause la cause de Dieu: il dispute, non pour soutenir la vérité, mais pour défendre sa thèse; le caprice y survient. Adieu bon sens, vérité, religion: Vous n'avez plus d'autorité, que pour faire enrager cet honête homme qu'on vient d'attaquer à son endroit sensible.

Le caprice nous fait renoncer non seulement à la connoissance de la vérité, mais il dérange aussi les principes de la société civile & nous rend nous-mêmes très malheureux. Il ne suffit pas de soutenir nos erreurs, nous voulons encore que d'autres y souscrivent, & qu'ils roinent avec ceux, qui nous sont contraires. Enfin il nous rend incom-

commodes à nous-mêmes & haïssables aux autres. Il n'y a rien de plus fâcheux que de soutenir toujours le même parti & le même personnage, dans une situation où la prudence & notre propre intérêt nous ordonnent de plier. Nous cessons d'être raisonnables, sitôt que la raison nous paroît étrangère & qu'elle nous vient d'un autre. Nous ne voulons être sages que par nos propres lumières; & jaloux de notre mérite imaginaire, nous ne voulons être redevables qu'à nous-mêmes du bonheur de nos jours. Nous attribuons à l'injustice du ciel, ou à celle des hommes, les maux que nous souffrons; quoiqu'ils ne soient proprement, que les effets naturels de notre caprice & de notre indocilité.

L'expérience nous convainc tous les jours de la foiblesse de notre cœur & des égaremens de notre esprit, pour quoi permettrons-nous encore à un aveugle caprice de ranger nos actions & de décider de notre sort? Pourquoi ferons-nous si peu de cas de la Morale chrétienne, qui nous prêche le renoncement à notre propre volonté, qui
veut

veut que nous nous défiions de nous-mêmes & que nous suivions en tout des maximes plus salutaires que ne sont celles qui nous viennent d'un esprit foible & corrompu. Puiſſions-nous imprimer ces verités dans les jeunes cœurs de nos enfans, & nous faire nous-mêmes les modèles de ces actions que nous voulons qu'ils imitaſſent. Il n'y auroit plus de caprice, qui troubleroit le monde : nous élèverions dans nos enfans de dignes citoïens pour l'état, & de vrais chrétiens pour l'eglise.

Voilà, Monsieur, mes reflexions : excusez leur longueur qui Vous a peut-être ennuié.

Je ſuis avec un cœur, qui Vous honore véritablement

MONSIEUR

*Vôtre très humble & très
obeiſſant Serviteur.*

*Chez Antoine Heiſſcheit Imprimeur de Francfort sur
le Meyn, la feuille pour un ſou.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Non solum adventus belli sed metus ipse adfert
calamitatem. *Seneca.*

Lettre III.

QU'allez-Vous faire, Monsieur ?
Vous voulez quitter Votre cam-
pagne, pour Vous mettre en
seureté derriere nos remparts ? Vous
croïez déjà *Hannibal ante portas.* On
ne parle que des guerres. On leve des
trouppes par tout. Chaque Souverain
défend le transport des grains hors de
ses terres. Il s'agit de faire un nou-
vel Empereur. La maison de Bavière
prétend à la Succession de la maison
d'Autriche. Le Roi de Prusse entre
avec trente mille hommes dans la Si-
lésie. La Succession de Juliers & de
Bergue n'est point réglée encore. Tou-
res ces circonstances-là nous menacent
d'une guerre, il est vrai ; mais nous
n'avons, s'il plait à Dieu, rien à crain-
dre dans nos quartiers. La misère, où
Tom. I. C nous

nous sommes, nous garantit des invasions d'un ennemi, qui ne trouvera rien à manger chez nous, & à moins de deux ou trois bonnes récoltes je ne vois pas comme on puisse s'entretenir honnêtement & faire subsister des troupes.

Imaginez - Vous une armée en mouvement, qui porte l'effroi & la calamité par tout, qui gâte plus qu'elle ne consume: qui saccage, qui brûle, qui tue: dont les desordres ne sont arrêtés par aucune loi: où les amis & les ennemis ruinent également le païs: où l'on ravage les champs & les vignes: enfin, où tout est abandonné au fourrage, à la desolation & à la fureur des Soldats. Vous comprenez bien, Monsieur, qu'il faut un autre tems pour ces sortes d'entreprises. Nous sommes assez ruinés, pour ce qu'on se donne la peine de nous ruiner encore. Nos païsans réduits en partie à la dure nécessité de se nourrir des *cartofles*, au lieu du pain, n'ont plus qu'un hameau à brûler & une vie à perdre.

Les entreprises du Roi de Prusse ne nous regardent point. Ce Prince avisé fera valoir son argent & ses troupes.

pes. Il les offre à la maison d'Autriche, qui en aura besoin. Il est vrai que la maniere comme il s'y prend, paroît un peu extraordinaire; mais, n'attendons rien que de grand & de juste d'un Prince aussi magnanime & éclairé que lui.

Vous craignez nos puissans voisins, les François. Ils ne manquent ni des troupes, ni de l'argent, ni des vivres, ni des desseins pour profiter des troubles de l'Empire. Mais laissons-là cette crainte. Les François sont des honêtes gens. Le vieux Cardinal de Fleury leur a appris à vivre: leur grand goût pour les conquêtes a été assez satisfait par les quatre derniers traités de paix conclus avec cette couronne. Tous nos Souverains y mettront le *non plus ultra*. Le monde Chrétien connoît, Dieu merci, ses intérêts & quoi que la France puisse faire pour étendre encore ses limites, on n'y condescendra plus, j'en suis seur. La raison même prescrit des bornes à la puissance de cette Monarchie. Assez redoutable pour se faire respecter de ses voisins & pour être en seureté contre leurs attaques, que pourra-t-elle

souhaiter d'avantage ? Si ce n'est de conserver la paix & de se voir toujours heureuse.

Voilà, Monsieur, les dignes maximes de cet illustre Prélat, qui gouverne aujourd'hui la France avec tant de sagesse: maximes, qui regneront encore après sa mort, quand nous supposerons, qu'il y aura des Ministres, qui entendront le véritable intérêt du Roi & de la Nation.

Vous soupçonnez encore, que la France ne soit secrètement d'intelligence avec la cour de Bavière & qu'elle ne soutienne ses prétentions contre la cour de Vienne. On n'en fait rien encore; mais il est vraisemblable, que la maison de Bavière ne sera point sans un puissant appui.

Quoi qu'il en soit, que la France prenne le parti de la maison d'Autriche, selon la Sanction Pragmatique, ou qu'elle favorise les prétentions de la maison de Bavière. Que le Roi de Pologne, ou l'Electeur de Bavière, ou le Duc de Lorraine, ou quelque autre bon Prince devienne Empereur: Que le Roi de Prusse emporte une partie de la Silésie, ou que cette belle Province

reste

reste le bijou de la couronne de Bohême. Tout cela ne fera rien à nous : nous n'y prendrons aucun parti : ces affaires-là se videront bien sans nous, qu'on nous laisse en paix. Nous respecterons l'Empereur, que le Destin nous donnera. Il décidera en Juge suprême des autres différens conjointement avec les Etats de l'Empire. Voilà que tout ira bien. Quand on n'aime pas la guerre, la paix est bientôt faite, & il n'y a point de controverse si embrouillée qu'elle ne soit d'un facile accommodement, pourvu qu'on veuille qu'elle soit accommodée.

Ecoutez - en Monsieur, l'admirable projet, que j'ai entendu faire, il y a quelques jours à un Café d'ici. Un honête bourgeois, assis au bout d'une table fort longue, tenant la gazette d'une main & la pipe de l'autre, se mit à raisonner sur les affaires du tems. Il avoit véritablement l'air d'un de ces anciens Diétateurs Romains, & son autorité s'accrût avec son auditoire. Bientôt une douzaine de têtes, pour lui prêter les oreilles, se rangerent en demicercle autour de la sienne.

Il n'y avoit plus de place pour y fourrer aussi la mienne; mais grace au pa-

thétique discours de ce grand orateur, je n'y perdis rien. Il y a vingt ans, dit-il, que je descendis dans la maison de poste à Worms : il arriva après moi un étranger de fort bonne mine & très bien fait. Il entra dans l'appartement où j'étois, & après m'avoir salué fort honnêtement, il s'entretint avec moi sur toutes sortes de sujets pendant une bonne demi-heure : Je lui trouvois de la politesse & du savoir-vivre. Il se remit après dans sa chaise de poste & je lui souhaitois fort familièrement un heureux voiage. L'hôte, après avoir entendu que je traitois ce Seigneur de Monsieur, m'apprit que je venois de parler au Roi Stanislas. Etonné du grand personnage autant que charmé de son humanité extraordinaire, je me sentis fort dévoué depuis ce tems-là à ce bon prince. Je n'enviois point dans la suite la couronne de Pologne au digne fils du Grand Auguste, mais je l'eusse pourtant également souhaité au Roi Stanislas ; & si cela dépendoit de moi, je la lui mettrois encore sur la tête.

Aces mots un grand murmure s'éleva dans cette petite assemblée. On fut choqué d'entendre parler si librement en faveur de cet illustre Allié de France. Que diable ! s'écria un de la troupe, que de-

deviendroit donc l'Electeur de Saxe? Empereur : répondit cet homme éclairé, avec un air de satisfaction, qui tranquillisa tous ses auditeurs. Et que ferez-Vous, donc demanda un troisième, de l'Electeur de Bavière? Il sera Roi de Bohême, répondit encore l'autre. Voici, poursuivit-il, comme je raisonne: La Moravie avec la Silésie supérieure restera à la maison d'Autriche. La basse Silésie sera cédée au Roi de Prusse, de même qu'une partie de Juliers & de Bergue, dont la maison Palatine gardera l'autre partie. Les voilà tous satisfaits.

Tous ensemble se garantiront réciproquement la possession de leurs terres respectives. La Cour de Vienne y perdra moins que par une guerre somtueuse: Guerre, qui lui coûtera peut-être plus que les provinces qu'elle pourroit céder à un parent, qui lui dispute ses droits de succession; & à un ami, qui est assez puissant pour lui prêter le secours, dont elle a besoin.

J'avoue, que j'admirois en secret ces raisonnemens là; j'y trouvois le bon sens d'un honnête Républicain, & je pensois, qu'en tout cas, on pourroit
con-

consulter cet oracle politique, avant que de commencer une guerre, dont l'issuë est toujours incertaine & la misère inévitable.

Je suis avec un coeur ouvert & sincère

MONSIEUR

Le 22. Decembre 1740.

*Vôtre très humble & très
obéissant Serviteur.*

Chez Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur
le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Haufisti patrias luxuriosus opes. Martial.

Lettre IV.

MONSIEUR.

Vous avez raison, l'argent fait tout, il nous rend chers à nos amis & redoutables à nos ennemis: il nous amène des troupes, il charge nos magasins & élève nos remparts. Moïennant cette clef universelle, nous ouvrirons les frontières de nos voisins & nous leur prescrirons les loix qu'ils menacent de nous donner. Enfin, si nous avons de l'argent, nous n'avons rien à craindre.

Mais, permettez-moi, Monsieur, une question: où est-il, cet argent? Vous m'en parlez comme si nous possédions les trésors de Crésus & tout l'or de Pérou. Vous le dirai-je? nous n'avons jamais été plus pauvres. Partout on se plaint, que le diable avoit

Tom. I. D empor-

emporté l'argent. Quelques-uns disent qu'il l'avoit caché dans les caisses des avarés : d'autres soutiennent, qu'il en avoit porté une bonne partie dans les couvens, où il en tiroit de gros intérêts : parceque toute la nation dévote s'y donne joie au cœur, & bonne nourriture au corps : Il faut qu'elle joue bien fin, s'il ne lui excroque à cette occasion mainte bonne ame, qui ne saura toujours tenir contre la tentation.

Plusieurs s'imaginent, que l'argent s'étoit peu à peu converti en vaisselle, en gallons, en étoffes riches, en broderies & choses semblables. Il est bien vrai que depuis environ vingt ans l'argenterie est devenue si fort à la mode dans les maisons des particuliers, qu'on s'en sert même à des certaines petites nécessités, où l'on devroit un peu respecter la valeur d'un métal si précieux.

D'autres soutiennent qu'il y avoit participar-là de ces grands & honêtes voleurs aux cours des Princes, qui faisoient faire entrer les déniers du Public dans leurs coffres, par maint souplesses & tours d'esprit. Les postes qu'ils y occupent dans les finances & la faveur du maître leur en fournit tous les jours de nouvelles occasions.

Encore,

Encore, dit-on, mais j'ai peine à le croire, que le diable, pour appauvrir les Grands-Seigneurs, leur envoïoit de tems en tems certains Philosophes, qui, versés dans les sciences occultes, se trouvoient continuellement dans un commerce mystérieux avec les esprits; sur-tout avec ceux qui habitent le feu & qu'ils nomment Salamandres. Je ne sai si Vous avez jamais entendu parler de ces créatures, régulièrement invisibles. En tout cas je Vous renvoïe au Comte de Gabalis, qui Vous donnera là-dessus des instructions édifiantes. Ces petites créatures possèdent des charmes si extraordinaires, qu'on ne peut jamais cesser de les aimer, quand on s'est une fois familiarisé avec elles. Les philosophes, Gardiens de leurs mystères, ne s'amusement jamais avec la canaille; ils ont même en grand mépris la plupart de Savans, parce qu'ils sont pauvres & font mince figure. C'est aux Grands de la terre, aux Rois, aux Princes, aux Comtes, aux Richards, qu'ils s'adressent. Ils ne leur découvrent pas si-tôt la ravissante beauté d'un Salamandre, qu'ils en déviennent amoureux. Cet esprit luisant les enflamme d'une passion si forte, pour le

feu

feu & les charbons, qu'ils en font leur unique occupation : on les voit siffler avec une ardeur extrême devant une fournaife dans la quelle le Salamandre leur découvre tous ses attraits. C'est là qu'ils lui consacrent avec une ardente dévotion tout l'or & l'argent qu'ils peuvent trouver. L'esprit du feu s'y prend aussitôt & fait fondre d'une manière surprenante ce précieux métal : mille couleurs brillantes en sortent & s'entredétruisent tour à tour : les Gnomes, gardiens des trésors de la terre s'y mêlent avec les Sylphes & les Nymphes, & réjouis de se voir ensemble dans l'alembic, commencent des contredanses Angloises : ils se roulent, ils se croisent, ils s'embrassent, ils voltigent, ils sautillent en l'air, & forment enfin ce cahos merveilleux, qui donna jadis la naissance aux quatre élémens de nôtre globe. Les vapeurs qui s'exhalent par de longs tuyaux servent à tout ce qu'il y a de plus précieux dans le genre des essences.

Voilà, Monsieur, ce qui sent un peu la fable, mais il y a des gens de probité & de foi, qui m'ont assuré, qu'il n'y ait que trop de vérité. Je connois même un de ces grands Calculateurs, fils d'Archimède & de l'Algèbre, qui m'a

m'a voulu persuader, que la moitié de l'Or qui nous a été apporté de Mexique avoit déjà pris le chemin de retour par nos cheminées. Je ne sai, si Vous comprendrez la façon d'un voiage si sublime, mais, souvenez-Vous, que tout cet Univers n'est composé que des Monades, qui sont de petites particules de la matiere & divisibles à l'infini : l'Or, qui est le *corpus chymicum*, se voiant liquifié & dissous par un habil Adeptes'en va par les regions éthéréennes, se précipiter dans le sein de son pais natal.

Toutes ces raisons Monsieur, contribuent sans doute au manquement des espèces ; mais la plus grande & la plus générale de tout regarde notre mauvaise oeconomie. Considérons l'état en général & les différentes conditions en particulier. L'agriculture est le fond des richesses d'un état : rien n'est plus negligé chez nous : on l'abandonne aux soins des hommes les plus stupides : nous traitons les païsans comme des Hecatombes, destinés aux victimes publiques ; ou comme nos chevaux de poste, qu'on force de courrir jusqu'à ce qu'ils tombent & crévent. La noblesse n'a plus que ses titres pour faire parade, la plûpart de leurs terres

sont engagées: les Gentils-hommes qui ont un peu de cœur, ou d'esprit, se jettent dans les armes, ou prennent service à la cour, pour aider le Prince à manger son païs. Le commerce est à l'agonie, & prêt à expirer, il dispose de ses biens en faveur des Banqueroutiers. Dans les grandes villes il regne la mode, qui est une certaine maladie d'esprit, qui infecte les habitans, & qui n'aboutit qu'à ruïner les familles par toutes sortes de petites folies.

Il est vrai, qu'on ne voit rien de ces misères à la Cour. L'abondance, les plaisirs & le luxe y regnent plus que jamais; mais bientôt les caisses seront vuides & les ressources manqueront. Les conseillers de finances, auront beau inventer de nouveaux moïens pour faire de l'argent, où il n'y a plus rien.

Les faux principes d'honneur nous portent à mille excès ridicules. Ceux, qui en ressentent les tristes effets par leur ruïne, décrivent tous les ménages qui se gouvernent encore avec un peu d'ordre, & soutenus d'une troupe de faïnéans & de domestiques, ils appellent avars tous ceux qui n'ont pas assez de générosité pour se ruïner de gaieté de cœur. Un homme qui fait de la dépense est toujours considéré comme un très honnête

honnête homme; quoiqu'il ne paie jamais ses dettes. Impositeur, fourbe, scélérat, tout ce qu'il Vous plaira, la dépense lui donne bon air & l'introduit par-tout. N'a-t-il plus rien à dépenser, est-il mis à sec, fait-il triste figure: n'importe, il aura toujours encore un air de noblesse & se piquera d'honneur de s'être ruiné noblement.

Quel malheur pour un païs, quand le Prince est infecté lui-même de ces faux sentimens de générosité. Il fera dix mille misérables, pour combler cinquante de ses Courtisans de bienfaits: il aura une Cour magnifique & un païs rempli de mendians. Il fera des présens de cent ducats à un homme qui lui apporte une bonne nouvelle & on mettra par ses ordres un de ses pauvres sujets en prison, parce qu'il est en arrièrè avec trente sous de contribution. Il donnera une pension de plus de mille écus à un indigne adulateur, pendant qu'il laissera crêver de misère un vieux officier réformé, qui a exposé sa vie pour le bien de la patrie: Il récompensera, au poids, de l'or & des pierreries quelque service infame qu'on lui a rendu; & il ne se souviendra plus d'un honnête-homme, dont les sages conseils l'ont garanti d'un grand malheur. L'entre-

tien

rien d'une maîtresse lui coûtera plus de dépense que deux ou trois bailages ne lui rapportent. Le théâtre, le jeu, la musique, la table, la chasse, enfin, tout ce qui donne de l'éclat, lui coûtera plus à entretenir, que les hommes dont il a besoin, pour gouverner les provinces. Ajoutons-y le nombre affreux des écornifleurs, des fainéans & d'officiers inutiles, gens qui ne sont bons à rien plus, qu'à manger le pais: *fruges consumere nati.*

Pour contribuer à cette misérable générosité d'un Prince, les sujets sont réduits à la dernière misère. Combien de pauvres païsans en plusieurs endroits de l'Allemagne n'ont-ils pas été obligés de vendre leur bétail, leur petits meubles, leurs champs & leur chaumières, pour fournir aux excès de leur Souverain, & de s'en aller après avec leurs femmes & enfans, pieds nus, presque sans chemise & le bâton à la main, chercher un maître plus doux dans les Iles de l'Amérique.

Après tout cela Monf. nous avons encore la bassesse de nommer ces Princes-là grands, généreux, magnanimes!

Mais trêve de morale, je sens que le zèle m'emporte. Je viens de blâmer les dérangemens de notre oeconomie, & je Vous parlerai dans une autre lettre des moiens pour la rétablir & pour subvenir à la nécessité présente des espèces.

En attendant je suis

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur.

*Chez Antoine Heinsbeist Imprimeur de Francfort sur
le Mejn, la feuille pour un son.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Dilapidare cave nummos, ceu nefcius uti:
Pelle tamen fordes; unodus optima regula re-
rum. *Pythag. Sam.*

Lettre V.

MONSIEUR.

JE Vous tiens parole: voici mon
petit *videtur* au fujet de l'oecono-
mie. Commençons par le Prince
dont l'exemple impofé feul à tous fes
fujets. Supposons qu'il n'ait aucune
raifon à rendre de fa conduite, ni à
Dieu, ni aux hommes, fon propre
interêt devroit l'engager de traiter fes
fujets. Avec plus de menagement &
comme des créatures de fon efpèce.
Mais fupposons auffi qui nous fuflions
tous fes esclaves: que nous ne naif-
fions que pour lui & que, Maître ab-
folu de tous nos biens & de routes nos
actions, il pourroit nous mettre au ni-
veau avec le bétail de fes métairies:
Ce même interêt, lui fera toujours
Tom. I. E con-

connoître qu'il se fait tout le tort à soi-même, quand il agit mal avec ses sujets. Un campagnard qui ne prendroit aucun soin de son bétail ; qui le laisseroit sans nourriture, sans foin, sans paille, qu'il vive, qu'il crève : qu'elle utilité lui en reviendra-t-il ? pourra-t-il se servir de ses bonnes bêtes à lui labourer les champs, & à cultiver ses terres, pourra-t-il mettre à profit leur santé, leur force & leur adresse ?

Regardez les pauvres païsans & le menü peuple, que je compare ici aux bêtes, sont-ils mieux entretenus ? en a-t-on plus de soins ? est-ce qu'ils ne vivent pas comme des bêtes, au mépris du Créateur, & à la honte du genre humain ? Trop heureux encore si leur sort se pouvoit comparer à celui des chevaux & des chiens de chasse, que les grands Seigneurs font nourrir avec tant de soins dans leurs écuries.

C'est un grand malheur pour un païs, que nos Princes ne connoissent pas la misère de leurs sujets. On tâche de les détourner d'une si affligeante speculation : on leur cache leur véritable intérêt : on les divertit de mille manie-

res pour empêcher qu'ils n'aient du chagrin : on les amuse de toutes fortes de bagatelles, pour les distraire des reflexions sérieuses. Enfin : le Prince ne paroît être tel, que pour le plaisir & pour le rang : les Ministres sont proprement ceux qui regnent.

Vous me direz, Monsieur, que cela nous importerait peu, si le Prince, ou le Ministre gouverne, pourvu que le gouvernement soit sage & heureux. D'accord : On a vû des Princes ignorans, qui avoient des bons Ministres & leur Regence fut heureuse ; & on a vu des conquérans, de Heros & des Princes fort spirituels, qui ont ruiné leur país, la raison en est claire : ils avoient négligé l'oeconomie, qui est l'ame du gouvernement.

Mais je sens que je m'égaré de mon propos. Pardon ! j'écris une lettre, où il est permis d'embrouiller un peu plus les pensées, que dans une dissertation faite dans les regles. Je reviens aux reflexions qui regardent le manquement des espèces, & les moïens pour se tirer d'affaire dans les conjonctures présentes, où tout se décidera par l'argent.

L'oeconomie publique est dans un triste état : nous n'avons pas de quoi paier nos dettes : où prendrons-nous encore de l'argent pour mettre des troupes sur les pieds ? Faisons comme les medecins habiles, ôtons la cause du mal , il cessera de soi-même & la santé sera de retour.

J'ai indiqué en partie les maux qui nous ont amèné la disette : voions comment on pourroit les lever. J'ai allègué en premier lieu les trésors qui sont cachés dans les couvens & dans les caisses des avarés : ces Trésors-là, je l'avoue , sont trop bien gardés : on y emploiera en vain les charmes de la Magie : les esprits, gardiens de ces richesses , sont trop avisés & trop méchans, pour se laisser tirer les vers du nés ; & à moins de se damner avec eux , ils ne répondront jamais à nos citations. Laissons-là les couvens & les avarés ; nous prêcherons en vain la renonciation des biens terrestres à ces sociétés , qui ne prétendent vivre que pour le ciel & nous perdrions de même tous les traits de morale, pour convertir un avare : qui n'avouera jamais son crimine, puisque veritablement il l'ignore. Ce vice-là se tient le plus *incognito* de tous. Le

Le second article regarde la vaisselle d'argent, les galons, les étoffes riches & choses semblables qui font que l'argent vient hors du commerce. Le luxe de cette nature n'a jamais été plus à la mode. Il n'a non seulement tout argenté & doré à la cour, mais les particuliers mêmes donnent dans ce goût brillant. Nous ne saurions croire combien il est dangereux au public. Toute cette argenterie ne roule pas : il faudroit lui donner une figure courante & en faire de la monnoie. Je n'exclus pas ici les decorations magnifiques, dont on a honoré les corps & les statues des saints dans nos eglises. Ils seront rejouis ces saints, de voir employés au bien public ces ornemens fastueux & inutiles, dont ils n'ont jamais fait cas pendant leur vie, & qu'ils estimeront bien moins encore après leur mort.

Comment ? s'écrira ici quelque bon Patriote : nous obliger à porter nôtre vaisselle à la maison de la monnoie pour en faire battre des écus ? Voilà un trait de finances du fameux Law, digne favori du Duc Régent, qui, l'année 1720. tacha de convertir toute l'argenterie de

France en billets de banque, c'est à dire en rien : Quel abominable conseil !

Quartier, Monsieur le Patriote ! écoutez moi. Je ne suis pas si ennemi de mon propre petit intérêt, ni de celui de mes amis, pour donner un conseil semblable. Je porterai avec plaisir ma vaisselle d'argent, qui n'est pas grande chose, à la maison de la monnoie ; mais à condition qu'on m'en paie la valeur en bannes & belles espèces : point de papier, s'il Vous plait, cette fichie matière n'a pas la qualité courrante ; bannissons - en à jamais l'usage.

Supposons un état composé d'environ cent mille familles : il y en aura mille riches & nobles, qui auront chacune, l'une portant l'autre, pour 500. florins d'argenterie : cela fera la somme de 500000. fl. Il y en aura encore deux mille familles bourgeoises, dont chacune aura, l'une aussi portant l'autre, pour 100. fl. d'argenterie, ce qui revient à la somme de 200000. fl. Il y en aura encore dix mille familles parmi le menu peuple, dont chacune, à proportion, aura pour environ 15. fl. d'argenterie, ce qui fait la somme de 150000. Voilà une somme de 850000 fl. entre

CURIEUSES.

35

entre les mains des Particuliers, qui ne laissera pas de contribuer à la circulation si utile & si nécessaire au Public. Ajoutez-y les trésors du Prince, les dons gratuits des saints des Eglises, les soins pour cultiver l'agriculture, le commerce, & les fabriques; avec quelques autres épargnes à l'égard de divers excès, qui font sortir l'argent hors du païs. Tout cela nous amènera non seulement le nécessaire, mais encore l'abondance.

Le troisième article regarde les gros Financiers, qui se sont enrichis aux dépens du Prince & du Public. Je crois qu'un Prince est fondé en justice de faire là-dessus des recherches convenables, & d'obliger à la restitution un tel Ministre, ou ses heritiers. Nous avons sur cette matière un procès des plus curieux, touchant Mr. Fouquet, le grand financier de France, imprimé en 12. petits volumes.

Dans le quatrième Article j'ai parlé des siffleurs. L'expérience nous apprend que ce sont des foux, ou des fourbes: qu'on enferme les uns & qu'on fasse pendre les autres: chacun sera où il doit être, & on n'aura plus rien à craindre de la distillation.

Quelle

Quelle que soit la situation d'un païs où la maniere du gouvernement, l'agriculture, le commerce & la police y peuvent trouver lieu. L'agriculture est le fonds le plus solide : elle fournit de l'étoffe aux manufactures & au commerce & nourrit en même tems tous les sujets. Rien cependant n'est plus méprisé chez nous : au lieu de récompenser ceux, qui s'y appliquent avec adresse & industrie, on leur met mille obstacles en chemin : on les chicane on les opprime : c'est faire bien peu de reflexions sur l'intérêt le plus solide d'un païs. Le commerce doit être instruit d'une maniere, que les marchandises qui entrent dans le païs, s'échangent contre d'autres, que le païs rapporte ; & que les grands impôts sur des denrées inutiles & frivoles empêchent la sortie des espèces.

J'y ajoute la police, qui est absolument nécessaire pour entretenir le bon ordre dans un état, sans le quel tout s'entrebrouille se bouleverse est s'abîme.

Je suis,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur.

Chez Antoine Heinschelt Imprimeur de Francfort sur
le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Sapientia est rerum divinarum atque humana-
rum scientia, in qua continentur Deorum &
Hominum communitas & societas inter ipsos.
Cic. de Off.

Lettre VI.

MONSIEUR.

JE viens de lire un nouveau traité,
qui a pour but de chasser la Ty-
rannie du Throne & de procurer
le bonheur aux hommes. Il a pour
titre : *Anti-Machiavel ou Essai critique*
sur le Prince de Machiavel, publié par
Mr. de Voltaire.

Comme je suis de ces hommes so-
ciables, qui sentent leur propre félicité
dans le rapport de celle des autres hom-
mes, j'ai toujours abhorré les maximes
& les cruautés du Despotisme.

S'il n'y avoit pas dans nos cœurs ce
rendre attachement, qui nous lie les
uns aux autres, & qui, en nous procu-
rant les douceurs de la Société, tend à

Tom. I.

F

la

la conservation générale du genre humain ; je regarderois toute notre Morale comme l'invention de quelques rêveurs, digne, à amuser la credulité de petits esprits.

Les Nerons, les Caligulas, les Tamerlans, les Myriweis seroient mes héros favoris. L'amitié d'un Alexandre pour un Parmenion, & l'estime d'un César pour un Caton me paroîtroit un sentiment de foiblesse, indigne de grandes âmes. Un homme insensible, cruel, feroce, impitoyable, qui ne craint rien & qui pour satisfaire ses barbares desirs, vole, brûle, tue & saccage tout sans miséricorde : devant lequel tout plie & tout tremble ; un tel homme seroit sans doute un grand homme si Dieu n'avoit point imprimé dans nos cœurs les principes de l'amour & de l'humanité.

J'estime trop le genre humain, pour voir sans peine qu'on l'afflige. Je me trouve du penchant pour augmenter la félicité de tous les hommes, si cela dépendoit de moi, sans même en excepter mes ennemis ; aussi prompt à leur pardonner, que sensible à leurs offenses, je souffre de me voir en discorde avec qui que ce soit.

Voilà

Voilà Monsieur comme je suis fait. S'il y a de la vanité à Vous dire cela de moi, permettez que je sois moins modeste, pour m'expliquer avec plus de liberté. Dans ces dispositions de cœur & d'esprit l'incomparable traité de l'Anti-Machiavel me tombe entre les mains. j'y trouve tous mes sentimens; mais exprimés avec tant de force & de délicatesse, que j'en suis tout charmé.

Le Prince de Machiavel m'a paru si affreux, je fus tellement intimidé de ses maximes, que je ne pouvois guérir de ma poltronnerie. On avoit beau me relèguer à la cour, je n'y fis que pour y montrer ma mauvaise humeur & m'en retourner au plus vite.

L'aimable Anti-Machiavel vient à mon secours: il m'inspire du cœur: je deviens hardi, à mesure que je lui trouve de l'humanité.

Je m'écrie cent-fois en moi-même: O digne Prince! où êtes-Vous? Puissiez-Vous être aussi existant & réel comme le Prince de Machiavel! Le Heraût qui Vous annonce au Public est un grand Poëte; pourrions-nous bien lui en croire sur ses paroles? Ce qui nous en dit dans sa préface sent trop le merveilleux & la fable: Voici comme il y en parle:

» L'illustre Auteur de cet *Essai de*
» *Critique sur Machiavel* est une de ces
» grandes ames, que le Ciel forme rare-
» ment, pour ramener le genre humain
» à la vertu par leurs préceptes & par
» leurs exemples. Il mit par écrit ces
» pensées, il ya quelques années, dans
» le seul dessein d'écrire des vérités
» que son cœur lui dictoit. Il étoit
» encore très jeune, il vouloit seule-
» ment se former à la sagesse, à la ver-
» tu; il comptoit ne donner des le-
» çons qu'à soi-même; mais ces leçons,
» qu'il s'est données, meritent d'être
» celles de tous les Rois, & peuvent
» être la source du bonheur des hom-
» mes. . . On sera sans doute étonné,
» quand j'apprendrai aux Lecteurs que
» celui qui écrit en Français d'un Style
» si noble, si énergique, & souvent si
» pur, est un jeune Etranger, qui n'
» étoit jamais venu en France. On
» trouvera même qu'il s'exprime beau-
» coup mieux qu'Amelot de la Houf-
» faye, que je fais imprimer à côté de
» la refutation. C'est une chose inouïe,
» je l'avoüe, mais c'est ainsi, que ce-
» lui dont je publie l'ouvrage, a réüssi
» dans toutes les choses aux quelles il
» s'est appliqué. Qu'il soit Anglais,
» Espagnol, ou Italien, il n'importe, ce
» n'est

23 n'est pas de sa patrie, mais de son
 23 livre dont il s'agit ici. Je le crois
 23 mieux fait & mieux écrit que celui
 23 de Machiavel; & c'est un bonheur
 23 pour le genre humain, qu'enfin la
 23 vertu ait été mieux ornée que le vice.

Monfr. de Voltaire nous en dit trop
 pour ne pas irriter extrêmement nôtre
 curiosité. Vous connoissez, Monfr. ce
 fameux Poëte, ce grand Genie Fran-
 çois; de grace! demandez-lui le nom
 de ce jeune habile Ecrivain? Deman-
 dez-le lui pour l'amour de moi, qui
 suis un Allemand; C'est à dire né sous
 ce climat disgracieux, qui ne produit
 point de beaux esprits; mais qui, au
 défaut de ma nation près, juge assez
 bien de ses ouvrages, pour meriter
 qu'il me fasse ce plaisir.

Vous en dirai-je, Monsieur, ma
 pensée? L'Auteur en question n'est ni
 Anglais, ni Espagnol, ni Italien. Il
 en coûte un peu à Monsieur de Vol-
 taire de dire qu'il est Allemand. Ce
 seroit donner une espede de démenti à sa
 nation, qui a tant & tant de fois déclaré,
 qu'il étoit impossible à un Allemand d'être
 bel esprit. Nous autres Teutons nous
 nous connoissons assez à nôtre langage,
 comme nous connoissons nos vins au
 goût du terroir. Heureusement pour

L'Auteur de l'Anti-Machiavel cela n'a rien gâté à la beauté de son style. Mr. de Voltaire nous avoue que Maître de ce précieux dépôt, il avoit laissé exprès quelques expressions, qui ne sont pas françaises, mais qui meritent de l'être : *J'ose dire* poursuit-il, *que ce livre peut à la fois perfectionner notre Langue & nos Mœurs.*

Monfr. de Voltaire nomme encore le gentil Auteur de l'Anti-Machiavel un Auteur illustre : le mot *d'illustre* se donne, ou à un grand savoir, ou à une haute naissance, ou aux belles actions. On dit : un Savant illustre, un Seigneur illustre, un Heros illustre. Il n'est pas probable que Monfr. de Voltaire ait donné cet epithète à un jeune Savant : il ne parle non plus de ses exploits ; il ne reste que la naissance. O bonheur de nos jours ! si ceux qui sont nés pour remplir les premiers postes du gouvernement, prennent goût à la vertu ; si ils fûient la mollesse & l'oisiveté ; & si ils appliquent à l'étude de beaux arts & des sciences ; nous verrons bientôt regner le siècle des Titus & des Antonins : La tyrannie, la ferocité & le barbarisme cèderont aux sentimens de l'humanité, de la justice & de la douceur. L'équité naturelle nous donnera des loix & l'amour du

beau & du bon reglera nos actions. Les Crétiens seront des honètes gens & les honètes gens seront Crétiens: toute nôtre politique consistera à nous rendre mutuellement heureux; & les *Souverains, loin d'être les maitres absolus des peuples, comme parle nôtre excellent Auteur, ne seront que leur premier Magistrat.*

Permettez, Monfr. que je Vous dise encore un mot en faveur du pauvre Florentin: je déteste les maximes de son PRINCE, en même tems que j'exécute sa personne. On croit de faire honneur à la Religion, quand on l'apostrophe de toutes les manieres. Toutes nos chaires rétentissent encore des opprobres & des injures contre lui. Son nom seul est capable de diffamer un honèté-homme. Libertin, impie, Athée & Machiaveliste, c'est tout un. Cependant on lui fait tort: Son dessein n'a jamais été d'enseigner la Tyrannie aux Princes: il en a eu horreur, il s'est expliqué là-dessus dans ses écrits en divers endroits. Il parle de la Politique, comme Mandeville parle des vices dans la fable des abeilles, ou comme un homme, qui écrit sur l'art de jeter des bombes, ou de brûler les villes, sans qu'il en approuve la pratique.

Le

Le quinziesme siècle, où vivoit Machiavel, dit son très poli Antagoniste, tenoit encore à la barbarie. Alors on preferoit la funeste gloire des Conquérans & de ces actions frappantes, qui imposent un certain respect par leur grandeur, à la douceur à l'équité, à la Clémence & à toutes les vertus. A présent, je vois qu'on préfere l'humanité à toutes les qualités d'un Conquérans, & où l'on n'a plus guères la démençe d'encourager par des louanges des passions cruelles, qui causent le bouleversement du monde.

Je voulois, Monf. Vous donner un petit extrait de cet admirable traité, mais tout y est si brillant, si beau, si sensé & si intéressant, que je ne saurois choisir un endroit préférablement à l'autre. En voici seulement quelques pensées.

Tourner l'ars du raisonnement contre le bien de l'humanité, c'est se blesser d'une épée, qui ne nous est donnée que pour nous defendre.

Qu'un Conquérant soumette tout le monde à sa domination, ce monde bien soumis, pourra-t'il le gouverner? Sa grandeur ne servira qu'à mettre en évidence sa véritable petitesse.

Si aujourd'hui parmi les Chrétiens il y a moins de révolutions, c'est que les principes de la saine Morale commencent à être plus répandus: les hommes ont plus cultivé leur esprit, ils en sont moins féroces. &c.

Ce n'est que de la première feuille: jugez en du reste & croiez-moi

Toujours à Vous.

Chez Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Quicquid præcipies esto brevis, ut cito dicta
Percipiantque animi dociles teneantque fideles.

Horat.

Lettre VII.

MONSIEUR.

JE Vous rends grâces de la communication des pièces volantes, il y en a de fort jolies, mais il y en a d'autres, qui ne marquent que trop le mauvais goût de notre siècle. Les affaires dans l'Empire me paroissent tellement brouillées, que Vous me dispenserez de Vous en dire mon sentiment. Nous voions arriver un nouveau période. Nous avons de nouveaux acteurs & des scènes nouvelles: le premier acte est commencé; mais personne n'en fait le dénouement.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir les lettres de Vienne, touchant les affaires de la Silésie; * on n'y trouve non seulement

Tom. I.

G

le-

* Voyez la *Quint-Essence de toutes les Gazettes*
No. IX. au Supplément.

lement la Majesté Autrichienne ; mais encore du beau & du poli. On y fait parler une grande Reine , qui se sent outragée de la part d'un Roi des plus accomplis : elle s'en plaint d'une manière si vive , si noble & si délicate : elle expose ses droits avec tant d'éloquence & fait sonner le tocsin si à propos, qu'on entre dans ses intérêts , sans s'arrêter aux circonstances.

La chancellerie de Vienne n'avoit pas autrefois une égale reputation : On trouva son stile trop bouffû & trop guindé : à force de rendre les périodes pathétiques & pondéreuses , il devint souvent obscur, difficile & peu gracieux. Les Stralendorf & les Glandorf s'y sont pourtant distingués d'une manière fort relevée. Il y avoit dans leurs écrits une certaine force, qui impose & qui donne à toutes les démarches politiques cet air de justice , qui seul est capable de persuader.

Le *stilus curiae* a été gâté , dans nos actes publics à mesure qu'on y voulût imiter celui de Vienne ; & que nos Juris-consultes y mêloient leurs termes de barreau. Il devint si confus & si affecté, qu'on s'y perdoit dans les enfleures & dans les hauts Riens. Il y a des périodes à faire perdre l'haleine à un Lecteur, qui

qui n'a pas la poitrine extrêmement bonne : Et, mots sur mots entassés, la plupart de ces écrits ressemblent à un travail gothique, où l'on emploioit mille peines, pour faire un méchant ouvrage. Le sens est par-tout enveloppé dans un amas de paroles, très propre à embrouiller les affaires & à les tirer en longueur.

Au lieu de produire en peu de mots & en des termes convenables les griefs de part & d'autre, on s'arrête à des titres fastueux & à des complimens inutiles, avant que d'entrer en matière. C'est un nouveau genre de Pédantisme dans l'école de nos politiques; où l'on ne môt pas moins les expressions à la torture, que chez les Régens du petit peuple latin. Le moindre Comte est jaloux de ce pompeux verbiage; il craint de perdre de ses droits & prérogatives, quand les superlatifs manquent dans une lettre qu'on lui adresse.

Il y avoit un tems, où l'on admiroit l'habileté de deux grands Ministres à la cour de Berlin, savoir Mrs. Fuchs & Ilgen. Leur genie fin & délicat se fit connoître dans les moindres de leurs écrits. Il y avoit un certain tour aimable & facile : tout y étoit naturel : rien de bas, rien d'enflé; Leurs périodes furent courtes & rondes : leurs expressions énergiques

& choisies: il y avoit de l'honêteté dans le refus, de la politesse envers les ennemis, de la douceur à l'égard des sujets ; & beaucoup de feu, quand il s'agissoit de pousser une affaire avec vigueur. C'étoit sous leurs auspices, que se formoient les deux grands génies Mrs. de Canitz & Besser aux-quels nous sommes redevables de la pureté de nôtre langue.

Pour ce qui est du Cérémoniel, nous ferons sans faute, à la fin de ce siècle, à la fin de nôtre politesse. Nous avons déjà les epithètes: *Der Allerheiligst, Allergnädigst, Allerhöchst*: encore un pas, & nos grands Seigneurs seront *Allmächtig*. La chancellerie des Musulmans fera ensuite nôtre ressource: nous y pillerons sans façon les beaux titres, dont ils encensent leurs Sultans. De grace: le titre d'un Empereur, d'un Roi, d'un Prince, n'est-il donc pas suffisant, pour exprimer la qualité d'un des premiers chefs des hommes? C'est se moquer d'eux, que d'y ajouter encore des mots qui marquent plus la foiblesse de nôtre esprit, que leur véritable grandeur.

Il y a longtems que nous imitons les François dans leurs fadaïses ; Pourquoi n'imitons-nous pas ce qu'ils ont du bon & du beau ? Leur style est naturel, ils traitent leur Roi & leurs grands Seigneurs
avec

avec beaucoup de respect ; mais ils le font sans bassesse & sans répéter continuellement des titres & des soumissions, qui font chez nous la moitié d'un discours, ou d'une lettre.

Dans mes voïages j'eus le bonheur d'être à la suite d'une Ambassade allemande. Le Roi au-quel nous fumes envoïés témoigna une grande curiosité de voir translâtées mot à mot les lettres de créance & de complimens, que nous lui apportions de la part de nôtre cour. Le Secrétaire s'en excusa : l'Ambassadeur vint à moi & me pria de vouloir bien lui faire ce plaisir, je le fis : le Roi lut ma version, il en rit & n'y comprit rien.

Voilà, Monsieur, la raison qui nous oblige de negocier tout en françois avec les Ministres étrangers ; que dis-je ? avec les cours mêmes , qui sont dans l'Empire ; afin d'éviter cet ennuieux jargon & ces cérémonies gigantesques, qui causent souvent la migraine aux Lecteurs & le mal hypochondre aux Concipistes.

Il n'y a pas long-tems que j'ai lu encore dans un petit traité juridique les sept verbes suivans , compassés au sens qui précédoit : *abstammen solten, herstammt und ziehet, gekommen und gerathen haben.* C'est de-quoi donner un bel exercice à un Lecteur judicieux, pour

chercher le substantif à chaque verbe rangé ici de suite, sur la fin de la période. Je défie le tems de ces hommes obscurs, dont on suppose les *Epistole obscurorum virorum*; je défie encore les siècles, qui les devancèrent & qui passent pour les plus barbares: je défie, dis - je, tout homme des lettres de me citer des passages qui approchent d'une pareille éloquence.

Il y avoit un tems, & plût au ciel qu'il fût encore, où les hommes s'exprimoient d'une manière simple & noble: où le Beau naturel donna seul des règles à l'art: on pensa avec force & on s'énonça avec délicatesse; on ne connoissoit pas l'usage bizarre des mots, qui ne disoient rien; cette aimable naïveté, qu'on admire tant dans les anciens, qu'est-ce qu'elle est devenue? Nous avons beau nous récrier sur le goût du siècle, & le gentil Schwift, ce petulant génie Anglois, a beau nous railler sur le Bathos, nous aimons trop le profond; & l'art de ramper fera de notre goût, aussi long-tems, que nous serons sous la tyrannie du despotisme; ou que nous entre-tiendrons dans nos cœurs cette sujétion fervile qui nous fait aimer les bassesses. Ce n'est pas seulement à l'égard des grands Seigneurs & des hommes dont nous attendons quelque bien-

fait

fait, l'amour même nous rend si foux, que nous traitons souvent une petite créature féminine, comme une espèce de divinité. Ne soions donc pas surpris si les femmes se prévalent d'une supériorité, que nous leur offrons avec tant de souplesse & de folie, & si elles se rendent en effet les maîtresses de nôtre sort.

Accordez-moi, Monsieur, cette réflexion : elle me paroît importante : les fades humiliations nous font ramper.

Jamais un cœur bien-né n'a pris
la passion,

De chercher la grandeur dans la
sujettion

Connoissons mieux nôtre dignité naturelle; un peu d'élévation & de sagesse nous y remettra : Nous serons plus sincères & moins affectés, à mesure que nous aurons l'ame noble & l'esprit libre : nous penserons comme Sénèque, nous écrirons comme Pline & nous serons comme des Crétiens. Les Grands Seigneurs auront honte d'être nos tyrans; & nous aurons honte d'être leurs indignes adulateurs. Nous leur serons sujets sans bassesse; & ils nous commanderont, sans rompre les liens de la Société. Nous élèverons leur vertu; ils recompenferont nôtre fidélité. C'est une
mar-

marque certaine de la décadence de
notre espèce , que nous sommes si
follement épris de tout ce qui sent la
grandeur & que nous sacrifions à cette
chimère la liberté de nos jours, la rai-
son & souvent la conscience - même.
Mais ceci me fournira matière à une
autre lettre, je vois, que je suis à l'en-
droit où je dois finir & Vous assurez
que je suis,

MONSIEUR

*Votre très humble & très
obeïssant Serviteur.*

Choz Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur
le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Multa tegit sacro involucro natura, nec ullis
Fas est scire quidem mortalibus omnia; multa
Admirare modò, nec non venerare, nec illa
Inquires quæ sunt arcanis proxima; namque
In manibus quæ sunt, hæc nos vix scire putan-
dum est
Est procul a nobis adeo præsentia veri.

Lettre VIII.

MONSIEUR,

Que voulez- Vous que je Vous
dise sur les Prophéties, que
Vous avez eu la bonté de
m'envoyer? Je n'y entens goûte. Je
suis de ces esprits bornés, dont la vûe
ne s'étend qu'aux objets, qui les en-
vironnent.

J'ai lu les vieux Prophètes en vrai
Laique: je Vous avouerai humblement
là- dessus mon ignorance plutôt que de
recourir aux Seprante. Il me suffit d'y
découvrir des traits divins, pour re-
specter ce que je n'y entens pas: J'adore
Tom. I. H dans

dans les mystères, ce Dieu fort, qui se cache; mais qui n'en est pas moins le Dieu d'Israël, le Sauveur. *

Les Prophéties, dont il s'agit ici, ne sont pas à beaucoup près d'une source si pure: elles se dérivent des principes naturelles. L'imperfection, qui se trouve dans toutes les sciences, se manifeste ici de même.

Les Sybilles, les Nostradamus, les Paracelses, les Carions, les Lichtenbergs, les Grumpecks, les Poniatoves, les Amyrauts, les Jurieus & mille autres, nous ont laissé des prédictions: mais qu'il y en a peu, qui ont été vérifiées par l'expérience! Il est vrai que la prédiction du bon frere Sebald a quelque chose de frappant, parce qu'il a désigné les revolutions qui arrivent de nos jours d'une manière si positive, qu'il en a même déterminé l'année: Cela prouve assez, qu'il y a quelque chose de réel dans les Prophéties qu'on ne sauroit revoquer en doute, malgré les erreurs & les faussetés qu'on a trouvé jusqu'ici dans les autres. Nostradamus devine quelque-fois assez juste, mais en plusieurs lieux il rencontre assez

assez mal. Ce qui a fait dire de lui:
Nostra damus, cum falsa damus.

J'ai remarqué dans toutes les prédictions, que je me suis donné la peine de lire: (car, en parenthèse, j'en avois, pour lire des choses si obscures) qu'elles manquent en plusieurs circonstances, qu'elles entre-brouillent le tems, les Regnes & les personnes; & que, s'il arrive un cas, où la prédiction se verifie, il y en a dix où l'on ne sauroit trouver la moindre connexion; malgré toutes les interprétations allégoriques & cabalistiques.

Il y a dans la nature un secret rapport entre tous les êtres, qui influent les uns sur les autres. Chaque individu est en relation avec des autres individus. Leur existence est l'effet des autres existences, qui prennent leurs plis & leurs modifications, selon les causes qui les touchent de plus près. Un principe universel se communique à tous & les met en mouvement, suivant l'harmonie, qui est préétablie. Ce que nous nommons Destin n'est que la suite de ces causes relatives, qui composent le système du monde.

*Fata regunt orbem , certa stant omnia
lege ,*

*Longaque per certos signantur tempora
cursus.*

*Nascentes morimur , finisque ab origine
pendet.*

Je ne fais , si Vous entendez ce savant galimatias ; car pour dire la vérité je n'y vois non plus fort clair ; mais que voulez-Vous ? c'est-là le langage de nos plus grands Philosophes ; Nous bêgâions sur ces choses-là comme des enfans & nous nous donnons de grands airs , comme si nous en savions beaucoup : cependant il est très vrai que nôtre savoir est bien peu de chose & que nos sciences mêmes iervent des témoins à nôtre ignorance ; les Prophéties sur-tout , qu' y a-t-il de plus incertain & de plus problématique ? enveloppées dans un verbiage très obscur , qui est celui qui pourra les interpréter ?

Prudens futuri temporis exitum

Caliginosa nocte premit Deus.

Les Révélations sont d'une nature différente. Il y a des hommes qui sont inspirés , d'autres se vantent d'être en commerce avec les esprits familiers ; d'autres ont des songes , ou des pré-

senti-

sentimens du cœur sur les choses à venir. Encore d'autres ont des apparitions, ou voient des spectres : les plus sages lisent dans les astres, tirent des horoscopes, calculent les nombres, jugent des caractères, mesurent les signes, &c.

1.) L'inspiration est une force magique, qui opère dans l'imagination, & qui y trace des images, que l'esprit dans son abstractivité copie, arrange & produit au dehors.

--- *Nunc Augur Apollo,*
 --- *Nunc Et Jove missus ab ipso,*
Interpres Divum fert horrida jussa per
auras.

Il y a une autre espèce des inspirés, qu'on appelle fanatiques : ils se vantent d'être toujours en commerce avec Dieu & d'en recevoir immédiatement des ordres. Ces visionnaires-là sont fort dangereux : ils n'ont qu'à s'imaginer que Dieu leur demande le sang d'un infidèle, ils Vous tuèrent sans façon. On ne fait pas tort à ces foux pieux de les traiter comme des impies.

2.) Le commerce avec les esprits est une affaire fort secrète : il faut s'en informer chez les Philosophes mystiques :

H 3

ques : tels ont été Zoroastre, Paracel-
se, Agrippa, Fludd, Cardan, (Trit-
héme) &c. Ils nous parlent de ces
créatures - là comme de fort honnêtes
gens : d'autres soutiennent qu'il y entre
un peu de diablerie. Je n'en fai rien,
c'est à des certains savans curieux &
hypocondres, que ces esprits bien-
faisans s'adressent, ils ne m'ont jamais
fait cet honneur - là.

3.) Les songes ne font pas toujours
songes. Il n'y entre quelque-fois que
trop de réalité. *Somno sevocatus ani-
mus a societate & contagione corporis,
meminit prateritorum, prasentia cernit,
futura prœvidet.*

Il y en a qui portent un sens voilé
& obscur : il y en a d'autres, qui sont
clairs & qui se manifestent au pied de
la lettre. Je ne suis pas un grand Son-
geur, mais j'ai eu pourtant deux son-
ges dans ma vie, qui ont représenté
exactement à ma fantaisie ce qui m'ar-
riva le lendemain après.

Il y a des gens fort raisonnables, qui
ont fait là-dessus des experimens bien
plus étendus.

4.) Les présentimens du cœur font
du même genre nous sommes souvent
agités de je ne sai quelle inquiétude.

Nous

Nous craignons des maux, qui nous talonnent; & nous entreprenons des choses avec hardiesse, qui succèdent fort heureusement & qui nous auroient fait peur dans une autre situation. Ce qui prouve, qu'il y a effectivement une espèce de connexion entre les évènements & entre l'intelligence de nôtre ame.

5.) Pour ce qui est des spectres, je n'en ai jamais vu: La plupart de recits, qu'on m'en a fait, m'ont paru des contes, & des chimères toutes pures. La force magique de nôtre imagination, se sert ici d'un sang épais, corrompu & atrabileux, pour y jouer ses scènes tragiques. L'appréhension, l'obscurité & la solitude y forment les machines. On voit, on entend, parce qu'on croit de voir & d'entendre: le frisson joint à l'épouvante dérange tout d'un coup nos sens & nous fait prendre un chat, un chien, un bouc pour le diable même. Ce qui me rend le Roman des spectres encore plus sujet à caution, c'est qu'ils ne paroissent presque jamais qu'aux yeux des femelles & des hommes pusillanimes. Rarement un homme fait, sensé & vaillant aura des yeux pour s'en apercevoir.

6.) L'

6.) L'astrologie comprend toutes les sciences occultes, qui se rapportent aux astres : comme l'horoscopie, la physiognomie, la chiromancie, la météorologie, &c. Quoi que Bayle, & d'autres esprits forts en disent ; je suis un peu plus crédule à l'égard de ces sciences-là : Ce n'est pas que s'y aie fait des grands progrès, mais il y a des exemples, qui sautent aux yeux. J'étois souvent moi-même le jouet de ces sortes de préjugés, qui ont démonté ma petite Philosophie. Jeus beau rire & badiner sur des certains signes, qui m'ont donné cet air prophétique, qui impose aux crédules ; j'en fus quelque-fois moi-même la dupe.

Tout cela, Monsieur, nous apprend qu'il y a des mystères impénétrables dans la nature & que les plus petits objets, qui échappent à notre attention, ne laissent pas de porter un caractère de divinité imprimé dans leur existence.

Mais n'est-ce point troubler la tranquillité de ses jours, que de porter un œil trop curieux & trop téméraire dans l'obscurité d'un avenir, qui nous fait souvent trembler ? Quelle heureuse ignorance, que celle des malheurs, qui nous menacent ! qu'elle aimable surprise que celle d'un bonheur inattendu & qu'on n'osoit espérer !

Sic cæca futuri

Mens hominum facti, liceat sperare timentis.

J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR

Votre très humble & très
obéissant Serviteur.

Chez Antoine Heinschelt Imprimeur de Francfort sur
le Mejn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

La plus commune route est toujours la plus seure.
Les préceptes de l'art sont ceux de la nature.

Lettre IX.

De l'Architecture & du Jardinage.

MONSIEUR.

J'ai destiné cette lettre à Vous prouver la verité de ce que l'aimable Mr. Pope vient de nous dire au sujet de la belle nature. Je Vous ferai connoître, que le goût des Anciens tant admiré, mais peu suivi, a été fondé sur les mêmes Principes.

Je commence par l'architecture : elle a pour principe la Symmetrie; & comme un homme passe pour être bien fait, quand tous ses membres sont dans une juste proportion; de même un bâtiment est censé d'être beau, quand il y a un parfait rapport entre les parties, dont il est composé.

Les précieux monumens, que l'an-

Tom. I.

I

riquité

tiquité nous en a laissés, nous donnent là dessus des idées magnifiques : nous y voïons cette grandeur romaine, qui se fit autant admirer dans l'exécution des arts, que dans la force des armes. Je ne saurai me lasser de contempler les beaux desseins de ces superbes ouvrages dans les recueils du grand Théâtre d'Italie, de Montfaucon, de Merian, de Sandrart, de Fischer & de quelques autres.

Quels grands maîtres que les Démocrates, les Pallades, les Vitruvès, les Rusconi, les Vignoles, les Fontani, les Bernini, les Brosses &c. Tout part de ces hommes fameux ne consistoit, que dans une imitation heureuse de la nature.

Le goût gothique & barbare s'introduisit après la décadence de l'empire romain : il devint aussi universel, que l'ignorance, qui regna dans ces siècles obscurs & dont l'espace dura plus de mille ans. Quoique nous fassions, nous ne saurions encore l'exterminer tout-à fait. Nous voïons élevés chez nous des bâtimens d'un goût si bizarre & si dépravé, qu'on diroit, qu'ils étoient fait exprès au dépit de l'art & de la nature. Je

Je ne trouve pas les Anglois beaucoup plus avancés dans cette science que nous, malgré la dépense qu'ils font, pour avoir de belles maisons: Le goût de colifichetteries & de clochettes regne en Angleterre tout comme chez nous: goût gothique, goût barbare.

Je n'ai jamais vû l'église de St. Paul à Londres, cette superbe rivale de St. Pierre à Rome, sans être fâché contre ce Dom enorme, qui regarde entre deux tours passablement petits, & contre cette masse extenuée, qui forme le corps de l'ouvrage. Leurs maisons, parmi les quelles il y a de fort magnifiques, ressemblent la plupart à des lanternes; tant il y a de fenêtres partout. Le château de Blenheim est d'un goût singulier: il a bien plus l'air d'un arsenal, que d'une maison de campagne.

En Allemagne on voit de très beaux édifices, sur tout à Vienne, à Berlin, à Dresde &c. mais on y a fait quelquefois trop d'honneur à l'art, pour profiter la nature. J'ai vû par exemple dans une grande ville, un corps de garde où il n'y a, que des arcades de 15. pieds de hauteur, qui ne portent qu'un toit

d'une prodigieuse grandeur: semblable à la tête de Roland sur le corps d'un Nain.

La science de l'architecture a fait un progrès admirable en Suède depuis le tems de la Reine Christine: il y a des maisons de campagne qui sont riantes & magnifiques, il y entre seulement un peu de gothique, avec un certain goût de fantaisie, qui n'est pas tout à fait dans les regles.

En France on a été jaloux des Italiens; on y a voulu pousser les beaux arts encore plus loin; On y voit de très jolies maisons: elles surpassent celles des Italiens en fait de commodité, d'aisance & de naturel; mais il s'en faut beaucoup, qu'elles aient aussi la même solidité & la même magnificence. Le Louvre seul est digne de l'ancienne Rome; mais on a laissé ce bel ouvrage imparfait, comme si l'entreprise en avoit été trop grande. Le palais de Luxembourg passe pour un chef d'oeuvre; ce n'est peut-être qu'en France. Le château de Versailles est un assortiment confus de toutes sortes de bâtimens, au quel on donna par hazard l'air d'un amphithéâtre. Jamais connoisseurs n'ont dit que c'étoit-là un bel
ouvra-

ouvrage. Pour les maisons de campagne, je n'en ai vû nulle-part des plus jolies & de plus mignonnes. Le goût des François me paroît aimable parce qu'il approche le plus de cette charmante naïveté, qui selon moi, fait le merite de tous les beaux arts.

Parlons à présent du jardinage. Rien de plus magnifique, rien de plus brillant, que nos jardins; cela est vrai, mais est-ce donc la magnificence & le brillant qui fait la beauté essentielle d'un jardin? S'il y a une science au monde, où l'art doit céder à la nature, c'est ici. Le goût le plus simple & le plus uni est tout-ce qu'il y a de plus aimable. J'appelle encore au goût de cette savante antiquité, dont je respecte tant les lumières.

Columella, Varro, & Pallade ne disent rien de l'ordonnance & des compartimens d'un jardin de plaisir; mais ils nous apprennent la culture des arbres & des vignes. Virgile dans ses Géorgiques nous fait la description du jardin du bon vieux Corycius; quoique ce ne fût qu'un petit jardin qui appartenoit à un particulier. Ce que Flave Joseph nous apprend de la maison de

ſance de Salomon, nommée Hetta, eſt trop peu circonſtancié. Homère, a un peu ſatisfait notre curioſité ſur cette matière, dans ſon Odyſſée, liv. 8. où il parle du beau jardin d'Alcinoüs: cette deſcription peut ſuffire, avec ce que Strabon nous dit des jardins de Semiramis, pour faire connoître le goût des anciens touchant le jardinage.

La beauté de ces jardins conſiſtoit dans des plantages, de palmiers, de figuiers, de Lauriers, d'Oranges & d'autres arbres fruitiers, entremêlés de belles fontaines, des ruiſſeaux gazouillans & de toutes fortes de fleurs: Il y avoit des compartimens pour chaque eſpèce de fruits & d'arbriffeaux: des gazons, qui reſſembloient à des prés naturels & qui furent percés des longues allées d'arbres, rangés en pluſieurs lignes, pour ſervir de promenade: on y voioit des boſquets rous & de petits parcs, qui furent menagés exprès pour y entretenir toutes fortes d'animaux. L'ombrage & la fraîcheur y regnoit par-tout: il y avoit des fruits délicieux: L'air étoit parfumé des odeurs les plus agréables & animé par les doux chants des oïſeaux. On y reſpiroit une tranquillité

quillité charmante. La nature même y invitoit les hommes au contentement & au plaisir.

Voilà à peu près le goût des Anciens en fait du jardinage : goût naturel, goût simple & qui a été celui des plus grands hommes. C'étoit dans ces jardins - là que les Rois d'Assyrie, que Salomon, Luculle, Scipion, Horace, Cicéron, Auguste, Pléne, Sénèque, Diocletien & plusieurs autres hommes illustres dans l'antiquité ont trouvé leurs plus doux plaisirs.

On se moque bien aujourd'hui de cette simplicité majestueuse des Anciens. Au lieu de ramener tout à la nature, nous rapportons tout à l'art : tout sent chez nous l'affectation & la débauche. La plupart de nos jardins ne sont faits, que pour s'y promener le soir. Pendant le jour on ne sauroit prendre ce plaisir, sans s'exposer aux brûlans rayons du soleil. Il n'y a ni ombre, ni verdure : on n'y voit de l'eau que dans de petits bassins, où elle s'élançe avec menage. Les bois, les bécages, les berceaux s'y trouvent relégués aux coins les plus reculés, où l'on n'arrive, qu'après avoir traversé
tout

tout le jardin. Vous n'y voiez que du buis illuminé de toutes sortes de couleurs, gredillés en plusieurs figures, & ornés de quantité de statues, de Vases, de Taxis, de fleurs, de plantes, tout pêle-mêle & comme dit le Poete :

Serpentes avibus gementur Tigribus agni.

Tout fait voir l'excès d'une imagination luxurieuse : l'oeil s'y égare dans la multitude des objets, & l'esprit, loin de goûter ce doux plaisir qu'il cherche à la promenade, se confond à l'aspect de tant de différentes images. Il n'y trouve plus ces charmes naturels : ces *Horti amœni*, ces *opache Selwe*, ces *folti boschi*, ces *fioriti prati*, tant chantés des Poètes italiens, hélas ! que sont-ils devenus ? Tout ce qui sent l'innocence, la simplicité, le bon sens & la naïveté est aujourd'hui comme banni de nos plaisirs : il faut qu'il y entre de l'affectation & de l'excès & c'est justement ce qui en empêche la véritable jouissance. Nous perdons le goût & force de le raffiner : pour être spirituels nous cessons d'être raisonnables ; & pour paroître riches nous manquons d'être contents.

J'aurai l'honneur de Vous apprendre mes petits sentimens au sujet des autres arts. C'est une matière pour remplir encore quelques lettres. Si vous n'y trouverez pas beaucoup de finesse, mon goût naturel suffira pour Vous assurer de la parfaite amitié avec la quelle je suis

MONSIEUR

Votre très humble & très
obéissant Serviteur.

Chez Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur
le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus
Hortus, ubi & tecto vicinus jugis aquæ fons
Et paulum Sylvæ super his foret: auctius atque
Dii melius fecere: bene est, nihil amplius oro.

Lettre X.

Projet d'une retraite.

MONSIEUR,

JE me sens le cœur si gros, &
l'humeur si atrabilaire, que je
ne saurai répondre à Votre lettre,
qu'en vrai Héraclite; quoique
les larmes me coûtent un peu plus,
qu'à ce vieux Sage, je ne suis pas
moins touché de la misère humaine.
Tout me déplaît aujourd'hui & jus-
qu'au dessein, que Vous avez de vou-
loir régaler le public de vos reflexions
morales & politiques, rien ne trouve
grace auprès de moi.

Je suis si dégouté du monde & si
brouillé avec les hommes, que je ne
pense, qu'à me retirer de la cour &

Tom. I.

K

de

de chercher l'endroit du monde le plus solitaire , pour y passer les restes de mes jours.

Que l'homme seroit heureux , s'il savoit borner ses desirs ! mais il sort de sa sphère , il se brouille avec la nature , il vit avec peine , pour vivre avec art ; & il se tûe pour se conforme, en tout aux folies de la mode. Il court après des biens , qu'il n'a pas, & il ne jouit pas de ceux qu'il a. Toujours étranger à soi-même, & hors de lui, il ne fait pas ce que c'est que le repos.

Il pourroit connoître la verité, parce qu'elle est simple ; mais cette simplicité le choque, il veut du fin & du sublime, pour contenter sa folle vanité : La nature nous fournit tout ce qu'il nous faut pour vivre ; & nous nous ruons, à force de raffiner sur le goût & la délicatesse : mais elle nous paroît fade, il nous faut des ragouts & des hauts goûts : pour nous faire vivre avec douleur. Peu satisfait d'une religion qui pourroit nous rendre heureux ; nous y cherchons des scrupules pour augmenter nos inquiétudes. Le luxe nous fait rechercher le superflu, & nous empêche de jouir du nécessaire. Nous cou-

rons

rons après des fantômes d'honneur & nous devenons esclaves, pour figurer en grands Seigneurs.

Triste condition du genre humain! Source funeste de tous nos maux. Hélas! Ne deviendrons-nous jamais sages? A force de nous piquer d'esprit, nous perdons la raison: nous devenons foux, pour être savans: nous critiquons les autres, & nous croïons d'avoir bon air, quand nous faisons nous - mêmes mille sottises.

Laissons-là le monde, ou bien, si nous voulons faire des reflexions, faisons-les, sur nous - mêmes & sur nos propres foibleffes. Nous y trouverons de-quoi moraliser. Nous aurons mauvaise grace de faire les censeurs des autres, pendant que nous ne saurions encore cacher nôtre propre ridicule: on dira avec justice, que nous étions de ces hommes caustiques, qui n'étant pas contents d'eux - mêmes, ne sauroient l'être non plus des autres.

Défaites-Vous donc, Monsieur, de l'envie d'écrire, ou bien si Vous persistez dans la dangereuse résolution, de Vous ériger en Auteur; ne faites pas

le philosophe : ne croiez pas qu'on s'amusera à Votre morale : on n'aime pas les raisonneurs. Ecrivez des Romans : faites quelques jolis vers, & sans Vous déchaîner contre le genre humain & les mœurs du siècle ; soiez complaisant, soiez poli, pour excuser les vices : donnez-y un tour héroïque, ne parlez jamais qu'avec révérence des sottises des Grands ; & surtout, ne lèvez point le masque à la bigoterie : souffrez les extravagances, qui sont à la mode : déclamez contre les folies de nos ancêtres : traitez-les de fots, d'ignorans & même de barbares, si vous voulez ; mais ménagez bien un siècle si éclairé, où la politesse, le bon goût & les sciences occupent le premier degré de perfection ; & dans lequel Vous avez l'honneur de vivre.

Mais, que dis-je ! faut-il encore rire de notre triste sort ? non, jamais les hommes n'ont été plus dignes de mépris ; jamais ils n'ont été plus cruels, plus injustes, plus avarés, plus fourbes, plus menteurs, plus impies, plus libertins, plus extravagans. Ah ! que je suis las de vivre avec des hommes

mes, qui ont perdu entièrement l'humanité & la justice. Aussi mal-content de mes propres foiblesses que de celles des autres ; je suis toujours en guerre contre moi-même ; & pour vuidér enfin tant de griefs & de brouilleries ; je veux, abandonner la cour, ma charge, & tous les hommes : je veux me retirer à la campagne, pour finir ma carrière d'ici-bas en inconnu, en hermite & en philosophe crétien. Je veux congédier tous mes gens, qui m'ont fait enrager jusqu'ici ; je ne veux vivre qu'en solitaire, *qu'en misanthrope*. Je ne prendrai avec moi, que mon vieux Jacques, le plus étourdi, mais le moins malin de tous. Bon homme & encore meilleure bête : il me tiendra compagnie.

Le lieu, que je pourrai choisir pour ma retraite ne sera pas loin de celui, où Petrarque a passé le reste de ses jours. Ce sera au milieu des Alpes : où la nature a fait un tableau bizarre de tout ce qu'il y a de plus affreux & de plus doux. On y voit des montagnes escarpées d'une hauteur prodigieuse, où le cours rapide d'un torrent paroît fendre les rochers ; & où le mur-
mure

mere des catarastes remplit le fonds
 des abîmes. Le soleil n'éclaire jamais
 par ses rayons les ondes fugitives de
 ces sombres vallées : on n'y respire que
 l'horreur & la mélancolie. C'est dans
 ces tristes climats , que je chercherai
 un doux asyle contre la mechanceté
 des hommes & contre mes propres
 chagrins. C'est-là où j'espere de trou-
 ver le repos , que je cherche en vain
 dans le grand monde. C'est-là que
 j'emploierai le peu de bien que la per-
 fidie humaine m'a bien voulu laisser
 encore & que j'ai sauvé comme du
 naufrage, à m'acheter une petite mé-
 tairie, près d'un bois touffu , où le
 brüyement des ruisseaux & des casca-
 des , qui tombent du haut des précé-
 pices , assaisonnera la douceur de ma
 retraite & me livrera à un sommeil
 paisible, un parc pour entretenir quel-
 ques animaux ; & un petit jardin, avec
 des arbres fruitiers : voilà ce qui me
 suffit. Toute mon ambition se finira à
 être un simple berger je ramenerai
 chez moi l'innocence & la simplicité
 primitive ; où les héros cultivèrent la
 terre , & les philosophes plantèrent
 des choux. Tout ce qu'il y a de mieux
 écrit

écrit parmi les anciens & parmi les modernes , formera ma bibliothèque de campagne ; Vous jugerez bien , Monsieur , qu'elle ne sera pas fort grande , si je veux borner mon goût de lecture aux seuls bons livres. Je ne boirai point de vin , que celui qui sera de mon crû ; je ne mangerai que des fruits de mon jardin , ni d'autres viandes , que celles de ma petite ménagerie. Je ne donnerai point de répas pour étaler mes richesses. Je ne cominétrai point d'homicide , en faisant boire & manger mes convives à outrance. Réduit au simple nécessaire , je serai content de pouvoir ceder le superflû aux pauvres. Je dirai après avec le Poete italien :

*Care selve beate,
E voi solinghi e taciturni horrori,
De riposo e di pace alberghi veri ;
O quanto volentieri !
A rivedervi i torno !*

L'idée

L'idée seule , que je me forme d'une vie si innocente & si aimable me donne une espèce d'avant-goût , qui me remplit de Consolation ; d'une manière que je finis cette lettre avec plus de tranquillité que je ne l'ai commencée je suis toujours

MONSIEUR

Votre très humble & très

obeissant Serviteur.

Chez Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur
le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

*Æternas Superi moderantur habenas
Flectentes quocunque velint. Hos sponte sequetur
Cui sapiet pectus duro ne forte flagello
Sectus & invitus fatum quo torquet agatur.*

Lettre XL

Réponse à la précédente.

De l'abandon à la Providence.

MONSIEUR.

Vous me paroissez un plaisant
Anachorète. La retraite, que
Vous meditez sièroit fort bien
à un galant - homme comme Vous.
Je ne trouve pas tant de mauvaise
humeur dans Vôtre projet, que Vous
voulez m'en faire accroire.

Vous êtes dégoûté de la cour : Vous
n'avez plus assez de biens, pour vivre de
vos rentes en homme de qualité : il en
coûteroit trop à Vôtre fierté naturelle
de trancher du petit & d'offrir un spec-
tacle si riant à Vos Ennemis. Cela Vous
fait imaginer des projets extraordi-
naires.

Tom. I.

L

naires.

naires. Vous voulez tout d'un coup Vous soustraire à l'embarras & Vous donner l'air d'un homme sagement brouillé avec le monde, pour menager secrètement l'interêt de Vôtre liberté.

Si Vous étiez dans le même cas de l'Abbé de la Trappe, qui par une conversion subite, choisit la retraite la plus austère, je n'y trouverois rien à redire : ce sont de ces cas de conscience, dont Dieu seul est le Juge.

Vous n'avez pas Monsieur, une vocation semblable. Né pour la cour & pour les grandes affaires, Dieu Vous a placé sur un poste, où Vous pouvez être utile au public. Vous y êtes établi au gré du Prince; rien ne Vous oblige de le quitter. Il ne Vous convient donc pas de le changer par un certain goût de fantaisie & de caprice. Si Vous y êtes malgré Vous; qu'importe? Je crois qu'il y a peu de personnes au monde, qui ne voudroient changer de place, si cela dépendoit d'elles. Un peu plus ou moins de commodité dans les affaires de la vie, ne rompt pas les liens de la société civile. Nous sommes tous enrôlés dans le service de la Providence, qui nous emploie à ses vûes,

vües, fans consulter les nôtres: il est de nôtre devoir d'y entrer fans montrer une humeur rêvêche & facheuse: *Malus est miles qui Imperatorem gemens sequitur.*

Si Dieu a d'autres vües sur nous, il en fera naître les occasions. Le plan fera tout fait, nous y entrerons, fans l'avoir ébauché. Jusques-là point de chimères, s'il Vous plaît, point de châteaux en l'air: point de rétraites extraordinaires & romanesques: allons toujours nôtre train, faisons nôtre devoir, soïons tranquiles & abandonnons tout à la Providence.

Vous êtes dégoûté de la perfidie & de l'injustice des hommes. Vous voulez rompre tout commerce avec eux. Eh! mon cher Philosophe, Vous n'avez pas encore appris à supporter les fautes de Vôtre prochain? comment! un homme, qui a des sentimens si beaux, si grands & si nobles: un homme, qui fait donner des regles aux personnes du premier rang & aux Princes mêmes, un tel homme est encore sujet aux mouvemens du chagrin & de l'impatience? Cela me paroît étrange. Mais fusliez-Vous cent-fois aux antres les plus solitaires des Alpes; & néussiez-Vous jamais à faire qu'a Vô-

tre seul bon Jaques ; Vous n'y ferez non plus tranquile : la sagesse, à laquelle Vous avez voué Vòtre coeur , ne Vous y laissera pas , sans donner à Vòtre vertu un exercice necessaire : Vos inégalités , Vos délicatesses & Vos propres fautes Vous feront la guerre, quand Vous vivrez en paix avec tout le monde.

Pardonnez, Monsieur, si ma petite morale s'emancipe jusqu'à l'indiscrétion : je Vous aime, je Vous honore, mais, je ne saurai me retenir, malgré tout le respect, que je Vous porte, de Vous parler avec franchise, pour Vous rappeler à Vous-même.

Vous me provoquerez peut-être à Vous donner de bons exemples: Cela pourroit me déconcerter, si la verité recevoit quelque atteinte, parce qu'on ne la pratiquoit pas : semblable à ces prédicateurs, qui paroissent pleins de zèle, quand ils nous prêchent l'Evangile, pendant qu'ils s'embarassent bien peu à nous édifier par une vie conforme à leurs dogmes ; mais il ne s'agit pas de ce que les hommes font ; il s'agit de ce qu'ils devroient faire. Je suis dans le cas d'une conviction évidente

dente ; cela m'oblige à me donner tous les mouvemens possibles, pour ne pas démentir mes lumières par mes actions. Je ferai au moins docile. Voilà tout. Si Vous êtes dans la même disposition, mettons les mains à l'oeuvre & attendons le secours céleste promis aux hommes de bonne volonté. N'écoutons plus les orgueilleux conseils de l'amour propre, qui n'est jamais content des voies de la Providence. Il nous en coûtera pour le réduire au silence : tant il est prompt à s'irriter & difficile à satisfaire ; mais coûte qui coûte , il faut enfin qu'il plie, qu'il s'abaisse & qu'il se range sous la volonté du grand Maître de l'univers. Chaque jour nous présentera une leçon nouvelle : apprenons-la de bonne façon ; si non ; elle reviendra le lendemain avec une autre, qui sera encore plus difficile ; point de quartier : il faut l'apprendre ; ou bien, nous nous y verrons forcés :

Ducunt volentem fata nolentem trabunt.

Une raison des plus importantes,
Monsieur, qui Vous oblige de rester sur

Votre poste, c'est que Vous y pourriez être comme une chandelle, mise sur un chandelier, pour faire luire votre lumière devant les hommes; *afin qu'ils voient Vos bonnes œuvres & qu'ils en glorifient Dieu.* * Votre probité & Votre sagesse pourra servir d'exemple à une cour aussi corrompue que la vôtre. Tout méchant qu'est le monde, la vertu fait se faire respecter: elle porte des traits, qui frappent & qui imposent aux plus insolens: jamais elle a prêté matière à la satire & aux rieurs: pour rendre un homme ridicule, il faut absolument lui attribuer des vices & des extravagances. C'est un accord commun entre les hommes, qui soutient la vertu & qui s'oppose au vice. Preuve convaincante qu'il y a une lumière naturelle, que la méchanceté des hommes n'a pu éteindre encore.

Etre à une grande cour, c'est être acteur sur le théâtre du monde: chacun y joue son rôle, il y a des fourbes, des avarés, des libertins, des hypocrites, des impies &c. Vous y représenterez l'honnête-homme. Pour soutenir ce caractère jusqu'au dénoûment,

* S. Matth. 5. 16.

ment, il ne Vous en coûtera rien. Vous n'aurez jamais besoin, de recourir à l'artifice & à la dissimulation. Vous ne rougirez jamais d'un démenti qu'on pourroit Vous donner : Vous lèverez toujours librement les yeux & la pureté de Vos mœurs Vous mettra à couvert même des soupçons. Vous n'imposerez à personne, & si Vous ne pouvez pas être toujours de bonne humeur, tachez au moins de soutenir la solidité de vos sentimens par la patience, par la modération & par la sagesse. S'il est possible, ne Vous chagrinez de rien : la mélancolie est le plus terrible adverfaire de nôtre vie.

Je ne sai ce qu'on pourra juger de mes petits écrits : j'aime les sciences & les beaux arts : j'espère qu'il me sera permis de m'amuser d'une maniere si innocente. Tantôt j'attaque le vice en front ; tantôt je joûie par pricol, & ne le touche que par ironie. Je ne me contente pas de le détester par une morale sérieuse ; je tache encore d'en montrer le ridicule par des traits de satyre. Mes propres sentimens & mon experience me prêtent les couleurs, dont je forme mes tableaux :
l'exer-

l'exercice & la correction des personnes habiles me mettront, peut-être, au fait de manier le pinceau avec plus d'adresse. Je sai que nôtre savoir est généralement trop peu de chose pour en faire grand cas. Faites-en un peu, s'il Vous plait, de l'attachement sincere & respectueux avec le quel je suis

MONSIEUR

*Vôtre très humble & très
obéissant Serviteur.*

Fautes, à corriger dans la lettre précédente : à la page 74. lignes 19. 20. & 21. effarez ces paroles : *pour vivre ; & nous nous tuons, à force de raffiner sur le goût & la délicatesse* pag 75. lign. 14. lisez : voulons, lign. 21. lif. on dira de nous. p. 77. l. 14. mettez après le mot : solitaire, les paroles : *quen Misanthrope.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur
la Meyn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Ducitur ut nervis alienis mobile lignum. *Horat.*

Lettre XII.

*Que nous faisons mal d'imiter les
Français.*

MONSIEUR.

PRévenu comme Vous êtes en
faveur des Français, permet-
tez, que je Vous en dise mes
sentimens.

On dit que le Roi de France se
mettoit sur le rang des Prétendans à
la couronne impériale. Je n'en crois
rien : les Français sont trop avisés
pour y penser sérieusement. Ils trou-
veront mieux leur intérêt à nous voir
un Empereur, qui fera en quelque
manière leur créature : ils tacheront
adroitement de le soutenir, pendant
qu'ils seront en même tems dans
une étroite alliance avec les autres
Chefs de l'Empire ; afin, pour con-
tre-carrer la puissance de l'un par cel-
le.

Tom. I.

M

le

le des autres. Rien ne conviendra mieux à la grandeur gauloise, que le *Divide & impera*.

La Monarchie universelle, à laquelle on prétend que cette couronne aspireroit depuis long-tems, auroit bien la même grace sous le titre roïal que sous celui d'un Empereur : celui-ci est moins antique & plus républicain. C'est la puissance qui regne, le nom n'y fait rien.

Vous me direz peut-être que ce sont des chimères de soupçonner encore la maison de Bourbon de pareilles projets; & que le Ministère de France tel qu'il est aujourd'hui, a des vûes bien plus solides : Soit : mais accordez-moi une reflexion : si l'on ne pense pas, à la cour de France, à l'établissement d'une monarchie universelle, ne *la faisons-nous pas y songer*? Ne sommes-nous pas si charmés & si idolâtres de tout ce qui nous vient de France, qu'il paroît, que nous ne voulons plus d'autre loi ni d'autre maître.

C'étoit toujours une marque de sujettion prochaine, quand une nation se mit à imiter l'autre. Cette soumission aux moeurs d'un peuple voisin
nous

nous dispose naturellement à subir le joug qu'il nous prépare. Les Carthageois & les Egyptiens furent bientôt les conquêtes de Rome lorsqu'ils prirent goût au luxe & à la galanterie de cette capitale du monde.

Les fondemens de la Monarchie universelle des François sont tous posés: leur langue est connue dans toute l'Europe: leur luxe plaît aux Grands & leur galanterie aux femmes: il ne faut que de l'argent pour gagner le peuple, & de l'occasion, pour faire valoir tous ces avantages ensemble. Nous lisons leurs écrits avec un goût, qui nous fait mépriser les nôtres: leurs spectacles, leurs plaisirs, leurs débauches nous amollissent & nous inspirent un certain penchant, qui dérange notre oeconomie & affoiblit notre courage: nous troquons notre bon sens, notre solidité & même cette candeur tant vantée de nos ancêtres contre le cliq clanq & la volubilité de cette inconstante nation. Nous nous habillons, nous mangeons, nous buvons, nous chantons, nous jurons, nous aimons, enfin, nous faisons tout à la Françoisé.

M 2 Que

Que cette disposition me paroît humiliante ! Les vieux Germains aimoient mieux de mourir, que de changer leurs mœurs contre celles des Romains. Ah ! s'ils nous voïoient aujourd'hui si portés pour imiter nos voisins, que nous leur paroîtrions indignes & méprisables ! On peut dire que les Allemans engraisent les vignes des François & qu'ils font travailler leurs artisans. Singes glorieux de toutes les nouveautés de France, la mode est comme un tribut, qu'elle lève sur nous, & qui fait passer tous les ans des sommes immenses dans ce roïaume. Nous reprochons aux François une certaine vanité qu'ils nous font connoître à toutes les occasions, au mépris de nôtre nation ; mais rendons leur justice, n'en ont-ils pas raison ? Serions-nous moins fiers, si les François nous faisoient le même honneur, que nous leur faisons ; s'ils s'abaissoient jusqu'à nous regarder comme les gens du monde les plus polies & les plus spirituelles ; s'ils prennoient des précepteurs allemands pour faire instruire leur jeunesse : s'ils faisoient venir nos tailleurs
nos

nos cuisiniers, & nos comédiens: s'ils s'estimoient plus jolis & plus mignons, en imitant nos pages, nos enseignes & nos érudians. Mais, nous sommes peut-être la seule nation, qui se refuse d'être original & qui a honte même de l'être.

Qui ne riroit pas d'un homme, qui se mettroit en tête de faire les grimaces d'un héros de théâtre, de marcher comme un danseur de corde, de siffler du nés tous les accens, qu'il prononce, de passer une heure ou deux devant la toilette, pour se faire friser comme une actrice d'Opera & d'aller ensuite sospirer auprès d'une Dame, pour être du nombre de ses adorateurs. Il y a de certaines folies qui sont naturelles aux François, & qui par la même raison ont quelque chose de moins ridicule chez eux; mais chez nous, elles sont d'autant plus insupportables, parce qu'elles sont affectées & que nous ne saurions y donner un certain tour d'esprit, qui paroît souvent parler en faveur des sottises des François.

Chaque país a ses avantages, qui lui sont propres, il s'agit de les cultiver,

ver, sans s'embarasser des choses, où la nature nous refuse son secours. C'est en vain que nous faisons planter des sèps de Bourgogne dans nos vignes: le vin sera toujours inférieur à celui, qui y croît naturellement si nos vins ne sont pas si doux & si agréables, ils sont tant plus solides & ils ne se tournent pas après 4. ou 5. ans, comme les vins de France. Nous avons des fruits excellens; mais bientôt nous n'aurons plus de pommes de poires, de peches &c. qui ne tireront leur reputation & leur bonté du nom françois qu'on leur donne; comme si la nature nous avoit tout refusé pour être tant plus gracieuse envers nos voisins.

Nés sous un climat moins chaud, nous ne manquons de rien pour nous habiller conformément à nos besoins; mais nous souffrons le froid avec un courage tremblant: les têtes & les gorges de nos femmes se glacent à force d'être nues: nous affrontons l'hyver avec nos petits souliers & avec nos bas de soie; tout cela, pour faire honneur à la mode françoise.

Nous avons toutes sortes de manufactures & de fabriques; mais, il n'y a point

a point de goût , dit-on ; il faut en-
voier en France pour être bien mis
& pour avoir de jolis meubles.

Permettez que je dise encore un
mot en faveur de nôtre nation. En
quel art, en quelle science , je Vous
prie , les François ont - ils montré
plus de genie & plus de savoir ? L'im-
primerie n'a-t-elle pas été l'invention
des Allemans ? Nos fabriques de por-
cellaine ne surpassent - ils pas tout ce
qui se voit de plus curieux à Paris ?
N'avons - nous pas eu des excellens
peintres , particulièrement dans les
Païs-bas , qui ont toujourns fait une
partie de l'Allemagne ?

Les François ont - ils mieux réüssi
dans les sciences de la philosophie, de
la Jurisprudence, des mathématiques,
de la métallurgie, de la Medicine, des
langues &c. Apprenez - le moi , je
Vous en prie: je ne connois aucune
supériorité du côté des François, qu'en
fait des romans & des pièces de théa-
tre. Cela vaut bien la peine, que nous
nous efforcions tant à les imiter.

Si j'avois un conseil à donner dans
les conjonctures présentes , ou l'Em-
pire est occupé à se donner un nou-

veau

veau chef ; je dirois , que nous devrions bannir à jamais la mode françoise par un acte public inséré exprès dans la Capitulation impériale ; & afin que cela se fasse avec tant plus d'ordre & de bienséance , on pourroit s'accorder sur le goût de s'habiller de la manière du monde la plus belle , la plus commode & la plus convenable à la nature. Les femmes entreroient ici dans le conseil , cela s'entend. Combien de Sommes seroient menagées par un semblable moïen ? combien de maris y seroient foulagés ? combien de filles , qui ne seroient plus tentées de faire les coquettes ?

Vous rirez peut-être de mes projets, j'en ris moi-même ; mais les François riront encore mieux, de nous voir paier si généreusement les masquerades dont ils nous régalent tous les ans par leurs nouvelles modes. Ils riront de nous voir danser à leur fûte, tout comme les ours, qu'on nous amène de Pologne, gesticulent au son de quelques misérables trompettes de leurs compagnons de voiage. Pauvres animaux ! Si Vous connoissiez Vos forces , que Vous feriez lever les pieds à Vos maîtres de danse.

Mais comment les ours entrent - ils ici dans ma lettre ? Voiez ce que c'est que le goût de paraboles : on s'échappe & on ne fait plus reprendre le fil du discours. Je coupe court pour éviter une nouvelle digression & suis

MONSIEUR

*Vôtre très humble & très
obéissant Serviteur.*

*La lettre suivante sera une réponse à celle-ci
où l'auteur fera voir, que c'est avec raison qu'on
cherche à imiter les François.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Vincit amor patriæ -- -- --

Virg. Æn.

Lettre XIII.

Réponse à la précédente.

MONSIEUR.

IL a été de tous tems permis aux philosophes de dire leurs sentimens, au sujet des affaires qui regardent le bien public. On doit Vous être redevable de ce, que Vous prenez l'interêt de notre patrie à cœur, & que Vous tachez d'entretenir Vos compatriotes dans des sentimens d'honneur & de probité; zèle, qui est digne de Vous.

Mais souffrez, Monsieur, que je Vous dise à mon tour, que Vous n'êtes, pas moins prévenu contre les François que je Vous parois l'être en leur faveur. Écoutons- en la justice & la verité.

Vous dites, que nous faisons mal

Tom. I.

N

d'imi-

d'imiter les François. La proposition est trop générale. Les François ont leur bon est leur mauvais côté ; cela est naturel : Examinons l'un & l'autre, voïons de quelle maniere nôtre imitation peut être bonne ou mauvaise.

Vous soupçonnez les François d'être encore occupés du grand projet de la monarchie universelle. Si les François ont plus d'humanité, plus de candeur & plus de science pour gouverner le monde, que les autres nations: il n'y a rien à craindre pour nous. Si le gouvernement en France eût été toujours tel, qu'il est aujourd'hui, si l'on eût toujours vu un Cardinal de Fleury au timon des affaires: si l'on eût toujours suivi les sages maximes de feu l'Archevêque de Cambrai Mr. de Fenelon ; il y auroit du bonheur pour nous, de vivre sous un empire si raisonnable & si doux. Mais si les François n'ont pour maxime que le *Divide & impera*, leur politique ne vaut rien: elle ne sauroit entraîner, que des revoltes, des carnages & des miseres. Opposons-nous y de toutes nos forces.

Il y a plus de deux cens-ans, que nous

nous imitons les François , fans que jamais nous aïons été tentés , d'en faire nos maîtres. Nous avons toujours cru de defendre nôtre liberté en prenant les armes contre eux ; & & je crois , que nous sommes encore résolu , de préférer les seules ombres de cette liberté aux appas les plus brillans d'un gouvernement despotique.

Nous faisons bien de l'honneur à la langue françoise , il est vrai : on prétend parler à toutes nos cours ; mais on fait la même chose en Hollande, en Angleterre, en Italie, & dans les païs du Nord : à Coppenhague, à Stockholm, à Petersbourg, à Warsovie &c. Dans les tems, où les Grecs & les Romains perfectionnèrent les arts & les sciences, la plûpart de peuples voisins apprirent leurs langues pour être en état de lire les beaux écrits de ces deux nations polies. Nous faisons la même chose à l'égard des François. Vous Vous trompez, Monsieur, si Vous croïez, qu'il n'y a que de Romans & des pièces de théâtre, qui ont distingué cette nation spirituelle. Je pourrois Vous en citer un grand nombre de bons historiens, avec d'autres auteurs, qui ont écrit avec un pareil succès, sur la Mo-

10

N 2 rales;

rale, la politique & les belles lettres; mais cela me mèneroit trop loin, je Vous renvois là dessus à l'histoire littéraire.

Vous accordez plus, que Vous ne pensez au génie françois; quand Vous lui accordez la préférence en fait des Romans & des pièces de théâtre. Entre tous les genres d'écrits, il n'y en a point qui demande plus de vivacité, plus de pénétration & plus d'esprit. Lisez l'Iliade & l'Odissee d'Homere: lisez les Eneïdes de Virgile: le parfait amour d'Athénagore: les Tragédies de Sénèque: les comédies d'Aristophane, de Plaute, de Terence, &c. Les François seuls ont su imiter ces grands hommes. Télémaque, Sethos, Cyrus: les comédies de Molière & de Regnard: les tragédies des deux Corneilles, de Racine, de Crébillon, de Voltaire &c. suffiront pour prouver ce que je viens d'avancer. Je ne dis rien des autres romans, contes, fables, poësies & livres semblables où les François ont, sans contestation, mieux réussi qu'aucune nation au monde; quoi qu'en disent les Italiens, les Espagnols & les Anglois. On ne parle pas seulement de nous sur le Parnasse: que cela est humiliant!

On

On trouvera peut-être plus d'extravagance , de présomtion & de vanité dans le caractère des François : ils sont naturellement plus vifs & plus éveillés : nous avons plus de flegme , nous sommes plus pésans , mais peut-être aussi plus solides : les François avec un peu plus d'esprit sont aussi plus foux que nous : nous pourrions être plus sages, si nous étions plus modestes & si nous nous vantions moins de nôtre érudition & de nos talens inutiles.

Entrons chez nos libraires , lisons leurs catalogues ; nous y verrons de tristes monumens de l'esprit teutonique. Nous y trouverons de gros volumes, dont le plus grands poids est dans le papier , qu'on a impitoyablement maculé de toutes sortes de compilations , plus propres à mettre la confusion dans les sciences , qu'à y apporter de l'ordre & de la clarté. Vous serez épouvané de cette multitude terrible de commentateurs , d'interprètes & de controversistes.

La plupart de nos savans content leur reputation au nombre & à la grosseur des livres, qu'ils édictent : un auteur *in folio* regarde un auteur en douze comme un Prince allemand regarde un petit gentilhomme campagnard : grace, s'il répond à sa profonde révérence avec un inclination de

tête. L'Auteur de 8. derniers Tomes du *Theatrum Europaeum* se moqueroit bien d'un Marq. de la Fare & d'un Abbé de Choisy, qui ont écrit de petits memoires de la vie de Louis XIV.

Nous paroiffons pourtant peu à peu dégoutés de cet amas confus de nos livres de théologie, qui dans les deux siècles passés alloient jusqu'à étouffer la pieté même. J'admire la profonde modestie de quelques uns de nos théologiens, qui, au lieu de nous donner leurs propres sermons à lire, se mettent à traduire les meilleurs livres de théologie, qui sont écrits en François & en Anglois. Un Comte de Sporeck s'est rendu fameux par les impressions magnifiques de quantité de livres François, qu'il a fait traduire en Allemand. J'en fus regaré comme plusieurs autres voyageurs. On a de même traduit les sermons du P. Bourdaloue & du P. Cheminés avec un bon nombre d'autres.

Le zèle des Luthériens contre les disciples de Calvin n'a pu tenir contre les beaux ouvrages des théologiens François de la communion réformée. On en voit tous les jours des traductions nouvelles. La même chose se pratique à l'égard des autres livres François : à peine paroît-il un roman, ou quelque autre petit traité, le voilà tout aussi-tôt traduit en allemand. Marque certaine, que nous reconnoissons, malgré nous, la supériorité des François en fait d'esprit.

Mais gardons-nous bien de leur passer cet article sans restriction : Grotius, Puffendorf, Leibnitz & Wolf ont trop bien établi le nom des Germains pour douter de leur genie, en ce qui regarde le solide.

Les François sont trop vifs, ils ne sauroient fixer leur mercure avec une égale patience : ils s'échappent trop vite : leur esprit est, comme leur
vin :

vin : il mouffe, il petite agréablement ; mais , il ne se soutient pas comme le nôtre.

Je viens aux beaux arts. Je crains, Monsieur, que Vous ne perdiez encore ici vôtre cause. Les tapisseries des Gobelins ne cèderont point à vôtre porcellaine de Drefde ; & quand je vois l'Académie de cire & la beauté infinie des estampes, qui sont gravées à Paris , je me sens piqué en bon Allemand , que Vous croiez nous faire tant d'honneur avec nôtre invention de l'imprimerie ; c'en est bien une des moindres : les Chinois en ont eu connoissance avant nous. C'est un art composé, où plusieurs hommes tant Flammands que François ont concourru avec les Allemans pour le perfectionner. Cela vaut bien nos jubilés & nos totomontades, qui ont occupé depuis plus de huit mois toutes nos gazettes.

Après tout cela, je ne suis pas encore convaincu, que l'invention de l'imprimerie nous apporte de grands avantages : elle a peut-être gâté tant de têtes que l'invention de la poudre a coûté des hommes. L'antiquité ne connût point l'usage de l'imprimerie ; les sciences eurent pourtant leur cours & les hommes ne s'entre-tuèrent point pour soutenir l'honneur d'une quantité de catechismes.

Difons encore un mot de la peinture : Nous avons eu de grands maîtres ; mais si Vous exceptez Rubens & v. Dyck , ils n'approchent point de la vivacité , & de la délicatesse de Le Brun , de Pouffin , de Coypel , de Rigaud , de Mignard & de cent autres. Vous passez l'article de nos architectes & de nos sculpteurs. Vous avez raison. Je me garderai bien d'en dire quelque chose. Mais Vous avez oublié la musique qui est bonne

chez nous : par rapport au mélange du goût italien & françois confondu dans le nôtre.

Au reste, Monsieur, Vous blâmez avec raison l'inconstance la légèreté, la présomtion, le libérinage, & les extravagances des François. Laissons-leur ces deffauts : n'imitons, que ce qu'ils ont du bon. Tachons de nous conduire comme les dignes descendans d'une nation, qui a toujours passé pour mâle & pour intègre. C'est dans cette qualité que j'ambitionnerai d'être toute ma vie

M O N S I E U R

Votre très humble & très

obéissant Serviteur.

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur de Francfort sur
le Meyn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Iniqui sunt coetus vestri : Calendas & Festivitates vestras odovit anima mea. Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis : quiescite agere perverse. Discite bene facere. Et. I. 14. 16.

Lettre XIV.

Pour la semaine sainte.

MONSIEUR.

Vous savez à quel point j'aime la Musique ; cependant Vous m'avez vu sortir hier au beau milieu du Concert, où l'on représenta la mort de nôtre Sauveur dans un grand & long oratoire. Ce n'étoit pas la belle compagnie qui m'en chassa, ni la mauvaise exécution d'une bonne musique, composée par nôtre aimable Téléman. Vous le dirai-je ? C'étoit le sujet qui me parut trop sérieux, trop respectable & trop saint, pour nous servir d'une espece de spectacle & de divertissement.

T. m. I.

O

Si

Si j'étois de ces hommes caustiques, qui à force d'être singuliers trouvent à redire aux choses les plus innocentes : qui condamnent les plaisirs parce qu'ils ne peuvent plus en jouir ; Vous pourriez accuser ma mauvaise humeur, de ce que ce blâme un divertissement que l'usage a introduit, & qui choque néanmoins extrêmement l'idée d'un vrai culte que nous devons à Dieu.

Je n'ai rien contre la musique dans l'église : la bienséance nous y fait tenir dans un dehors modeste, qui n'a rien de contraire à la véritable dévotion ; mais imaginez - Vous l'assemblée d'hier : toute nôtre brillante jeunesse y fût : les belles s'y monroient dans tous leurs attraits ; & nos galans hommes s'étoient adonifés pour paroître avec un air de plaire. On se lognoit de loin & de près : on se dit le mot à l'oreille : quelques-uns firent les critiques : on y raisonnoit de toutes sortes d'affaires : les uns venoient , les autres fortoient : on y complimentoit les étrangers, & les pieds furent toujours en mouvement pour accompagner par des révérences tant de paroles inutiles. Le trouble & la confusion augmen-

augmenta avec le nombre des auditeurs. On jasoit, on rioit, on badinoit. La Musique alla toujours son train: on avoit païé l'entrée, il falloit chanter. Les gosiers s'enrouèrent à force de vouloir percer le bruit qui regnoit dans la Sale. Tantôt c'étoit S. Pierre, qui d'une voix crasse épouvan-
toit les auditeurs; tantôt c'étoit Pilate qui manquoit de répondre: tantôt c'étoit Judas, qui fit des fautes insupportables à l'oreille d'un connoisseur: tantôt c'étoit le *chorus* des Juifs, qui fit rire les Crétiens. Croiez - Vous Monsieur, que la voix lamentable du Seigneur mourant à la croix, y ait fait quelque impression devote? ah! n'en parlons point; on n'y étoit que pour son plaisir son argent & pour ses vanités. Cette reflexion me fit horreur: je babillai comme les autres: je me sentis coupable: je gagnai la porte & me sauvai.

Le goût des Oratoires nous vient des Italiens: Cette nation infiniment passionnée pour la Musique, l'introduit sur le théâtre: on y chanta ce qu'on ne fit que reciter simplement ailleurs. Ce goût plût aux autres nations polies:
O 2

il se communiqua à l'église : soit pour animer la dévotion, ou plutôt pour y donner de l'agrément. Tout devint dramatique : on y dressa des théâtres & chaque fête fût célébrée par une espèce d'Opera : c'est ainsi, que le Cristianisme fût dégagé insensiblement de ce qu'il y a de plus essentiel. Il donna dans un beau dehors, qui n'exige pas de nous plus de vertu, que le Paganisme.

La Religion doit être le grand sujet de l'homme, elle doit être le principe & le centre de toutes nos actions : nous ne saurions être heureux, sans Dieu : nous ne saurions le connoître sans l'aimer : nous ne saurions l'aimer sans avoir pour lui un attachement & un respect infini.

Mais, nous faisons voir ouvertement, que nous ne connoissons pas assés Dieu pour l'aimer & que nous ne l'aimons pas assés pour l'honorer.

S'il est vrai qu'on n'a point de religion, si l'on n'aime pas Dieu ; s'il est vrai, que cet amour se doit manifester dans toutes nos actions : s'il est vrai, que nous devrions être occupés sans cesse à vivre d'une manière conforme
à sa

à sa volonté : hélas ! Monsieur, que voulez-Vous que je Vous dise ? croiez-Vous, que nous avions de la religion ? croiez-Vous que nous étions des Crétiens.

Comment ! direz-Vous : nous ne ferions pas Crétiens, pendant que nous montrons tant de soins & tant de Zèle pour en conserver la doctrine ? nous élevons des temples magnifiques à la gloire de nôtre Sauveur. Nous entretenons tant de religieux & tant de ministres, pour vaquer à son service : nous fondons tant de couvens , tant d'hôpitaux , tant de collèges , tant de séminaires , tant de sociétés *de propaganda fide* : nous envoions tant de missionnaires dans les païs le plus éloignés pour prêcher l'Évangi- aux infidèles & aux peules sauvages : nous célébrons par an tant de fêtes solennelles. Nous allons en procession & en pèlerinage , nous emploions l'architecture , la peinture , la musique , avec une infinité de décorations & de cérémonies au culte public : Enfin , que je me serve ici des termes de S. Evremond :

On condamne les Juifs au feu,
 On extermine l'infidèle,
 Si Vous jugez que c'est trop peu :
 On fera pendre l'hérétique
 Et quelque fois le Catholique
 Aura même peine à son tour
 Où pourroit - on trouver plus de
 zèle & plus d'amour?

On ne peut pas nier que toutes ces actions ne se fassent par un certain motif & à une certaine fin. On se querelle souvent pour l'intérêt d'un Prince, qu'on ne connoit qu'à peine : on conteste sur ses droits sans les entendre & il y a souvent plus de cent mille hommes qui s'entretuent de la meilleure foi du monde, sans qu'il y en ait quelques-uns, qui en savent la véritable raison. Ainsi, nous autres Crétiens de la profession laïque, nous sommes rangés sous les étendarts d'un Pape, ou d'un Luther, ou d'un Calvin, ou de quelque autre chef de partie: selon que le hazard en décide, pour être né François, Allemand, Moscovite, ou Turc, élevés, nourris & soutenus dans l'une ou dans l'autre de ces nations, nous defendons comme nos droits les opinions,

opinions , qui font en vogue chez nous, nous disputons, nous animons la controverse , nous crions aux erreurs , nous implorons le secours du bras séculier : on se fait la guerre, & on se hait de bon cœur pour l'amour d'un Evangile , qui nous ordonne de nous aimer.

Pour ce qui regarde nos Cérémonies, nos processions , nos oratoires, c'est un culte que nous rendons à Dieu, parce qu'il nous paroît joli. Nous pouvons sans peine y assister , nous parer avec goût, y voir nos amis, contenter nôtre curiosité , flatter nos sens, nos yeux , nos oreilles.

Ce petit dehors satisfait, l'apparence de quelque incredulité n'a plus lieu. La bienséance est sauvée : du reste qu'on vive au gré de ses plaisirs & de ses passions.

C'est ainsi, Monsieur, que nous sommes des Crétiens; Je n'y trouve qu'une différence : Il y a dans un état des bons & des mauvais sujets : J'espère que nous ne balancerons point sur le parti que nous avons à prendre dans le regne du Sauveur, au lieu donc de nous amuser toujours à l'extérieur de la religion;

au lieu de faire les grimaces d'un Crétien ; faisons-en les actions : imitons Christ nôtre Chef & Legislatreur & préparons-nous à la fête , que nous allons célébrer avec un cœur véritablement touché de ce qu'il a fait pour nous. Offrons lui en sacrifice nos cœurs , dans un service raisonnable , éloigné de tout ce qui sent le théâtre & la superstition.

Vous serez surpris Monsieur, que je Vous entretiens dans cette lettre sur un sujet si grave & si sérieux ; mais brusquons un peu la bienséance du monde, pour parler en Chrétiens : l'occasion, le tems & les circonstances le demandent de nous. Cette vie est trop peu de chose, pour mériter tous nos soins. Il n'y a point de philosophie, qui tienne contre l'affreux destructeur de nôtre être : nous ne saurions y penser sans fremir : nôtre ame ne sauroit se résoudre de contenir à son anéantissement : son desir d'exister toujours, embrasse avec plaisir une religion, qui nous promet une immortalité heureuse. Rien de plus grand , de plus noble & de plus digne de l'homme. C'est aux petits esprits, aux ames stupides & malicieuses de refuser une espérance si douce. Nous ne saurions la conserver sans être pénétré des verités de l'Evangile. Souffrez, que je m'en souviene ici avec Vous ; & que, membre de l'Eglise chrétienne, je joigne ma dévotion à la vôtre. Je suis

MONSIEUR

*Votre très humble & très
obéissant Serviteur.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

At liquidas avium voces initarier ore,
Ante fuit multò quam levia carmina cantu
Concelebrare homines possent auresque juvare,
Et Zephyri cava per calamorum fibila primum
Agrestes docuere cavas inflare cicutas:
Inde minutatim dulces docuere querelas:
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum.
Avia per nemora ac sylvas saltusque reperta
Per loca pastorum desertaque devia sylvis:
Sic unumquicquid paulatim protrahit ætas.

Lucret.

Lettre XV.

De la Musique & de la peinture.

MONSIEUR.

LA Musique a une force secrete
de toucher le cœur & d'y é-
mouvoir toutes sortes de pas-
sions, comme la tendresse, la joie,
le courage & la mélancolie. L'Anti-
quité la plus reculée s'en servit pour
rendre à la Divinité un culte affe-
ctueux, & public. Platon y trou-
va cet esprit céleste, qui anime l'uni-
Tom. I. P vers

vers. Selon Strabon les Eléphans s'adouciſſent aux ſons des tymbales & Plutarque dit la même choſe à l'égard des autres bêtes ſauvages. Amphion & Orphée pouſſèrent l'art de la muſique ſi loin , que les animaux & les rochers, comme dit la fable, devinrent ſenſibles aux doux ſons de leurs concerts.

Movit Amphion lapides canendo.

Le peuple juif, cette nation d'Iſrael, ſi chérie du vrai Dieu, porta la muſique au ſaint des ſaints. David, Aſſaph, Salomon y prophetiſèrent , dans les chœurs des Muſiciens , qui joignirent aux chants de leurs voix les ſons des Muſettes, des violons, des harpes, des liras , des flûtes & des hautsbois. Les Chaldéens, les Egyptiens, les Syriens & les Perſans, auſſi bien que les Grecs & les Romains , firent le même honneur à la Muſique. Pythagore & ſes diſciples tachèrent de prouver par des argumens des plus ſubrils, que le monde avoit été fait dans les règles de l'Harmonie. Licurgue , le plus ſévère des légiſlateurs de la Grece eut la Muſique en grande eſtime , parce qu'il aperçut , que rien n'étoit plus capable

pable , d'humaniser , un peuple sauvage , que l'aimable son des voix & des Instrumens. Socrate n'eut point de honte d'apprendre encore à jouer de la lyre dans un age fort avancé. Philippe avoit la voix admirable & son fils, Alexandre le grand, jouoit parfaitement de la Guitarre. Epaminondas & Hismenias furent de grands Musiciens. Achille même s'en fit honneur ; & Themistocles , suivant le rapport de Cicéron *in quest. tuscul.* fût estimé pour moins savant, lorsqu'il eût abandonné la lyre.

Tous les Anciens, dit l'auteur des *reflexions critiques sur la poésie & sur la peinture* , font foi que la Musique passoit de leur tems pour un art nécessaire aux personnes polies & qu'on regardoit alors comme des gens sans éducation , & comme on regarde aujourd'hui ceux , qui ne savent point lire, les personnes qui ne savoient pas la Musique. Mais cet art ne consistoit pas seulement dans celui de la voix & des instrumens ; mais elle comprenoit encore l'art poétique, la Saltation, l'art des gestes & enseignoit à composer comme à écrire en notes la simple dé-

clamation: c'est la raison pourquoi les anciens la définissoient *Ars decoris in vocibus & motibus*: selon Aristides & Quintilien, qui nous a laissé un traité sur la Musique en grec, qui Meibomius a traduit en Latin.

Les Nations les plus barbares ont toujours été sensibles aux sons des instrumens & aux chansonnettes: leur charivari leur servoit de Musique. Nos voyageurs ont remarqué la même chose à l'égard des peuples sauvages, qui habitent aux Indes. Marque certaine, qu'il y a quelque chose dans l'homme, qui se rémüe naturellement à la résonnance. Nous voions déjà cette disposition dans les plus petits enfans, qui cessent de pleurer & de crier, pour prêter l'oreille aux brim bram de leurs nourrices.

On a fait encore une observation, que l'expérience paroît soutenir: c'est, que les hommes, qui ne prennent point plaisir à la Musique, ont à l'ordinaire le cœur dur & peu sensible: on observera de même, que leur esprit ne sera guères propre à étudier les arts & les sciences. L'harmonie étant le grand principe de tout ce qu'il y a de beau & d'aimable dans la nature.

Il y a toute apparence que la Musique des Anciens ait été plus mélodieuse & plus naturelle, que nôtre Musique italienne. Quoi, me direz-Vous, italienne? A-t-on jamais poussé la Musique à une plus grande perfection? a-t-on jamais entendu de si grands maitres? J'avoüe, j'y trouve un art, une sublimité, un raffinement extrême: J'ai goûté sur tous les compositions de Lotti, de Buononcini, de Nelvi, de Handel & de Haffé. J'ai entendu chanter le Senofini, la Lotti, la Cazzoni, la Faustina, la Neri, avec les meilleures cantatrices, que nous avons en Allemagne. Je connois Telemann presque par cœur: je distingue les tours surprenans du violon de Locatelli & les manières charmantes du lût des deux Mrs. Weif. J'admire tous ces grands Maitres & Virtuosi, mais il y a quelque chose encore qui rend nôtre Musique imparfaite, Trop jaloux de l'art, nous negligéons la belle Nature: nous nous gâtons l'oreille par des sons purement artificiels. Les fredons, les roulemens, les trillo, avec ces repetitions continuelles d'un *Da Capo*; qu'y a-t-il de plus affecté & souvent de plus

P 3

insup-

insupportable à l'oreille ? On peut admirer l'art ; mais pour nous toucher il faut de l'harmonie , & de l'harmonie qui tient de la nature.

Les chœurs des François sont magnifiques : il y a de la Majesté & du naturel : ils portent jusqu'aux cœurs : ils inspirent du courage ils nous remplissent de joie & de contentement : nous y faisons souvent entrer les trompètes & les tymbales : cela ne réussit pas toujours mal ; quoiqu'en disent les délicates Italiens, qui l'appellent *Musica tedesca* ; ou Musique trop bruiante : s'il y a de l'harmonie & que les joueurs des cornes & des caisses sont dans un juste éloignement , pour ne pas porter un son trop criant & trop terrible à l'oreille, j'y trouve quelque chose de mâle & de généreux, capable de provoquer la valeur & la bravoure ; tel, qu'on en a vu l'exemple dans le grand Prince de Condé, qui ne savoit pas se modérer au bruit de ces instrumens belliqueux. C'est aussi la raison pourquoi on s'en sert à la guerre , dans les batailles, aux assaurs &c.

De la musique je passe à la peinture : j'avancerai presque hardiment , que les

les modernes y surpassent les Anciens, Les Raphaels, les Angelo, les Paul Veronese, les Carraches, les Titians, les Guido Rhéni, les Holbeins, les Rubens, les van Dyck, les Pouffins, les Coypels &c. quels maitres ! quels ouvrages ! La nature même n'y trouve rien a redire : elle s'y voit copiée avec tant d'adresse, qu'elle en reste charmée. Jamais on n'a rien fait de beau sans elle : ces grands hommes lui vouèrent tous les traits de leur pinceau, & la nature, redevable à tant de zèle, leur prêta tout son secours.

Nous n'avons rien de ces précieux restes de l'antiquité en fait de peinture ; mais les statues, qu'elle nous a laissées, font assez connoître, combien il y avoit d'habiles maitres dans le dessein. On nous montre encore à Rome quelques images qu'on attribue au bon Apôtre St. Luc & qu'on prétend d'avoir été conservés jusqu'à nos jours ; par je ne sais quels miracles ; mais laissons-là le peintre Lucas & croïons mieux à l'Évangéle de ce S. Apôtre.

Si la vénérable Antiquité n'a pas un peu menti, les Apelles & les Zeuxes ont bien été d'autres maitres encore,
que

que ceux, dont nous admirons aujourd'hui les ouvrages. Je ne sache qu'aucun de nos modernes ait encore dupé des Parrhafes par la peinture d'un voile, ni les oifeaux par celle des raisins. Ou Apelles fût un plus grand faiseur des tableaux, ou nos chevaux ne font plus si foux de hinner contre un cheval peint.

Quoiqu'il en foit, la peinture de nos jours n'est plus ce qu'elle a été, il y a cent ans. Nous n'avons aujourd'hui que des maitres fort mediocres: ils ne font plus animés par la générosité de nos grands Seigneurs. Les Micris, les Merians, les Rose, les Leclerc, les Pefne, les Denner, les Magnioki &c. que font-ils devenus? Leurs écoliers approchent-ils de si grands maitres? Je l'ignore: je ne vois presque plus rien de nos peintres vivans qui puisse elever mon admiration. La plupart font pauvres: ils travaillent pour le pain quotidien & on peut dire avec Ménandre:

Fortuna artem invenisti, non ars fortunam.

Nous entrons, ce me semble dans l'age de fer, ou Mars établira son empire. Mercure fera le gazetier: Apollon sera relégué à l'école, pour avoir la direction sur les Pedans; les pauvres Muses, qui jusqu'ici ont occupé le sommet du Parnasse crainte d'être prises pour des grifettes abandonneront leur aimable séjour & se retireront dans le couvent des Vestales, où elles n'auront plus le moindre commerce avec les hommes.

Me voilà fort avant dans la mythologie: je finis pour revenir à ma diction naturelle: je suis

MONSIEUR

Votre très humble & très
obéissant Serviteur.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Ut pictura poësis erit : quæ si propius stes
Te capiet magis, & quædam si longius abstes :
Hæc amat obscurum ; volet hæc sub luce
videri.

Judicis argutam quæ non formidat acumen
Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.
Horat.

Lettre XVI.

De la Poësie.

MONSIEUR.

DE la peinture je viens à la poë-
sie, qui, selon Horace, est
une peinture en paroles. La
Musique y doit entrer de même,
pour donner à l'oreille ce son cadenc-
cier & agréable, qui distingue les vers
de la prose. Elle est faite pour la
Musique & la Musique est faite pour
elle.

J'aurai garde de Vous dire tout
Tom. I. Q ce

ce que je pense au sujet de la plupart de nos poètes modernes. Cette nation du Parnasse n'entend pas raillerie. Le moindre Rimeur est toujours assez habile pour dire des invectives, ou pour faire quelque jolie pasquinade. J'ai toujours entendu dire, qu'il faut vivre en paix avec certains Dévots & avec les Poètes. Comme les uns & les autres ne paroissent être nés que pour faire violence à la nature, ce ne sont pas là mes gens. J'aime assés de rimer moi-même; mais, j'ai beau guinder les ressorts de mon imagination: mes vers ressemblent tous à la bonne prose. Point d'Apollon, qui m'inspire, point d'Enthousiasme, qui me saisit: Rien de ces transports dont parle Horace:

— *Meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut Magus; & modo me Thebis, modo
ponit Athenis.*

Je me retranche donc à la seule satisfaction de m'amuser aux ouvrages des autres & de goûter ainsi le plaisir de la poésie, sans en avoir les convulsions & les peines. J'ad-

J'admire sur tous les Anciens. Je ne Vous parlerai pas de Pindare, ni d'Anacréon, ni même d'Homère. Vous en devinerez facilement la raison: j'échappois fort jeune à mon précepteur grec. Virgile est le héros d'entre mes poètes. Ce grand maître latin possède l'art de faire parler la nature même. Par exemple: Il dépeint un cheval en gallop:

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Les Cyclopes battant le fer chaud sur l'enclume:

*Tres imbris torti radios tres nubis aquosæ
Addiderant rutuli tres ignis & alitis
Austri*

Fulgores nunc terrificos sonitumque metumque

Miscebant operi flammisque sequacibus iras.

Voici les ondes qui se jettent au rivage:
Litora litoribus contraria, fluctibus undas

La campagne:

*Speluncæ vivique lacus ac frigida tempe,
Mugitusque bovm mollesque sub arbore somni.*

l'Horreur :

— — — *Frigidus horror*
Membra quatit gelidusque coit formidine
sanguis.

Les cris :

Clamores simul horrendos ad sydera tollit.

Mais il faudroit copier tout Virgile, si je voulois alléguer tous ces beaux & brillans endroits, où il fait parler la nature avec tant de force & de ressemblance, qu'on ne sauroit le lire sans en être frappé.

Après lui j'estime Horace : son stile laconique & sententieux charge ses vers d'esprit & de force. Tout y est brillant & beau : ses odes ont une douceur & une naïveté inimitable : en voici un trait :

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.

Quand il nous entretient de la campagne on souhaite d'être campagnard avec lui. Quand il moralise, il enleve nôtre suffrage & nous voudrions faire comme il dit :

Nam neque divitibus contingunt gaudia
solis. Nec

*Nec vixit male, qui natus moriensque
fessellit.*

Il est à la vérité un peu lubrique ,
quand il parle de ses plaisirs & de la dé-
bauche ;

— — *Satur est cum dicit Horatius : Ohe!*
c'est là une licence poétique qui ne laisse
pas d'être vilaine : elle déplût tellement à
Platon , qu'il bannit les poètes de sa
république.

Ovide est plus galant : son stile est
aisé & le tour de son esprit admirable.
Voici avec quelle délicatesse il reproche
à ses amis leur indifférence :

*Quod bene de vobis speravi , ignoscite
amici.*

Talia peccandi jam mihi finis erit.

Les plaintes de Phylis sur l'absence
de son amant ont la même force.

*At tu lentus abes, nec te jurata reducant
Numina ; nec nostro motus amore redis.*

Lucrece est un des plus grands génies
de l'antiquité : il est incertain, s'il a été
plus grand poète, ou plus grand philo-
sophe : je trouve le premier vers de son
livre II. bien beau :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis.

Les trois premiers mots marquent le calme &
l'orage suit après : *turbantibus æquora ventis* : cela
s'appelle peindre.

Mar.

Marial a été un des beaux esprits de son tems & le premier maître à faire des epigrammes ; Il avoit dire de bons mots à chaque occasion ; mais il avoit le même défaut d'Horace, de Perse, de Catulle de Tibulle de Propertce & de Petrone, qui tous meritoient d'être placés dans la première classe des Poètes. s'ils n'avoient pas traité tant de veilles & sali les muses par leurs obscénités. Juvenal fut encore un des plus grands génies de l'antiquité ; mais son stile n'est pas assés châtié, & il se negligea souvent comme à dessein. Silius Italicus a écrit dans un stile héroïque & noble quoiqu'il n'ait pu s'empêcher de ramper quelque fois ; ce qu'on attribue à son age avancé : s'il eût continué sur le ton, comme il a commencé, il auroit été incomparable ; voici comme il debute

*Ordia arma, quibus caelo, se gloria tollit
Eneadum, patiturque ferox Oenotria jura
Karibago.*

Lucain passe pour être vif & ingénieux le stile de Stace est un peu enflé : mais ses descriptions sont charmantes. Si Claudien n'avoit fait que les vers suivans il me paroîtroit digne d'une des premières places parmi les poetes latins.

*Peragit tranquilla potestas,
Quod violenta nequit, mandataque fortior urget
Imperiosa quies.*

Quoiqu'il eût déjà vécu dans un de ces siècles, qu'on nomme barbares, la pureté de ses expressions a été trouvée digne du tems d'Auguste.

Senèque le tragique est admirable : Plaute & Terence donnèrent dans le comique ; ils établirent le goût, qu'on voit encore regner sur nos théâtres & que Molière a su imiter si heureusement.

Passons des vieux Romains aux Latins modernes. Il y en a peu, qui se soient distingués comme Vida, Eobanus, Buchananus, Scala, Balde, Heinfius, Vossius, Milton, Barlée, &c.

Entre ceux qui ont écrit dans les langues vulgaires, je préfère les Italiens: leur langue est sans contestation la plus belle parmi les langues vivantes; elle est la plus propre pour le chant & pour la poésie: La quantité de ses voyelles rend sa prononciation sonore, & agréable: elle méritoit d'être la langue universelle, parce qu'elle est moins difficile que la latine & pour le moins aussi énergique. C'est dommage que les meilleurs poètes italiens se perdent si souvent dans le style fleuri & qu'ils raffinent trop sur l'art de ne rien dire avec beaucoup de paroles. Voici un passage de Marini, sur la beauté

*Violenza gentil che opprime, affrena
Tira, sforza, rapisce, e pur non nocce
Tosco vital, che nutre & avelenà
E senza danno, al cuor passa veloce
Magia del ciel, ch'incanta & incatenà
E non hanno e non ha lingua ô voce
Voce, che muta, persuade e frega,
Ma che senza legami an nodi è lega.*

Jac. Balde le Lyr que a exprime la même pensée avec plus de force & avec moins de paroles; si c'est une copie de Marini, comme il n'y a point de doute, elle est bien belle, la voici:

*Dum tacet, clamat, facies venustas,
Dum negat, poscit, dolor est disertus,
An loqui frustra prohibebis illum? Musa perorat.*

Les Italiens ont eu d'excellens Poètes, même dans les tems, où les autres nations ne furent encore que ce qu'étoit que la poésie. Les Dantes, les Ariosto, les Petrarque, les Tasso & plusieurs autres furent de ce nombre. Les Marini, les Guarini, les Bonarelli, les Redi, les Zappi les Manfredi sont plus modernes, & moins estimés chez eux; mais ils ne laissent pas d'avoir leur mérite. Les Fran-

çois, toujours ingénieux à se flatter eux-mêmes ; s'imaginant aussi d'avoir les meilleurs poètes ; Comme toute la Nation aime le caquet, le chant, la Musique & le plaisir ; les poètes y font à la vérité en plus grand nombre que chez d'autres nations. Mais ce grand nombre ne sert qu'à relever le mérite de quelques uns, qui se sont distingués : tels ont été les Malherbes, les Corneilles, les Racines, les Mollières, les Boileaux &c. Entre les vivans j'aime Mr. Fontanelle, Chanlieu & sur tout Voltaire, je lui trouve toutes les brillantes qualités qui forment un bon écrivain & un grand poète. Il ne s'agit pas ici de la philosophie.

Je finirai ces petites remarques par celle qui regarde la poésie de mes chers compatriotes. Nous avons de misérables poètes, & en grand nombre ; cela est vrai ; mais on nous fait tort de croire, que nous n'en ayons pas aussi de bons : les lettres françoises & germaniques en jugent trop légèrement Mr. Haller seul est capable de soutenir aujourd'hui l'honneur de la poésie allemande, quoiqu'il y en ait bien d'autres, qui mériteroient l'approbation des étrangers, s'ils se donnoient la peine d'apprendre notre langue, comme nous apprennons la leur. Je ne mettrai pas ici le grand Catalogue de nos poètes reutons. Je ne Vous nommerai non plus ceux qui excellent parmi les modernes : il y en a de mes amis, dont je ne saurai faire mention ici sans choquer leur modestie. Vous les devinerez, si Vous prenez les plus beaux ouvrages, qui s'impriment aujourd'hui pour des traits qui sortent de leurs plumes. Je suis.

MONSIEUR

Votre très humble & très
obéissant Serviteur.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Cura verborum derogat affectibus fidem &
ubicunque ars ostentatur veritas abesse videtur.
Quintil.

Lettre XVII.

De l'Eloquence.

MONSIEUR.

Quelle erreur, de vouloir tout amener à l'art, au lieu que nous devrions tout rapporter à la nature :

*Point de genie heureux, que celui qu'elle
inspire,
Avec elle tout plait, tout vit & tout
respire.*

La nature seule donne à chaque chose la grace & la mesure qu'elle doit avoir : elle est secretement d'intelligence avec les sentimens de nôtre coeur, qui ne sauroit trouver un veritable plaisir en tout ce qui sent l'affectation & la contrainte.

Tom. I.

R

Après

Après ce petit préambule, Monsieur, il me reste encore à Vous entretenir de l'Eloquence. Je Vous ai fait connoître la force & la délicatesse des Anciens, à l'égard de leur poësie : Ils n'étoient pas moins habiles quand ils écrivoient en prose.

Toûjours encore les Anciens ? me direz-vous. Je l'avoüe, je suis un peu Pédant : je ne trouve pas dans les modernes cette noble simplicité, ces expressions courtes & vives, ces tours aimables, ces périodes rondes & bien coupées, comme je les trouve par tout dans les écrits des Anciens.

S'agissoit-il de peindre ? leurs tableaux étoient faits après nature : vouloient-ils émouvoir les passions ? tout parloit chez eux : chaque mot portoit son coup. Se mettoient-ils à persuader ? Voilà tous leurs argumens rangés en ordre pour combattre l'erreur & pour montrer la vérité dans son beau jour ; à les entendre réciter les faits de leurs héros, on se sent intéressés pour eux : on tremble aux perils, qui les menacent ; on combat, on vainc avec eux. S'ils nous parlent de leurs amours, nous nous sentons enflammés : S'ils se plaignent

nent de leurs disgraces, nous entrons dans leurs peines. S'ils nous prêchent la vertu & les bonnes moeurs, nous sommes touchés de leurs raisonnemens, nous prenons la résolution d'être sages ; nous condamnons nos excès & nos vices.

Il s'en faut beaucoup que nous aïons aujourd'hui cet art de toucher & de persuader. La plupart de nos discours sont foibles & secs ; il n'y ni feu qui anime ; ni éloquence qui touche. Le génie, les sentimens, sur tout cette aimable naïveté y manque : Les constructions tortües, les périodes chargées d'un verbiage affreux, les parenthèses, les antithèses, les périphrasés les combinaisons superflues, les termes de l'art, les figures de rétorique, le haut stile affecté, le faux Sublime &c. tout cela brouille l'attention d'un lecteur, ou d'un auditeur, qui ne cherche que sentiment & que verité.

Evitons tout ce galimatias : il n'y a que la nature qui plaise : parlons pour être entendu & non pour étaler un savoir ennüiant. Le meilleur orateur est celui qui touche & qui persuade : ne fût-ce même qu'une femme, qui,

fans avoir jamais étudié ni tropes, ni figures, surpasse souvent Démosthène & Ciceron, lorsque quelque grande passion anime ses Discours. Rien ne prouve mieux, que l'éloquence tient plus de la nature que de l'art; & que toutes les règles que nous pouvons employer, pour être éloquens, nous doivent venir de la même source.

Il faut moins de peine à une femme, pour écrire bien, qu'il n'en faut à un sçavant, pour écrire mal. L'une est conduite par la nature, pendant que l'autre ne suit que son goût corrompû. Je ne dis pas que le haut stile en tems & lieu n'ait aussi son mérite; C'est un grand talent, que de sçavoir s'énoncer avec force; mais il n'y faut jamais choquer la belle nature, ni s'élever au dessus de son sujet. Il y a du faux brillant qui nous fait ramper dans l'obscurité.

Je viens aux exemples: Tite-Live & Quintilien ont réussi dans le stile naturel; & Q. Curce dans le stile fleuri. Plutarque a su joindre l'un à l'autre: c'est le premier homme pour peindre les héros. Les commentaires de Jules-César sont écrits d'une manière noble
&

& coulante ; on y reconnoit l'homme de guerre & l'homme de naissance. Tacite est politique & profond ; trop grand génie pour s'abaisser, il se soutient par-tout dans une diction laconique & relevée, j'estime autant Suétone, Pline, Salluste, Macrobe, Apuléjus, Valère, Athenée, Aul. Gellius, Florus, &c. &c. mais je préfère à tous Sénèque, Cicéron & Pline le jeune.

Voici un passage de Sénèque, que j'admirerois dans la bouche d'un chrétien.

Dieu est auprès de nous, il est avec nous, il est en nous, Un esprit sacré reside chez nous & prend garde à nos actions bonnes ou mauvaises. Un honête homme ne peut être sans Dieu. Il en dépend, comme les rayons du soleil, qui frappent la terre, quoiqu'ils ne soient que là, d'où ils partent ; de même un coeur grand & loial, n'en reconnoit pas moins sa céleste origine, quoiqu'il soit ici bas &c. *

Il faut souffrir de bonne grace, quand on n'y peut pas remédier. C'est Dieu qui gouverne tout. Il faut se mettre de sa partie, sans murmurer. C'est un pauvre Soldat que celui qui ne suit son général, qu'en tremblant G. * *

Pour citer un exemple de la manière d'écrire de Cicéron, voici comme il s'exprime au sujet de l'honneur & de la conscience :

R 3

L 3

* Ep. 41, de Dec.

* * Ep. 108.

L'ambition ne m'incommode plus, quoique je Vous écrivisse autrefois, que rien n'étoit plus digne de nous, Non vraiment elle n'en vaut pas la peine ; mais tachons plutôt de ne jamais rien faire, qui ne réponde exactement à une bonne conscience.

Je Vous cite ce passage exprès, pour Vous faire connoître, que Cicéron revint enfin de cette folle vanité, qui l'avoit travaillé pendant toute sa vie : témoin la lettre, qu'il écrivit à Lucejus au L. V. & ce qui en a dit Plutarque dans la vie de Cicéron.

En voici une autre, que je rencontre par hazard & qui me paroît trop belle pour ne la pas traduire à ma façon c'est la premiere lettre du Livre XIV. adressée à sa femme, la voici :

Ma chere Térence.

J'apprens par le rapport commun, que Vous soutenez Vos disgraces avec une vertu & avec une constance merveilleuse. Malheureux que je suis ! d'avoir causé tant de peines à une femme si fidèle et si aimable. Ma chere Tullie, qui a donné tant de joie à son pere, n'en reçoit à présent que les plus grands sujets de tristesse. Et que dirai-je de Cicéron ? qui ne paroît entrer dans l'age de sentiment, que pour souffrir déjà les plus cruelles douleurs. Si tout cela nous venoit du destin, comme Vous marquez ; je le supporterois avec bien plus de fermeté ; mais il y a de ma faute ; je me croiois aimé de ceux qui étoient mes ennemis, & je me refusois à ceux qui me vouloient du bien.

Ah !

Ah ! si j'avois suivi nos conseils, si j'avois moins écouté les discours des amis étourdis ou méchans, nous serions heureux. Comme nos amis veulent que j'espere j'aurai soins, que ma santé réponde aux mouvemens, que Vous Vous donnez. Je comprends bien qu'il est plus facile de rester à la maison que d'y retourner. - - Ah ! si jamais je revois le jour où je pourrai me jeter entre vos bras : si jamais je Vous retrouve, ou plutôt si je me retrouve moi-même ; j'estimerois d'avoir tiré le plus grand fruit de votre probité & de la mienne. Rien ne surpasse la politesse, la vertu & l'amitié de Pison pour nous. Je voudrois que cela lui fit autant de plaisir, qu'il en aura de l'honneur - - Ce que Vous écrivez, ma chere TERENCE, de la vente du bien, me perce l'ame : qu'est-ce qui nous restera, je Vous prie ? que deviendra notre pauvre fils ? Je n'en dis pas d'avantage. Mes larmes provoqueroient les vôtres. Si nos amis vouloient nous servir, l'argent ne manqueroit pas : s'ils ne veulent pas ; Vous n'effectuerez rien avec votre argent. Ne privez donc pas, de grace, le pauvre garçon de ce qui pourroit seul lui rester encore. Pour se pousser dans le monde il aura besoin d'un peu de vertu & d'un peu de bien.

Pour Vous mettre dans le goût de Pline, je n'ai qu'à joindre ici une petite lettre de sa façon elle se trouve dans le livre IX.

Un de mes amis châtia son fils de ce qu'il avoit dépensé un peu trop d'argent, pour des chevaux & des chiens. Le pauvre garçon étant sorti, je demandai au pere, s'il n'avoit jamais fait ce qu'il reprochoit à son fils ? Sans doute ; eh bien, si tout d'un coup vous deveniez fils & lui pere, vous auriez

auriez de pareilles reproches à effuier. Est-ce que tous les hommes ne manquent pas quelque-fois ? L'un pèche en ceci, l'autre en cela. Apprenons de n'être pas trop severes. L'amour mutuel veut que Vous ne soiez pas trop rigoureux envers vôtre fils. Pensez qu'il est jeune & que vous l'avez été. Souvenez-vous donc quoique vous soiez pere, que Vous ne cessiez pas d'être homme & le pere d'un homme.

Parmi les auteurs modernes feu Mr. de Fenelon Archêvêque de Cambrai, mérite la préférence ; Il a également réüssi dans le haut stile & dans le stile simple. Rien de plus beau que son *Télémaque* : rien de plus aimable que ses lettres. Tout y est sentiment : Tout y est nature. *Pectus est quod disertum fuit* : comme dit Quintilien. Il n'avoit pas besoin de chercher les expressions, il les trouva sur son passage. Savant illustre, qui joignit au plus beau naturel le caractère d'un vrai Chrétien ; qui écrivoit mieux, que tous ses contemporains, qui pensoit mieux qu'il n'écrivoit ; & qui faisoit encore mieux qu'il n'écrivoit & qu'il ne pensoit.

Je Vous rappelle, Monsieur, à la fin de ces reflexions au goût simple & naturel : Suivez - le dans vos manieres, dans vos discours, dans vos actions, dans vos habits, dans vos ameublemens & dans tous vos plaisirs. Vous serez heureux, vous serez aimable : Et il vous en coûtera moins, que d'être miserable & ridicule.

Je suis avec une sincérité que je crois naturelle

MONSIEUR

Vôtre très humble & très
obéissant Serviteur.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

*Quis neget, eximiam quoque gloriam. Sæpius
Fortunæ quam virtutis esse beneficium.*

Q. Curtius. lib.8.

Lettre XVIII.

Sur le congrès à Francfort.

MONSIEUR.

Vous Vous lassez enfin de mes raisonnemens; Vous m'é demandez des nouvelles. Tout est tranquille dans nos quartiers d'ici : & Vous êtes à portée de savoir mieux que moi ce qui se passe en Silésie. Par-contre j'ai un ami à Francfort sur le Mayn, qui m'a promis de m'écrire de tems en tems; j'espère qu'il me tiendra parole, je ferai après en état de satisfaire en quelque façon vôtre curiosité. Voici la première lettre que je viens de recevoir de lui.

* * * * *
Il y a trois semaines, que je suis arrivé ici & je ne vous ai pas écrit encore : pardon Monsieur !

Tom. I.

§

notre

nôtre Secrétaire Vous donne à chaque jour de poste des nouvelles : je n'ai voulu commencer à Vous donner les miennes, qu'après y avoir fait quelques connoissances ; mais n'attendez pas de moi que je Vous écrive avec cette liberté comme je suis accoûtumé de Vous parler. On fait ici mystère de tout : on en a grande raison ; car il ne s'y traite encore rien. Cependant, il faut s'en donner un peu d'air, parcequ'il y a déjà tant d'Ambassadeurs. Il y a aussi des Espions politique, qui se plaisent quelque-fois de faire de faux rapports, quand ils ne savent de quoi en faire des véritables. Mes lettres pourroient se perdre & m'attirer des questions. Cela ne seroit nullement de mon goût ; car franchement, je n'aime pas d'avoir à faire à des hommes, qui ont d'autres armes en mains que la plume.

Vous savez que je ne me laisse pas imposer par la grandeur : un homme superbement vêtu, dans un carosse magnifique, trainé par six chevaux, qui font tous les tours du manège & entouré d'une troupe de domestiques galonnés, ne vaut pas plus dans mon esprit

esprit, qu'un autre, qui n'a que deux misérables Rossinantes à une fiacre disloquée & branlante à son service ; ou, qui réduit de marcher modestement à pied, n'a rien de tout qui le distingue parmi la foule : Il n'y a que le vrai mérite, qui m'inspire du respect & qui peut attacher mon estime. C'est - là ma manière de penser ; mais, je sais qu'on parle & qu'on écrit bien autrement : Il n'y a point de laides Princesses : tous les grands Seigneurs sont aimables, & il n'y a point de Sots parmi les Riches.

Je commence ici à voir du monde, & je suis sur le point d'être bientôt connu ; mon air taciturne & sombre me fait remarquer par tout, aussi bien que cette taille menue & avantageuse, dont la nature m'a fait l'honneur de me distinguer. On est curieux de déchiffrer un homme, qui paroît avoir quelque chose de mystérieux. Quelques - uns me prennent pour un adepte, parce que j'en ai la maigreur : d'autres disent que j'étois un Franc-Masson & ils disent peut-être vrai : d'autres me soupçonnent, que je pourrois bien être un agent secret de la Porte, parceque j'a-

vois tout l'air d'un Musulman qui sort du fond de l'Arabie. Sur ce pied-là on pourroit bien me regarder encore comme un Ambassadeur du Grand Koulikan, envoyé au congrès de Francfort, pour y menager ses interêts, à la diète de Pélection: vûque l'Empire ne sauroit choisir un plus grand conquérant, pour être son chef.

Mais, laissons-là ces ridicules soupçons, j'espère, que tout le monde sera bientôt convaincu, que je suis un honnête chrétien & serviteur fidele de mon Prince.

Je n'étois qu'à peine arrivé dans cette ville, que je vis le soir, vers les neuf heures, paroître un phénomène de mauvais augure. Le feu sortit de la cuisine de l'Ambassadeur françois & quoique les bons officiers de la marmite firent tout leur possible pour l'éteindre: la mauvaise architecture de l'édifice, qui ne fut composé que des planches, rendit toutes leurs peines inutiles, la flamme s'y prit avec tant de fureur qu'en moins d'un quart d'heure tout ce magasin des friandises fut réduit en cendre. Par bonheur il n'y eut point de vent, & on en fut quitte pour

pour la peur. Les habitans de la ville ne laisserent pas de prendre l'épouvante : ils firent un bruit & un tintamarre terrible : le menü peuple jura contre les François, & peu s'en falloit qu'on ne me fît quelque affront en passant une petite ruë, parceque je parlois italien à mon laquais, qu'on prenoit pour du bon françois. Au reste, tout se passa sans desordre. Je ne voudrois pas toujours en répondre une autre fois. La populace est ici nombreuse, fort prévenue contre les François & comme il me paroît, insolente. Il y a quelques semaines, à ce qu'on m'a dit, que les menuisiers fracassèrent en pleine ruë des meubles de bois, qu'on fit entrer ici dans la ville, pour l'usage de l'ambassade françoise, & cela sans prendre information du droit des gens. Le Magistrat abandonna ces malheureux au juste ressentiment de Mr. le Maréchal de Belisle, qui en usa à sa maniere ; c'est-à-dire, il leur fit déclarer son pardon.

Les Avant-coureurs de cette Ambassade n'ont encore rien de cet'air brillant & superbe, que les gazzettes nous ont annoncé ; mais ils préparent nos idées à quelque chose de grand & de magnifique.

que. Ils occupent trois des plus grandes maisons dans la ville, où ils font faire beaucoup de reparations. On n'a jamais entendu parler d'une pareille ambassade, qui surpassera de beaucoup celle qu'on vit ici à l'élection de l'Empereur Leopold I. & dont nous lisons des traits divertissans dans les memoires du Maréchal Duc de Grammond. Le Maréchal de Belisle amènera une garde, & il y aura plus de 600. hommes qui feront de sa suite. Plusieurs s'imaginent que ce sera le Dauphin même qui viendra ici. Le tems nous apprendra bien des nouvelles.

L'Ambassadeur d'Espagne, Mr. le Comte de Montijo, se fait admirer ici par sa générosité, par son bon goût & par ses manieres pleines de politesse. Sa livrée, son train, son équipage, tout est propre, tout est magnifique.

Le Nonce Monsignor Doria fait de même une fort belle figure ici, quoi qu'on ne sauroit dire proprement, qu'il y ait quelque chose de trop recherché & de trop bruiant. Il a chez lui dans sa suite des personnes distinguées par leur savoir & par leur merite.

Les autres Ambassadeurs, qui se trouvent actuellement ici, sont : Mr. le Baron de Groschlag &
Mr.

Mr. le Chancelier de Benzel de la part de l'Electeur de Majence : Mr. le Baron de Spangenberg de la part de l'Electeur de Treves : Mr. le Comte de Metternich qui mourut ici, il y a 3 Semaines, & Mr. le Baron de Sysdorf de la part de l'Electeur de Cologne : Mr. le Baron de Wucherer & Mr. le Baron de Brandau de la part de la cour de Vienne, pour le Roiaume de Boheme, Mr. le Comte de Königsfeld de la part de l'Electeur de Baviere : Mr. le Baron de Schönberg de la part de l'Electeur de Saxe, Roi de Pologne : Mr. de Broichs de la part de l'Electeur de Brandebourg, Roi de Prusse : Mr. de Reiners de la part de l'Electeur Palatin : Mr. le Baron de Hugo de la part de l'Electeur de Hannover, Roi d'Angleterre.

Tous ces Ambassadeurs à l'exception de ceux de Baviere & de Saxe sont du second & troisieme ordre. Mr. le Comte de Pappenheim, Maréchal héréditaire de l'Empire est ici avec toute sa cour : Mr. de Blondel Envoié extraordinaire du Roi de France se tient tantôt ici tantôt à une des cours voisines.

La foire y paroît fort chétive : il y a peu de grands Seigneurs, & Mrs. les Ambassadeurs paroissent s'ennuyer ici, parce que tout y est encore dans l'inaction. Il n'y a que les Envois des Princes de l'Empire, qui sont en mouvement, pour tenir leurs conférences. Ils sont en partie ici dans la ville, & en partie à Offenbach, qui est un joli grand bourg à une heure d'ici, qui appartient à Mr. le Comte d'Isenbourg-Birstein.

L'air

L'air y est encore furieusement rude ; nous paroissions être aux approches de l'hyver : les montagnes y sont couvertes de neige, & on ne voit nulle part dans les jardins & dans les parterres de fleurs, cet air printannier, qui rend à l'ordinaire les avenues du mois de Mai si agréables. Les Italiens & les Espagnols qui sont ici s'effraient d'un climat, qui leur paroît avoir de si dures influences. Enfin, la nature est en confusion : & on diroit presque la même chose du genre humain.

Si nos Electeurs ne feront pas connoître plus d'empressement pour élire un nouveau chef à l'Empire, je pourrois fort bien m'en retourner chez moi, pour passer la belle saison à la campagne sans négliger ici quelque chose à l'égard de la diète. Je suis

MONSIEUR

à Francfort 29 Avril 1741

*Vôtre très humble & très
obéissant Serviteur.*

Au Lecteur

Comme il s'est glissé dans les lettres précédentes beaucoup de fautes à cause de l'absence de l'auteur, par l'inadvertence des copistes & des correcteurs ; on en aura plus de soins, à l'avenir.

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

*Bonum civitatis, quanto communius tanto divi-
nius.* Aristot. lib. 2. pol.

Lettre XIX.

Projet pour bâtir une ville neuve.

MONSIEUR,

LE Prince de . . aiant lû la lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Francfort le 28^{me} d'Avril, m'a demandé là-dessus, s'il n'y avoit pas moyen de garantir une ville de grandes incendies. Il y a remède à tout, Monseigneur, lui répondis-je; mais il arrive toujours ce que dit le proverbe latin: *Sero medicina paratur.* Le corps de l'homme ne seroit pas exposé à tant de maladies, s'il pouvoit s'acoûtumer à vivre de regime, & les villes ne seroient pas assujetties aux ravages du feu, si l'on prenoit plus de soins pour les bâtir dans les regles de la symmetrie & dans un goût conforme à la seureté publique. Ce discours donna occasion au projet, que je vous envoie ici.

Tom. I.

T

Pro-

Projet pour bâtir une ville,

Selon les regles de l'art, dans un goût conforme à tous les agrémens de la vie, à la commodité, à la santé & à la sûreté.

LA plûpart des grandes villes tirent leur origine d'une antiquité obscure: leur commencement étoit petit: on joignit des écuries à un bourg, on y mit de travers quelques granges & méteries: des cabanes pour loger des fermiers, & quelques ouvriers y accédèrent: peu à peu leur nombre s'accrût: on entoura le lieu de fosses, de murailles & de pallisades: on y dressa des boutiques, des cabarets & des magazins: chacun tacha de menager sa place le mieux qu'il lui fut possible & les remplit des batimens. On érigea enfin des temples, des écoles, des universités & des palais. Voilà l'origine des grandes villes: Il ne s'agit pas-là de régularité: il y avoit des coins, des trous & des Zic-Zac dans les rûes. On mit un étage sur l'autre: on déroba le jour à ses voisins. C'est la raison pour laquelle routes les villes antiques sont mal-ordonnées.

Pour remédier à ces inconveniens,
& pour

& pour rendre en même tems les maisons commodes, belles, saines & à couvert de grands incendies; on pourroit s'y prendre de la maniere suivante.

I. Il faudroit choisir un bon terrain dans un climat doux, gracieux & fertile. Il faudroit sur-tout chercher une certaine élévation, au bord d'une rivière, où il y eût une pente, afin que les eaux puissent découler naturellement & se conduire par des canaux jusques dans la rivière.

II. Le país doit être d'une belle étendue, éloigné d'un terrain marécageux, ouvert du côté de l'Orient & au vent du Nord; afin, que l'air y soit toujours ferein & épuré des mauvaises humeurs, qui s'engendrent naturellement dans les grandes villes.

III. La disposition générale de la ville doit être telle, qu'on y respire toujours cet air frais & agréable de la campagne, sans qu'on soit incommodé des immondices & des mauvaises exhalaisons de ses voisins.

IV. Les rues seront larges & tirées au cordon: de petits canaux passeront au milieu pour entretenir la propreté.

V. Des arbres rangés des deux côtés

le long des canaux y rendront la promenade aimable, & l'air fraix dans les chaleurs de l'été.

VI. Chaque maison n'aura qu'un étage avec un frontispice : elle sera flanquée de deux ailes d'une moindre hauteur, qui formeront la basse-cour & qui laisseront l'entrée ouverte au jardin.

VII. Les rues principales seront garnies de belles maisons à la romaine, ornées de colonnades sur le devant, qui feront une espèce de vestibule le long de la rue. Le toit sera en plate-forme, où l'on pourra mettre des statues, des vases, des orangers &c.

VIII. Chaque maison aura son jardin & sera disposée d'une manière qu'en cas de nécessité plusieurs familles y pourront loger. Les chambres pour les domestiques seront menagées sous des toits rompus, aux quels on donnera une figure convenable.

IX. Il ne sera permis à personne d'élever sa maison plus haut d'un étage, à l'exception des édifices publics, qui ne seront élevés, que sur les grandes places ; mais qui ne passeront pas la hauteur de deux étages ; car il faut remarquer en passant, que le goût de bâtir
en

en haut & en forme de clochettes, est un goût gothique & barbare.

X. Les maisons des ouvriers & du petit peuple seront bâties dans une simplicité uniforme : les boutiques se trouveront en bas à l'abord des maisons, dont les portes & les fenêtres seront plus petites, pour ménager encore de la place jusqu'au toit: où l'on pourra mettre des chambres & de petits appartemens.

XI. Ceux d'entre les habitans, qui s'appliqueront à l'agriculture, occuperont les fauxbourgs : leurs maisons seront disposées d'une manière, qu'il y aura un juste éloignement des granges & des écuries, qui seront faites de brigues ou de pierres & couverts de tuiles.

XII. On aura la même prévoiance à l'égard des Magazins, où il y a des marchandises, qui prennent facilement feu, & qui mettent si souvent toute une ville en danger d'être consumée par les flammes.

XIII. On épargnera les grands fraix de la fortification, en faisant passer de l'eau à l'entour de la ville & y conduire celle des canaux, pour avoir leur décharge dans la rivière. On n'y mettra

tra qu'un simple rempart avec une petite contrescarpe. Il est seur, qu'à proportion de l'étenduë de la ville une Armée, qui oseroit l'assiéger, y fera bien moins de progrès, que devant une ville serrée, où les maisons seroient entassées les unes sur les autres, d'une manière, qu'on n'a qu'à y jeter des bombes, pour mettre tout en feu & en flammes.

Contez qu'il faudroit encore une armée bien considérable, pour enfermer une ville, qui aura tout au moins six-fois autant d'étendue, que n'ont les villes bâties en l'air.

Rien de plus nuisible en même temps à la santé du corps que ces petites rues garnies des maisons fort hautes. On voit que les habitans de ces demeures, sombres & humides, où le soleil ne peut porter ses aimables raïons, sont assujettis à toutes sortes de maux : ils sont à l'ordinaire pâles, foibles, de mauvaïse humeur, hypochondres, goutteux & paralitiques. Au lieu que les gens qui demeurent à la campagne, ont l'air frais, le corps robuste & l'esprit sercin : ils sont généralement plus gais, plus braves, plus éveillés, & de meilleur commerce

ce

ce: ils ne se ressentent pas sitôt du moindre petit air, comme le gens en ville, qui sont toujours incommodés de quelque rhûme & en relation continuelle avec les Medecins, les chirurgiens & les Apoticaïres. Cela fait qu'ils vivent aussi plus longs-tems & que les enfans, qu'ils laissent, sont à l'ordinaire d'une étoffe à propager le genre humain avec plus de vigueur.

Pour ce qui regarde la seconde question touchant la manière de déranger une ville mal-bâtie, pour en élèver une autre en sa place, à peu près dans le goût, que je viens d'indiquer, l'entreprise sembleroit un peu chimérique, mais un Souverain pourroit s'y prendre d'une manière, que la chose ne seroit pas entièrement impraticable. Sans imiter ce monstre d'homme, qui fit brûler l'ancienne Rome, pour la faire rebâtir avec plus de pompe & de régularité, un Prince Chrétien, Ami de Dieu & des hommes, pourroit procurer le même avantage à ses sujets, sans y employer la violence & la tyrannie. Voici comme je m'imagine que la chose pourroit être faisable.

I. Le Prince achettera les quartiers qui seront mal-bâits, ou trop remplis d'édifices. Il les fera percer des belles & grandes rues, il distribuera les places suivant bœconomie de son plan & les fera révendre ensuite à ceux qui y voudroient avoir des maisons.

II. Il leur fera assigner les bois & les matériaux *gratis*, & les architectes fourniront à chacun les plans, afin que les nouveaux bâtimens se fassent dans la régularité & dans le goût, que le Prince souhaite d'y voir observé.

III. Les ferrements, les pierres & les autres matériaux des maisons abattues, dont on pourroit faire encore usage, resteront aux propriétaires, pour être employés dans les nouveaux édifices.

IV. Il y aura des ouvriers & des architectes à proportion du bœsoin, qu'on aura, pour rebâtir, le plutôt qu'il sera possible, les maisons renversées, & il faudroit, que toutes les mesures fussent déjà prises avant que de commencer l'entreprise. Afin qu'en deux ans tout au plus, un de ces quartiers de la ville pût être mis en existence, selon le plan du Prince.

Le reste suivra.

Suite de la Lettre précédente.

V. Les grandes places resteront, aussi bien que les rues principales, pourvû, qu'elles soient d'une largeur passable: on aura le même menagement à l'égard des édifices publics & des maisons solides, qu'on aura l'adresse d'enfiler d'une manière, qu'elles ne fassent point tort à la vûe.

VI. Les métairies, les granges, les étables, aussi bien que les Magazins de bois & d'autres matériaux combustibles seront mis dans les Fauxbourgs & dans un juste éloignement les uns des autres, afin qu'en cas d'accident, le feu n'y puisse faire de grands ravages.

L'utilité & le profit que le public tireroit d'une pareille disposition sautera aux yeux d'un chacun, qui fera réflexion sur les sommes immenses qui se placent sur des maisons chétives, toujours exposées au feu, au vent & aux injures de l'air. Ensorte, que toutes
ces

cès sommes d'argent sont assés mal
aiseurées, comme nous en avons vû
l'exemple à Londres, à Coppenhague,
à Stockholm, à Francfort &c. Ces ca-
pitaux reposeront sur un fonds bien
plus solide, si les maisons gagnent en
terrain ce qu'elles occupent aujourd-
hui dans l'air.

Les habitans s'en trouveront mi-
eux : Ils jouiront de benignes influ-
ences d'un climat gracieux : Le so-
leil les éclairera comme les enfans de
la lumiere : Ils auront des basses-
cours, des jardins & toutes les com-
modités possibles, pour le même ar-
gent, que leur coûte à présent la tri-
ste demeure d'une maison entre des
murailles humides, où ils vivent en-
fermés comme les criminels, condam-
nés à passer leurs jours dans un noir
cachot.

* * * *

Vous me direz peut-être, Mon-
sieur, que ce projet-là est bon sur le
papier, mais qu'il y aura infiniment
de difficulté pour le mettre en prati-
que. Il est vrai, il y en aura, com-

me

me dans toutes les grandes entrepri-
ses ; mais pourvû qu'un Prince soit
oeconome, qu'il ait des Ministres en-
tendus & des architectes habiles , je
n'y trouve pas tant d'obstacles , que
de facilité à les vaincre.

Contez que tout iroit mieux dans
le monde, si le bon ordre se rétablis-
soit parmi les hommes & si les Grands
avoient autant de soins de leurs su-
jets, qu'ils en ont de leur gibier &
de leurs bêtes. Je suis avec beau-
coup de respect.

MONSIEUR

à Francfort 29 Mai 1741

Vôtre très humble & très
obeïssant Serviteur.

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Mille hominum species & rerum discolor usus.
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.
Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti.
Rugosum piper, & pallentis grana cumini;
Hic satur irriguo mavult turgescere somno;
Hic campo indulget; hunc alea decoquit: ille
In venerem putret. &c.
Perf. Sat. 5.

Lettre XX.

Description de la ville de Francfort.

MONSIEUR.

IL y a 15 jours, que j'ai eu l'honneur de Vous écrire; depuis ce tems-là, il ne s'est rien passé de fort remarquable ici. Tout y est dans une inaction ennuyeuse. Il n'y a que les ouvriers, les tailleurs & les tapisseries, qui sont en mouvement aux hôtels des Ambassadeurs de France & d'Espagne. La guerre en Silesie arrête le cours de toutes les affaires. En attendant, je me suis amusé à faire de
Tom. 1. U bon-

bonnes connoissances dans la ville, dont je m'en vais Vous faire une petite description.

La ville de Francfort est contée parmi les principales de l'Empire, quoiqu'elle ne soit que mediocrement grande ; mais elle est fort peuplée : Sa situation est des plus avantageuses & ses environs sont charmans. La rivière du côté du pont forme vers l'Orient une espece d'Amphithéâtre, dont le coup d'oeil a quelque chose de frappant & de magnifique. Il y a de belles promenades tant dans la ville, qu'à la campagne : on s'y promene en carosse & à pied le long de la rivière sur un gazon fort étendu. On y voit des maisons de campagne & des jardins, dont quelques-uns sont menagés, avec goût & entretenus avec dépense.

C'est bien dommage que la ville soit si mal-bâtie : il n'y a que la maison du Prince de Taxis, qui merite de l'attention. Toutes les autres maisons, à l'exception de huit ou dix, qui appartiennent à des particuliers, semblent être élevées au dépit de l'art & de la nature. Il n'y a point de police établie

blie ici pour regler les bâtimens. Chaque bourgeois regarderoit comme une atteinte qu'on porteroit à sa liberté, si on vouloit lui disputer le droit de bâtir à sa fantaisie. C'est la cause que le feu y a fait déjà tant de tristes ravages. Les incendies ne sauroient être que fort frequents dans une ville, qui y fournit tant de matière.

Il est vrai qu'on a tâché de remédier à cet inconvenient par de grandes murailles, dont on a couvert la plupart des maisons comme d'une espee de manteau ; mais cette invention rend les maisons mal-saines & desagrees, & n'en detourne pas tout à fait le danger du feu. La plupart de rues y sont fort étroites, & les maisons, qui avancent d'un ou deux pieds à chaque étage, s'entretochent presque en haut par les pignons ; enforte que le feu se communique facilement d'une maison à l'autre ; leurs façades n'étant composées que de bois & de plâtre.

Pensez ce qu'il y aura à craindre pour cette ville dans les circonstances présentes, où elle sera remplie d'étrangers de toutes sortes de nations, qui ne sauront pas traiter le feu d'une maniere
assés

assés circomspecte & selon que la necessité l'exige. A voir les grandes cuisines de bois qu'on y a élevées pour l'usage de quelques Seigneurs & Ambassadeurs, on diroit qu'on ait voulu y mettre des brûlots, pour allumer la ville. Les habitans souhaitent peut-être avec raison qu'elles fussent aussi subitement & aussi heureusement reduites en cendres que la cuisine françoise; on s'aviseroit pour la seureté publique de les faire rebâtir de pierres & de briques; comme cela se fait actuellement dans les Hôtels des Ambassadeurs de France & d'Espagne.

Au reste, je me plais beaucoup dans cette ville: un étranger n'y passe pas mal son tems pourvû qu'il gagne une fois l'entrée dans une bonne maison. Le commerce y est facile & agréable: On se voit aux Caffés, aux spectacles, aux promenades & dans les Assemblées, qui se tiennent ici chez la noblesse & dans les maisons de premiers marchands. Je Vous assure qu'on n'est pas mal chez les derniers & que j'y préférerois toujours l'agrément de jouer une partie de quadrille avec deux ou trois aimables filles, au triste honneur

neur de me voir aux mains avec quelques vieilles Dames, qui me font bien peser les grands titres de leur noblesse.

Il y a ici de très bonnes familles, qui sont dans le negoce. On trouve dans leurs maisons une propreté charmante, accompagnée d'un certain goût noble, qui les distingue de la bourgeoisie ordinaire. Il est vrai, que ce goût de propreté se pousse chez quelques-uns trop loin. Il y a de l'exès même dans les bonnes choses. J'ai eu presque la même rencontre que le Chevalier Temple à Amsterdam dont voici l'histoire. „ Mr. Hooft, dit-il, dans ses „ memoires, m'invita un jour à diner : „ j'étois fort enrhumé & je remar- „ quai, que toutes les fois que je cra- „ chois, il y avoit une grosse servante, „ qui nettoïoit avec un linge bien „ blanc, le plancher que je gâtois. On „ se mit à parler de mon rhume & de „ la grande incommodité que j'en re- „ cevois. Je répondis qu'il m'incom- „ modoit effectivement, mais que le „ plus grand chagrin, qu'il m'avoit „ donné, venoit de la peine que cette „ pauvre fille en souffroit. Mr. Hooft „ me dit là-dessus que je l'échappois
Tom. I. X *belle,*

„ belle, & que si la femme s'étoit ren-
 „ contrée au logis, ma qualité d'Am-
 „ bassadeur ne m'auroit pas sauvé, &
 „ qu'elle m'auroit jetté dehors pour
 „ avoir sali sa maison. Il ajouta en
 „ riant, qu'il y avoit des chambres
 „ dans son logis, où il n'avoit jamais
 „ osé mettre le pied & qu'il eroit,
 „ qu'on ne les ouvroit que deux-fois
 „ l'année pour les nettoier.

Voici une autre aventure qui m'arri-
 va avec mon valet, qui est Savoïard:
 cela veut tout dire. Il y a huit jours
 que, revenant au logis, je vis la femme
 & la servante dans un emportement,
 qui ne se peut exprimer: pleines de
 rage & de fureur elles disoient mille
 injures à mon drôle, qui, par bonheur,
 n'y entendit rien. Il y avoit infini-
 ment d'éloquence & de vivacité dans
 leur discours; mais il me fallût atten-
 dre plus d'un quart d'heure jusqu'à ce
 qu'on m'exposa le fait. Jugez-en,
 Monsieur, s'écria enfin la servante, qui
 avoit la langue plus déliée que sa maî-
 tresse: c'est aujourd'hui Samedi: la
 maison a été balaiée & lavée de haut
 jusqu'en bas & vôtre Laquai n'a pas
 honte de nous apporter toute la bouë
 de

de la rue : voici Monfr. comme il a marqué tous les pas qu'il a faits: Nous ne vivons pas comme des cochons, nous sommes ici à Francfort, Dieu merci : je me suis fatiguée toute la journée & je n'ai pas volé mes bras &c. elle me dit bien des choses de cette force, en apostrophant toujours les étrangers, & jurant contre l'élection de l'Empereur, qu'elle souhaita de fort bon cœur à tous les d. - - je n'eus aucun tems à lui faire mes excuses : Toute la justice, que je pouvois rendre à ce sexe offensé c'étoit de représenter l'énormité du fait à mon homme, que je menaçois de chasser comme un coquin, qui ne savoit pas vivre, s'il oublioit encore une fois de décrotter ses souliers.

Chacun peut vivre ici comme il veut : il peut rouler en carosse, entretenir des laquais, s'habiller d'un goût riche, & jouir de toutes les prérogatives du Baronage, pourvu qu'il ait de l'argent. Il y en a même de si fots à ce qu'on m'a dit, qu'ils font figure sans avoir aucun fond, & qui, non obstant le précipice, qu'ils voient devant leurs yeux, vont s'y jeter avec une grande fermeté d'ame.

X 2

On

On n'est pas seulement dans le goût de la magnificence ; on y aime aussi la bonne chère. Le travail fait horreur aux gens qui sont un peu à leur aise, il y en a même qui regardent la promenade comme une espèce de fatigue , parcequ'on y lève trop les pieds.

Jamais Vous ne verrez une campagne si digne d'être fréquentée & si vuide d'hommes : je ne sai si les François feront venir le goût de la promenade aux habitans de Francfort. Ils y vont en foule , pendant que la plus grande partie de cittadins d'ici s'amusement au jeu, ou avec la pipe.

On m'a parlé de certains richards , qui crèvent de santé & qui se plaignent toujours d'être malades : Entans de prospérité , nourris dans l'abondance & dans l'oisiveté : ils vivent pour souffrir & ils souffrent pour être trop heureux : Ils s'ennuient furieusement. On ne sauroit être un moment avec eux, sans être attaqué du même mal. Un de mes amis m'a menacé de me faire connoître à ces gens-là, pour mortifier un peu, à ce qu'il dit, mon impatience naturelle. La seule idée m'en fait

fait trembler : il est assez méchant pour me tenir parole.

On diroit, que dans une ville, où l'abondance, le luxe & la vanité regnent autant qu'ici, l'amour ne feroit pas mal ses affaires ; mais on m'a assuré, que les belles n'accordent rien aux galans, que sous les Conditions de l'hymen ; & s'il y a quelque-fois de petites eclipses d'honneur, cela n'arrive guère entre gens qui passent pour avoir eu un peu d'éducation. Au reste, c'est tout comme chez nous, le vice plaît aux hommes & l'amour aux femmes. La sagesse est comme un habit usé, dans lequel on a honte de paroître. La coquetterie, & le libertinage sont à la mode. Les Grands nous en donnent l'exemple & ils seront imités jusques dans les enfers.

Le sang est ici fort beau. On y voit plus de belles femmes, qu'il n'y en a chez nous : mais les grands sentimens ne troublent pas leur repos ; pourvû qu'elles plaisent, cela leur suffit : quelle gloire réservée aux jeunes Marquis, que Mr. le Marechal de Belisle va amener avec lui, pour rendre sensibles tant de cœurs paresseux & indifférens.

Il y a ici toutes sortes de nations,

X 3

prin-

principalement en tems de foire. La langue françoise y est fort en vogue, parce qu'il y a beaucoup de ces familles refugiées qu'un zèle mal placé a chassé de la France. Les Juifs ont leur Synagogue ici: le quartier qu'ils occupent paroît un lieu d'immondices. Il a été brûlé deux-fois en moins de douze ans. C'est un corps de misérables, qui ne paroît être souffert que pour entretenir des frippons dans la République. Nation impure, fardive & malheureuse, plus digne de pitié, que d'être imitée par les Chrétiens.

On y trouve aussi toutes sortes de sectes & d'hérésies. Le Pape, Luther & Calvin y ont chacun leurs adhérens, dont les premiers possèdent les plus belles églises, les seconds composent la régence & les troisièmes sont presque tous des negocians. Ils vivent ensemble dans une assez bonne intelligence & on ne se souvient presque pas qu'il y ait eu des controverses de conséquence entre les ecclésiastiques de ces trois religions. Ne sont-ce pas de bien honnêtes-gens, qu'on devroit proposer pour exemple à tous ces guerriers spirituels, qui troublent l'état par leurs

dis-

diffensions ; & qui, au lieu de nous inspirer la charité chrétienne, & la patience, nous enseignent la discorde & la haine. Avouez, que cette tolerance mutuelle est bien aimable & bien digne du bon sens des honêtes Républicains.

La ville est bien fortifiée, elle entretient une bonne garnison, équipée & dressée comme il faut. Il y a aussi plusieurs savans de reputation, qui n'ont pas tous le malheur d'être aussi gueux que le sont la plûpart de ce métier : il y en a qui font honneur aux sciences & qui possèdent autant de politesse, que de savoir & de veru.

Ce qui me paroît plaisant ici, c'est qu'on y traite un valet de Monsieur & une servante de Mademoiselle. A mon arrivée, j'envoiois chercher un laquai de louage : la servante du logis entra peu après dans ma chambre pour me dire qu'il y avoit Monsieur Henry, qui souhaittoit de me parler : je fis sortir mon Savoïard, pour faire entrer Monsieur Henry. Il parût avec une grosse épée à côté & dans un habillement passablement dérangé. Qu'y a-t-il à Vôtre service, Monsieur Henry, lui dis-je ? Il me répondit avec un air,
qui

qui sentoit son petit maître, je suis le laquai de louage, que Mademoiselle Louise a fait venir ici. Je ne pouvois pas m'empêcher de rire : Mademoiselle Louise étoit une petite saloppe, qui faisoit le métier de cuisinière chez un honnête bourgeois, où l'on m'avoit assigné mon quartier. Je dis à Monsieur Henry, qu'il n'avoit qu'à indiquer à mon valet les principales rues de la ville & les bureaux des postes. Le lendemain après, le jeune Monsieur Grinspec se fit annoncer chez-moi. Je demandois : qui est ce Monsieur ? c'est, me répondit-on, le fils de Monsieur Grinspec, que j'avois envoyé querir pour me faire une paire de souliers. J'admire la politesse de ce petit peuple, que je regardois comme un effet heureux de cette liberté sans bornes, dont chacun jouit ici.

Le reste suivra.

Lettres curieuses Suite de la précédente.

Vous pouvez bien vous imaginer, Monsieur, qu'à proportion de ces honneurs, qu'on rend aux petits bourgeois & aux domestiques; il y aura des distinctions proportionnées pour les autres, qui sont d'une condition plus relevée. Il est vrai, que pour le peu de tems que je suis ici, j'ai remarqué une vanité extrême parmi les habitans, il y en a qui ne sauroient cacher leur glorieuse fatuité. Le sort a sagement prévu aux brigues de ceux qui tachoient autrefois d'entrer dans le conseil de ville; & il faut rendre justice à ce venerable corps, qu'il y a des membres qui lui font honneur. Mais du reste il y a peu de bourgeois, qui n'aient quelque charge, sur laquelle ils se donnent des airs.

La noblesse ancienne marque toutes les foibleesses de ces vieillards capricieux, qui ne veulent plus se conformer aux tems & aux mœurs du siecle. La noblesse de fraiche date au contraire ressemble à une jeunesse bouillante & étourdie, qui veut faire passer toutes ses impertinences pour de belles manières & pour des gentilleses.

Tom. I.

Y

On

On n'a jamais plus raffiné sur les deffauts du prochain , que quand il s'agit ici de quelque pas ou de quelque préférence: c'est une connoissance profonde du cœur de l'homme : c'est une peinture naïve de ses vices : c'est enfin une juste plainte du dérangement de l'ordre & de ces excès d'orgueil, qui bouleversent les principes de la société civile. J'ai souvent admiré dans ces occasions la sagacité de nôtre amour propre, qui nous dévoile avec tant de pénétration les foiblesses des autres, pendant qu'il nous cache si adroitement nos propres défauts. Mais je reviens à mon sujet : je passe parmi toute cette gentil-hommerie ancienne & moderne, lettrée & mercantile en qualité d'étranger, sans être mis en question sur la mienne.

Voici ce qu'un galant homme a fait insérer sur ce sujet dans les amusemens littéraires d'ici, il y a deux ans. Je vous le donne suivant le simple original qu'on m'en a communiqué, sans y ajouter ce qui est de l'invention de l'auteur des dits amusemens.

MON-

MONSIEUR, *

Il est bon de Vous dire que je suis un Gentil-Homme à seize quartiers & que mon nom se trouve par tout dans l'histoire des Tournois & des Croisades. Mon pere, pour ne pas fouiller la pureté de nôtre noblesse, aima mieux d'être pauvre, que d'épouser une riche héritière sans naissance, qui auroit pu rétablir ses affaires délabrées & rendre à nôtre maison cet éclat, qu'elle n'a plus, que dans les vieilles chroniques. Nos bons voisins, également nobles & indigens applaudirent à une fierté si généreuse; & mon pere ne me compte pas pour un petit bienfait d'avoir transmis sans mélange jusqu'à moi le sang de ces preux Chevaliers qui aidèrent à conquérir la terre sainte. Il y a pourtant des occasions où je souhaiterois fort, qu'il eût été un peu moins scrupuleux: Jugez-en Vous-même, Monsieur; Il fut obligé d'engager quelques journeaux de terre,

Y 2

pour

* Cette lettre se trouve dans les Amusemens littéraires T. II. Lettre XXXV. quoique tournée d'une autre manière.

pour me procurer un habit neuf un peu mettable; afin de pouvoir paroître à la foire de Francfort, où il m'envoya pour de petites affaires.

J'étois adressé à un vieux Officier, bon Gentil-Homme & grand ami de mon pere. Il me fit voir les belles maisons de cette ville, & je remarquai avec surprise, que les moindres bourgeois y étoient mieux logés que nous autres gentils-hommes de campagne. Premier sujet de chagrin pour moi. Je me voïois presque forcé de porter envie à des gens, que j'aurois voulu mepriser.

Quelques jours après, mon ami me fit l'honneur de me mener à une assemblée de noblesse. J'étois bien frisé & bien poudré: une longue queue descendoit de mes chevaux & me battoit les épaules: boutons d'argent, chapeau bordé, bas de soie, enfin je me croïois d'un air à pouvoir paroître; jamais, je n'avois été si bien.

Mais tout cet équipage, qui me fit porter le nés plus hau. qu'à l'ordinaire, n'étoit rien au prix des ajustemens de ces Seigneurs que je venois voir. Des habits tous galonnés, des vestes des plus riches,

riches, des têtes frisées en boucles comme celles des Dames : Enfin, tout y étoit leste & magnifique. L'or & l'argent joints à l'éclat des pierreries y ornoient des visages passablement laids. Une quantité de bougies illuminoit un salon superbe & leur lumière étoit multipliée par de grands miroirs & des lustres à côté de glace de Venise. Ce que je remarquai encore de singulier, c'est que le plancher étoit par tout si glissant dans cette maison, que j'avois de la peine à faire mes révérences d'un pas ferme & sans donner du nez à terre.

Enfin tant de magnificence m'éblouissoit & m'humilioit en même tems : je me trouvois si petit, auprès d'une noblesse si brillante, que je ne faisois que bégayer & rougir. Ah ! si j'avois su avec qui j'étois, mon orgueil ne m'auroit certainement pas tant abandonné ; Mais il fallut premièrement essuyer tout ce qu'un sort tel que le mien avoit de plus triste & de plus humiliant. On me présenta quelques tasses de Café avec de petits rafraichissemens : on nous donna ensuite

des cartes. Mon ami, qui connoissoit mes petits besoins, prit la parole pour moi, il répondit à la Dame du quartier, qui nous invita elle-même au jeu, que nous avions dessein d'aller encore chez la Comtesse de - - - Apparemment on ne se promettoit pas de faire un grand gain avec nous, car on nous laissa aller, sans nous faire beaucoup de complimens pour nous arrêter.

Eh bien, me dit l'Officier, en quittant cette assemblée, que dites-vous de notre noblesse d'ici? Je répondis avec quelque confusion, que c'étoient sans doute des personnes d'un très haut rang & qui possédoient de grandes richesses.

Pour les richesses, oui, reprit il, la plupart n'en manquent point, mais pour le rang, il n'y en a qu'un, ou deux, qui soient nés nobles; les autres sont tous des Gentils-Hommes de Charles VI. aussi sont-ils toujours dans la crainte qu'on ne leur conteste ce nouveau rang. Ils ont mille petits soins pour nous apprendre ce qu'ils sont. Armes, livrées, vaisselle, porcelaine & jusqu'aux piédestaux de leurs fourneaux, tout nous instruit de leur noblesse. Ils ne parlent jamais d'eux mêmes qu'ils n'ajoutent les termes de soumission dont les bourgeois & les domestiques se servent à leur égard. Ce sont encore les gens les plus avarés, pour accorder aux
autre;

autres les mêmes distinctions , qui s'arrogent. Jaloux de leurs titres nouveaux , ils s'entre-chicanent sur le moindre pas. Ils ont une mémoire excellente pour vous faire connoître la basse origine des autres , pendant qu'ils paroissent avoir entièrement oublié la leur. S'il y a quelque vice attaché à la noblesse , ils tachent de l'imiter ; leurs enfans , pour ne rien déroger à la qualité de leurs peres , s'abandonnent à tous les excès qui ont l'air un peu cavalier & ils n'apprennent rien , pour rester noblement ignorans.

A mesure que mon vieux ami m'instruisoit de cette maniere , je rougissois d'avoir été concerté devant une noblesse si mince. Ma hardiesse renaissoit , ma contenance se rétablissoit insensiblement : ma vanité se dédommageoit peu à peu de l'embarras , où elle avoit été mise. Mon arbre généalogique s'offroit à mon imagination de la maniere la plus flatteuse : je savois bon gré à mon cher Pere d'avoir conservé si généreusement la pureté de nôtre Noblesse. J'arrivai dans ces agreables idées chez Madame la Comtesse de - - j'en fus reçu fort gracieusement : mais je n'y vis rien qui approchât de la magnificence de l'autre assemblée.

Tout y sentoit la vieille noblesse : vieille tapisserie , vieux meubles , visages surannés , antiquités par tout : C'étoient veritablement des Nobles de la vieille roche. On n'y voioit rien de fort affecté pour la mode : Tout y étoit grave & serieux. Un silence respectueux regnoit dans l'appartement. On jouoit des peuits jeux
avec

avec la même application, que s'il s'agissoit de grandes sommes. O y vivoit fort sobrement, on n'y présenta ni café, ni confitures, ni pain, ni vin. L'honneur d'être admis à une assemblée si illustre tenoit lieu du reste. Enfin on voioit bien que tout y étoit en possession de titres anciens, & qu'on ne se soucioit plus de les prouver par des dépenses éclatantes. Au lieu que chez les autres l'éclat de la nouveauté faute aux yeux,

Ce qui suit a été de l'invention de l'auteur des amusemens. J'ai l'honneur d'être avec une considération parfaite.

MONSIEUR.

*Votre très humble & très
obéissant Serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Hoc Reges habent
Magnificum & ingens nullis quod rapit dies,
Proditte miseris, supplices fido Iare Protogere.

Lettre XXI.

Remarques sur le Prince.

MONSIEUR.

Sur les questions que Vous m'avez faites, touchant la conduite d'un Prince à différens égards ; voici comme je pense :

La nécessité conseilla aux hommes de se donner des maitres, & l'ambition leur donna des tyrans : Autrefois les couronnes furent la recompense du merite, aujourd'hui elles appartiennent au droit de naissance. De Citoyens nous sommes devenus sujets. Les Princes nous regardent comme leur patri-moine : nous faisons une partie de leur

Tom. I.

Z

hérit-

héritage. On conte les villes & les bailliages, & les hommes entrent en ligne de conte avec le bétail qui se trouve dans les métairies :

Un méchant Prince ne regarde que soi-même. Il est Prince pour lui & non pas pour son peuple : il ne se fait pas seulement craindre, mais il se fait encore haïr. Il veut que tout tremble devant lui : il ne souffre pas qu'on le regarde en face : il ne parle, que d'un ton de fureur & avec des yeux étincellans. Il regarde la vie d'un sujet comme celle d'une biche, ou d'un chevreau, qu'il tue de sang froid. Nous ne sommes que des grenouilles pour lui, comme s'exprime l'ingenieux Mr. de la Mothe. *Cependant, il n'y a rien de plus vrai que le Souverain, bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est que le premier Magistrat, qui les reünit sous un gouvernement pour en être protégé ; selon l'illustre Anti-Machiavel. p. 2.*

Un Prince, qui abandonne les rénes du gouvernement à ses Ministres, qui ne prend soin de rien, & qui n'est le chef de son état, que pour manger les plus friands morceaux, pour boire

boire le meilleur vin & pour être couché plus mollement, un tel Prince se rend indigne du haut rang qu'il occupe : on le méprise, & je ne vois point de raison pourquoi on devroit l'estimer.

Un Prince au contraire, qui n'écoute aucun conseil & qui ne suit que son caprice, est un mal bien plus terrible encore : il se croit infallible, & il sacrifie à sa funeste ambition la justice, la raison, l'honneur & le salut de son peuple.

Un bon Prince trouve son plaisir dans le pouvoir de rendre heureux les autres : Maître de son cabinet & de ses actions, il tiendra ses Ministres dans le respect & dans la crainte : il confondra leurs cabales, & il saura prévenir les pernicioeux effets de leur ambition. Un seul ami fidele, s'il y en avoit pour les Princes, suffiroit pour lui faire connoître le terrain de sa cour : Il importe peu, qu'il ait de grandes connoissances, pourvu qu'il ait du bon sens & le cœur droit. Mais que ces hommes-là sont rares. Les Princes trouveront toujours des favoris, mais rarement un ami. Platon nous en donne la raison, quand il

Z z

dit :

dit : *Libertatem & amicitiam veram natura nunquam tyrannica gustat.*

Un Prince n'est jamais plus grand, que quand il écoute les malheureux avec compassion, & qu'il se porte avec zèle à les secourir. Qu'il perce cette foule impertinente de flatteurs qui l'environne pour aller au devant de ceux, qui ne sauroient venir jusques à lui.

De toutes les passions qui peuvent dominer le cœur d'un Souverain, le conquérantisme en est la plus funeste. Il n'y a rien qui flatte plus l'amour propre que ce penchant de gloire, qui forme les héros & les grands hommes. C'est un bonheur pour le genre humain, qu'il y ait si peu de Souverains qui s'en laissent éblouir : Ils aiment la plûpart le luxe & la mollesse. Pourquoi exposer une vie, où ils ont tant de moïens de se procurer tous les aïes & tous les plaisirs imaginables ? grace à la foiblesse de ces timides Seigneurs, on jouit sous leur regne voluptueux des douceurs de la paix ; au lieu qu'un Charles XII. Roi de Suede mettroit volontiers le feu aux quatre coins du monde, pour remplir toute la terre

terre du bruit de sa renommée. Ah triste courage ! misérable vertu ! si le Philosophe Grec dont nous lisons encore les ouvrages, si le savant Aristôte a enseigné cette pernicieuse vertu à son jeune Elève de Macedoine, ne soïons pas surpris de la réponse, que fit à ce dernier un brigand, qui le traita de Chef de brigands. Y a-t-il quelque chose de plus chimérique que ce fantôme de gloire ? Sang versé, montceaux de cadavres, villes brûlées, pais désolés, desordre, calamité, misère & abomination par tout. Voilà les fruits funestes dont les héros s'erigent des trophées.

Mais si cette espece d'héroïsme a quelque chose de trop affreux, pour être approuvé parmi des nations polies ; je ne saurois qu'admirer dans un souverain cette ardeur courageuse & magnanime, qui le rend le pere de ses sujets, & la terreur de ses ennemis : Ceux, qui ne sont pas nés avec de pareilles dispositions, doivent s'abstenir prudemment de l'héroïsme militaire : une autre carrière leur est ouverte, où ils pourront aquerir de la gloire : c'est l'étude des sciences, l'humanité, & la sagesse.

Un Souverain ne fait pas toujours bien, de commettre sa personne dans une bataille. Il doit menager sa vie avec d'autant plus de soins, que la prospérité du public en dépend.

On avoit fait comprendre cette sage maxime à Louis XIV. qui ne s'exposoit jamais beaucoup quand il étoit à l'Armée. Il est vrai, qu'on en soupçonna un peu son courage ; mais s'il n'a eu d'autre défaut que celui-là, il étoit effectivement le plus grand & le plus digne Roi de son tems.

Charles XII. s'exposa comme un simple dragon, & il mourut dans la trenchée comme un homme qui provoque la mort par desespoir, laissant son país dans une misère extreme. Cela s'appelle pousser l'heroisme aux depens de l'heros même.

Gustave Adolphe, un de ses illustres prédécesseurs fit perdre à son parti tous ses avantages par sa mort, à la bataille de Lutzen où il se laissa trop emporter par son ardeur guerrière. Je n'irai pas plus loin ; ces exemples suffiront pour éclaircir ce que je veux dire.

Mais demandez-Vous, un Prince ne perd-il pas beaucoup de sa gloire quand il

il se montre à la tête de ses troupes sans marquer de la bravoure ? Je vous avoue, que je lui en demande moi-même, ou plutôt je lui conseillerois de faire la guerre dans son cabinet, & de commettre le commandement de son armée à un General expérimenté & habile dans le metier des armes. Je ne demanderois pas tant à celui-ci le feu & le courage du grand Condé, que le sang froid & la prévoiance de Turenne. Je ne lui voudrois jamais du mal de le voir dans un menagement extrême pour se conserver, parceque toute l'issue d'une bataille ou d'une action militaire ne dépend à l'ordinaire, que de l'heureuse exécution de son plan sagement formé. Mais c'est bien autre chose, quand le Prince lui-même y est present.

Il faut absolument, qu'il ne fasse rien au dessous de ce qu'on attend de lui. Il est à l'armée comme sur le plus grand théâtre du monde ; tous les yeux y sont arrêtés sur lui : son courage en inspire à tous ses soldats : il en est l'ame, ils feront comme ils lui verront faire : il y auroit trop de risque pour la Majesté d'un souverain, si l'on le voioit obligé de reculer & de ceder le
champ

champ de bataille à son ennemi. Mais, demandez - vous : s'il perd la bataille, que lui restera-t-il à faire, faudra-t-il qu'il reste sur la place pour se faire tailler en piece, ou pour porter les chaînes de son ennemi victorieux ? Cela n'auroit pas trop bonne grace pour une tête couronnée. Faudroit-il que ses propres gens usassent de force sur sa personne, pour l'emmener malgré lui, comme cela se fit à l'égard du Roi de Suede à la fameuse bataille de Pultawa. Je vous avoue, que cette conduite ne me satisfait non plus. Quelle vertu, quelle gloire pour un Roi, de faire le désespéré, & de mettre par là ses officiers dans la nécessité de se prevaloir de la force sur sa personne. Doit-il fuir ? Autre question encore plus difficile. Un Roi en fuite ne joue pas un fort beau personnage. Enfin de quelque côté, que j'envisage la chose, j'y trouve du pour & du contre : Il n'y a que la conduite d'un Prince sagement héroïque qui puisse décider.

Le reste suivra.

Lettres curieuses : Suite de la précédente.

L'Oeconomie n'est pas un objet moins digne d'un bon Prince que l'esprit de paix & la valeur. Il faut qu'il fasse regner l'ordre par tout : qu'il évite la folle dépense, & qu'il soit en tout un exemple de vertu & de moderation à ses sujets. Dieu même ne gouverne le monde, que par une prudente oeconomie, où tout se rapporte aux principes une fois établis.

Mais qu'un Prince devient indigne & méprisable, quand il confond avec cet ordre aimable & nécessaire, qui doit regner dans toutes ses actions, des traits d'avarice & de fordidité.

La circulation des especes si importante à l'état, en est empêchée : tout l'argent entre dans les coffres du Prince : le commerce languit : les sujets deviennent pauvres : le Prince ne jouit pas de ses richesses & le corps de l'état se consume peu à peu, comme par une espece de fièvre lente, qui epuise insensiblement les esprits vitaux de l'homme & le met à l'agonie.

Tel est le mal que cause l'avarice d'un Prince. La prodigalité est un vice

Tom. I.

A a

moins

moins hideux, si vous voulez, mais également à craindre. Il entraîne après lui tous les maux, qui sont les suites de la confusion, du desordre & de l'injustice. Pour cent familles, qui s'en trouveront bien, il y en aura dix mille, qui s'en trouveront mal.

Quand un Prince fera une dépense proportionnée à ses revenus, il ne manquera jamais de rien, & ses sujets ne seront jamais pauvres. Il y aura un certain mécanisme qui fera entrer l'argent dans la caisse du Roi, & qui l'en fera sortir de même, pour retourner entre les mains des particuliers. Cet argent sera comme le sang dans un corps sain & bien disposé. Il passera tout au cœur & en reviendra tout, par une juste distribution, aux membres.

Il n'y a rien de plus honteux & de plus humiliant pour un grand Prince, que quand il sort en pompe & qu'il rencontre par-tout sur son passage une troupe des mendiants & de misérables, qui crient miséricorde & charité, sans qu'il daigne les écouter. Il me semble, que c'est-là un reproche public, qu'on fait à sa vanité & à son orgueil. Un Prince ne se souviendra-t-il jamais

jamais dans ces occasions, que tout son superbe attelage & toute sa suite brillante contribue à mettre une bonne partie de ses sujets en chemise. Ah! que ce triste spectacle devoit le toucher, s'il avoit le cœur je ne veux pas dire d'un Chrétien, mais d'un homme. Un bon Prince y fera sensible il feroit travailler ceux qui se portent bien, & il feroit nourrir ceux qui sont malades dans les hôpitaux.

Mais qu'il y a peu de Princes, qui ayent de si nobles Sentimens & de si nobles vuës. L'orgueil a tout gâté dans l'homme; nous ne connoissons plus la véritable gloire; Nous ne sommes plus contents de nôtre état.

Nous voulons être toujours plus grands, plus respectables & plus riches que nous ne sommes: toutes nos passions sont insatiables: la jouissance de tant de faux biens ne fait que nous alterer: elle irrite plus notre appetit, qu'elle ne peut le satisfaire: l'orgueil provoque l'avarice: il nous faut de l'argent pour soutenir nos grands airs, pour

augmenter nos titres, pour flatter nôtre vanité & pour nous attirer la vénération des hommes. On ne sauroit passer pour généreux sans depenser beaucoup, & on ne sauroit depenser beaucoup, sans avoir beaucoup de revenus. D'où les prendre enfin, quand les sources tarissent & que les meilleurs fonds s'épuisent? On opprime le peuple: on lui impose des taxes nouvelles: on élève ceux, qui ont le plus d'adresse à piller le public. A la cour on ne voit que splendeur, que magnificence, & dans le pais, que pauvreté & misere.

C'est ainsi que la vanité & le faux point d'honneur sont les fondemens sur lesquels le despotisme & la tyrannie s'élevent. Rabaissons l'orgueil, & tout ira mieux.

Un Souverain est grand par soi-même: il n'a pas besoin d'emprunter le brillant d'un fastueux appareil. La puissance attachée à sa personne suffit pour la rendre respectable.

S'il y a quelque chose de noble & de grand, dans sa Phisionomie, dans son
port

port & dans les manières, tant mieux ; si non, qu'il se fasse valoir par sa bonté, par sa sagesse & par son courage : rien ne lui manquera, pour s'attirer les mêmes égards, qu'on doit à l'élevation & à la prééminence de sa roiale condition. Qu'il n'affecte seulement pas de paroître plus galant & plus beau qu'il n'est ; cela le mettroit fort au dessous de soi-même & aviliroit extrêmement cet air Majestueux qui seul lui convient. S'il se montre toujours guindé & coëffé avec soin ; s'il est toujours mis d'un gout recherché & magnifique : si tout brille d'or, de diamans & de richesses : il fait penser, qu'il se défie de sa Grandeur personnelle & qu'il adopte ce faste extérieur pour se concilier le respect & l'admiration de son peuple. Pareil dessein fieroit mieux à une femme, qu'à un Roi trop grand & trop relevé pour s'amuser à des bagatelles de cette nature-là.

Mais, s'il est dans le cas à ne point faire trop de recherches sur la parure & sur ses habillemens, il peut aussi tomber dans une extrémité opposée.

Il ne doit jamais se négliger, ni paroître sans im-

fer du respect & sans attacher à sa personne tout ce qui est de la bienfiance d'un Souverain.

L'extérieur a une grande force sur l'esprit de l'homme : il s'y laisse entrainer à mesure que le sens prédomine chez lui : Il faut donc qu'on le prenne par son endroit foible, pour lui faire porter le joug de la sujettion avec plaisir, en reconnoissant dans son Prince une certaine excellence & superiorité, qui ne consiste souvent que dans l'unique dehors.

Comme l'effet naturel de la beauté est de frapper & de plaire; Les Grands ont raison d'en mettre par tout : Leur train, leurs équipages, leurs maisons, leurs ajustemens, il faut que tout y ait un certain air distingué, leste, beau & magnifique.

C'est encore une raison pourquoi les Princes doivent se piquer d'un extérieur convenable à leur Grandeur & à leur élévation, parceque la pompe & la magnificence occupent l'art & l'industrie des hommes. L'esprit y trouve de même son compte : il se cultive par un luxe honnête, on raffine sur les sciences & les hommes, qui s'y attachent, deviennent plus polis, plus maniables & plus assidus au travail.

Vous comprendrez bien Monsieur, la conséquence de ce que je viens d'avancer : c'est, qu'il est non seulement bienfiant & honnête; mais qu'il est aussi utile & nécessaire que chacun fasse une de-

depense suivant son rang & son revenu. Cette depense entretient le bon ordre & la circulation des especes : elle donne à chacun le relief & l'autorité qui lui est convenable par rapport au personnage, qu'il represente dans la république. Elle soutient encore cette subordination des états, qui est si necessaire dans la vie civile. Sans argent personne ne voudroit être le serviteur de l'autre, ni se prêter à ses besoins : c'est la depense d'un riche, qui lui fait trouver des valets, des domestiques, & des ouvriers. Un maître doit montrer naturellement plus de splendeur & de propriété dans sa conduite, que ceux qui dependent de lui. Ainsi la depense augmente à proportion, qu'un homme a du pouvoir & de l'argent.

Comme un Ambassadeur represente la personne de son Souverain, il lui convient, de faire tous les honneurs possibles à son caractère, & qu'il garde par conséquent un certain dehors magnifique, qui soit dans la bienfaisance de sa condition relevée.

C'est la raison pour laquelle on choisit à l'ordinaire pour Ambassadeurs des personnes, qui joignent à une grande naissance des revenus proportionnés, afin de pouvoir soutenir une pareille dignité avec éclat, sans qu'il en coule trop au Souverain. Pour les affaires qu'on leur commet, on leur associe des gens habiles, & on est content, pourvu qu'ils fassent les honneurs de l'Ambassade.

Voilà mes pensées sur les questions que Vous
m'avez

m'avez faites. Pour les rendre démonstratives, il auroit fallù recourir aux exemples ; mais cela nous auroit mené trop loin. Je Vous renvoie à Vôtre propre expérience & aux originaux que Vous avez occasion de voir tous les jours à la cour où Vous êtes. Je suis à mon ordinaire simple Spectateur au parterre, où souvent je voudrois siffler les piéces qu'on joue sur le grand théâtre, si la dignité des personnes qui y jouent ne m'imposoit du respect : Ainsi je me retranche à ce que dit Lucrece.

Parcere personis dicere de vitiis.

J'ai l'honneur d'être.

MONSIEUR,

*Vôtre très humble & très
obéissant Serviteur.*

*Chez Antoine Heinscheit Imprimeur
de Francfort sur le Mayn.*

LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1741.

Decipies alios verbis, vultuque benigno.
Martial.

Lettre XXII.

L'éloge du mensonge.

MONSIEUR.

JE vous trouve bien extraordinaire avec votre Sincérité. Vous prétendez, qu'un honête homme devoit dire la verité en tout tems & en toutes les occasions.

Vous n'y pensez pas, Monsieur, rien ne seroit plus burlesque. P'entrepris de vous en montrer le ridicule.

Un Roi, qui ambitionneroit la qualité d'honete homme, seroit obligé de convenir d'une verité très indigne de lui. C'est, qu'il ne se croit être Prince, que pour menager ses interets & ses plaisirs; & pour employer à cette fin les

Tom. I.

Bb

tra-

travaux, le bien & la vie de ses Sujets. Il diroit, qu'il ne s'agit de rien moins que du droit entre les Souverains : qu'il suffit d'avoir un prétexte & la puissance en mains, pour faire tout ce qu'il veut. Quand il s'agit d'avoir de l'argent, il diroit à ses sujets, qu'il voudroit bien ménager leurs bourses ; mais qu'une nécessité absolue pour augmenter son luxe, pour plaire à une maîtresse, ou pour assouvir l'avarice de ses Ministres, l'engageoit à leur demander du secours, & à hauffer les impôts publics. Un tel Prince, tout Prince qu'il est, passeroit pour fou, s'il vouloit faire tant d'honneur à la verité.

Quelle sottise figure que celle d'un Ministre d'Etat, ou d'un Ambassadeur, qui déclareroit sincerement les vues de son Maître, & qui se piqueroit de droiture dans toutes ses negociations ? la dissimulation, la finesse, la ruse & l'art de contrefaire toutes sortes de personnes : voila le caractère qu'on lui demande, & qui le fait réussir. N'admirez-vous pas l'ingenieuse adresse des Grands, qui firent du metier le plus triste de l'homme le metier de l'honneur ? Je parle du metier de la guerre.

Ah

Ah! que l'honneur est une belle chose! qu'il est utile, qu'il est aimable de se laisser tuer pour en aquerir. Voudriez-Vous détromper les hommes imbus d'une opinion si avantageuse au gouvernement? Rien ne seroit plus absurde. Et qu'en seroit-il de l'heroisme? le plus grand & le plus beau de tous les caracteres? La verité toujours impolie, toujours grossiere, nous dira que c'est une belle chimere, que l'idée d'un veritable heros. Il y a peu de heros que le hazard n'ait fait, & que la bassesse, la flatterie & l'adulation n'aient souvent soutenu, au dépit du bon sens & de la verité. Je ne Vous ferai pas souvenir ici de la conduite & des amusemens de certains prétendus Grands-hommes: on perdrait bientôt ce respect si nécessaire pour maintenir leur credit & leur autorité. Ainsi, Monsieur, couvrons ces endroits foibles: la verité ne vaut rien: elle degraderoit le heros, elle le rendroit même ridicule: point de sincerité sil Vous plait. Louons, admirons, chantons le merite de ces grands hommes. Il est bon d'être ici la dupe d'une belle imagination.

Représentez à Vos yeux un homme

de cour : embaumé , frisé & mis à quatre epingles, beau comme un Adonis, à mine sucrée, à bair charmant, propre, leste & magnifique: Qui ne parle jamais sans être charmé de ce qu'il dit: qui ne dit jamais rien sans l'accompagner d'un geste méthodique : qui ne pense qu'à dire ce qu'il ne pense pas : toujours occupé à se composer, à faire des reverences & à debiter des mensonges avec esprit & avec politesse: imaginez-Vous un tel homme, frappé tout d'un coup de vos maximes, épris de cette candeur & de cette probité, que Vous admirez sans la trouver aucune part : ne seroit-il pas la risée & la fable de tous les gens du bel air, & la dupe de tout le monde ?

Mais, direz-vous, si la verité & la droiture n'est point convenable à tous ces Messieurs-là, les gens d'église ne fauroient pourtant pas se dispenser d'en être les édifiants depositaires. D'accord: si c'étoit la religion seule, qui fut leur objet; mais, ils ont encore d'autres intérêts à menager. Ces bonnes gens veulent vivre: il est juste qu'on les dédommage en quelque maniere de la peine

peine qu'ils se donnent pour paroître devots : il faut qu'ils se réservent quelques petites douceurs, dont il n'est pas nécessaire qu'on informe le public.

Il seroit impertinent de dire que ces bons Eveques, ces gros Chanoines, ces Religieux de tous les ordres ne sont la plupart que pour manger la graisse de la terre, & pour augmenter le grand nombre de fainéans. Je traitterois ces raisonneurs de medisans & de gens de mauvaise humeur, qui envient aux pauvres ecclesiastiques le peu d'aïses dont ils jouissent. J'ai peine encore de pardonner le zele indiscret & inhumain de ces pretendus Reformateurs, qui en depouillant l'eglise de ses plus fastueux ornemens, reduisirent les cadets des maisons illustres à la dure necessité de se faire casser bras & jambes sous les loix sanguinaires de Mars. Eux, qui vivoient si joliment & si commodement, avec une bonne partie du clergé subalterne, des doux revenus de l'autel. Il faut vivre & laisser vivre les autres. Si vous exigez qu'un homme d'eglise soit toujours integre, la bigotterie ne trouveroit plus lieu ; les grimaces seroient
ban-

bannies du culte public. Qu'en resteroit-il? je vous prie: L'homme reduit à la simplicité de son naturel, paroitroit presque sans religion, fût-il encore le meilleur des Chrétiens.

Passons de ceux qui veillent pour les ames à ceux qui prennent soins de nos corps. Les Medecins qui sont d'ailleurs de fort honetes gens, diront-ils la verité? seront-ils sincerés? adieu leur pratique. Personne ne voudroit commettre son corps à un homme, qui commence premierement à douter, quand il commence d'être savant. Un homme, qui ne fait remedier à ses propres maux, & qui s'enhardit d'ôter ceux des autres: un homme qui vante des secrets, qu'il ne connoit pas lui-même. J'estime un Medecin qui fait imposer avec autorité, & qui fait inspirer au malade une certaine confiance, qui le sauve, quand les remedes le mettent en danger de mourir.

Des Medecins je viens aux Charlatans; non que j'en fasse la moindre comparaison, mais parceque tout est en connexion dans le systéme de l'univers. Vous verrez ces declamateurs publics, exposés sur un grand theatre,
mis

mis en Princes, à l'exception d'une Perruque qui sent la faculté, environnés d'une troupe de Laquais & de domestiques tous galonnés, prendre le ciel à témoin, que c'est par un motif de charité, qu'ils sont venus à la foire; que le grand nombre de toutes sortes de misérables, qui se trouvoient dans nôtre ville, avoit provoqué leur compassion la plus tendre: qu'ils ne demandent qu'à les secourir.

Ils ne diront pas un mot de leur petit intérêt, On seroit choqué, que des gens si favorisés de Dieu, demandassent de l'argent pour leurs drogues, C'est à leurs domestiques d'en prendre le soin: ils vendent les paquets, qui renferment tant d'excellens remèdes pour une bagatelle: la Musique & la Comédie y entrent pour rien: les malades en meurent, les héritiers se rejouissent & Mrs. les Charlatans s'en trouvent bien.

Je ne Vous parlerai pas d'un Avocat: tout son métier ne consiste que dans une artificieuse contorsion des choses, dont il s'agit devant le juge. Il n'est habile, qu'à mesure qu'il fait embrouiller la vérité, & y substituer le mensonge avec adresse, pour tirer honnettement sa partie d'affaire & sa petite bourse de la triste vacuité. L'homme des lettres en general, n'apprend-il pas toutes sortes de veritez, pour les déguiser en faveur de ses petits interets? Moralisez, raisonnez & écrivez tant que Vous voudrez: gardez Vous seulement de vous amouracher de la nudité grossière & dégoûtante de la vérité, Vous ferez le scandale & l'opprobre de tous les gens qui savent vivre. L'

L'historien, le poëte, l'orateur, que deviendroient-ils, s'ils ne savoient pas donner de l'encens aux nigards, & aux étourdis qui sont riches ? ils creveroiënt de faim & de misere,

Enfin : le marchand, le fermier, l'artisan & le païsan, tous s'appliquent à duper tant qu'ils peuvent pour faire valoir chacun ses petits talens.

La verité est comme bannie du commerce des hommes : & les femmes les surpassent encore en toutes sortes de ruses & de finesse. La nature a fagement prévu que la probité ne serviroit plus de rien, qu'à ruiner ceux, qui sont assez imprudens pour s'y attacher : elle nous enseigne dès le moment que nous nous ressentons de nôtre être, cette heureuse dissimulation, qui sert avec l'age de masque à toutes nos foibleïes. Il ne coute presque rien à nos parens & à nos maîtres de nous rendre habiles dans l'art ingenieux du mensonge & de l'honête friponnerie. Chacun remporte avec le tems les fruits de son industrie & de sa finesse : au lieu que ceux qui se piquent de simplicité & de droiture restent par tout en arriere & ne font que peu de fortune. Je crois bien que la sincerité aura un jour son prix dans l'autre monde : mais dans celui-ci, vivent les grands coquins, qui ont de l'esprit & du savoir-vivre !

Confus & humilié de ma petite capacité, j'ai honte de plus paroître en public, j'ai pour un tems à la campagne, pour me raffiner le gout. Je suis avec plus de Sincerité que l'usage & la mode ne permettent à un homme, qui fait si mal se contrefaire

MONSIEUR

*Vôtre très humble & très
obeïssant Serviteur.*

FIN.

S

108785

FB 108785

Ha 25599



J. M.
Letter
d' un
M...

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

de Tolm
TRES
IEUSES

d'un
ame Allemand,
l'Année 1741.
touchant
les Affaires du Tems.



FORT sur le Mayn;
Friederic Fleischer. *A 94*

1487

